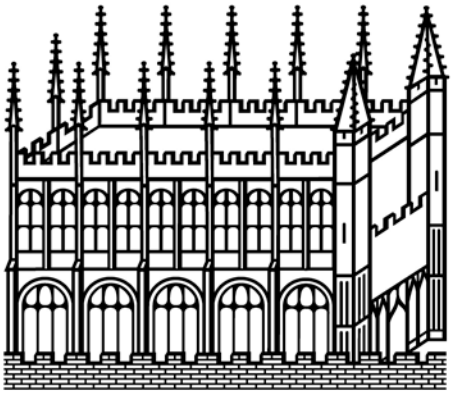


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

REF. F 6087

~~HR 4929 A.1~~

LE ROI DES ARCHERS

Il a été tiré de cet ouvrage

MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER OUTHENIN CHALANDRE

numérotés de 1 à 1000.

N° 446

RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE ROI DES ARCHERS

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
—
1929

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Copyright, 1928, by René Bazin.

LE ROI DES ARCHERS

CHAPITRE I

L'ESTAMINET DE LA BELLE AVENTURE

— Après toi, mon Empereur !

— Mais non, Sire, mais non ! tu es le plus âgé : passe devant !

Et ils entrèrent, le Roi le premier en effet, l'Empereur le second, c'est-à-dire Alfred Demeester, tisserand, et Arthur Vincke, trieur de laines. Quiconque a manié l'arc, connaît cette rue montante, à Roubaix, et la maison blanche, peu élevée, qui n'est, en façade, que l'estaminet de la *Belle Aventure*, mais où s'allongent, en arrière, l'une au-dessus de l'autre, deux salles pour les jeux : la salle des « bouleurs » au rez-de chaussée ; au premier étage, celle des archers.

Les deux hommes ne se ressemblaient guère ; et, n'eût été leur commune passion pour le noble jeu, les raisons qu'ils avaient d'être amis n'apparaissaient point. A les voir, par exemple, assis l'un en face de l'autre, devant une table du café, les deux bols de jus noir fumant entre les deux poitrines et les deux visages, — ils aimaient cet encens, — le contraste était même éclatant.

L'Empereur avait encore quelque jeunesse. Très grand, mince au bas des côtes, les hanches droites, cavalier qui n'était jamais monté à cheval, fait pour les belles armures et qui, guerrier, n'avait jamais porté que le sac et le fusil, au temps des tranchées de l'Artois, Arthur Vincke, avec sa figure en lame, ses yeux noirs, ses moustaches relevées, sa barbiche allongeant le visage, ressemblait à certains personnages des tableaux où Franz Hals groupait les dignitaires de quelque guilde flamande, à ceux auxquels vont bien le feutre et le justaucorps, aux puissants ouvriers-maîtres des villes artisanes, si fiers de leur métier.

Plus âgé, Alfred Demeester n'avait pas cette allure. De belle taille, lui aussi, solide, musclé, la poitrine large, il voûtait un peu, en marchant, ses épaules, courbées au long des jours sur la machine. Il avait des cheveux plats et tout blancs, qu'il s'efforçait encore de séparer par

une raie, bien qu'ils fussent peu nombreux au sommet du crâne ; il avait de longues moustaches tombantes et le menton rasé. En étudiant son visage, on eût découvert que les traits étaient réguliers, et que les yeux, d'un vert léger, prenaient vite un singulier éclat, une expression de colère, de défi, en tout cas de volonté. Mais cette régularité des traits n'était point ce qu'on observait d'abord, parce qu'ils étaient épais. La première impression que donnait le visage du vieil ouvrier roubaisien était celle de la force patiente, qui peut s'émouvoir et devenir brutale, de la droiture de cœur et de la simplicité. On citait Demeester comme un des doyens des tisserands de Roubaix. Ceux qui le rencontraient, marchant à fortes enjambées, sans lunettes et sans canne, n'auraient pu croire, cependant, qu'il avait passé la soixantaine. On le disait fidèle à la maison Lepers-Hooghe : il n'était qu'habitué, depuis une quarantaine d'années, chez ses patrons. Hiver comme été, il s'habillait de vêtements gris ; par temps de brume ou de glace, il tournait deux fois, autour de son cou, une écharpe de laine que l'usage, le brouillard, la pluie, la fumée, avaient réduite à l'état de cordage amolli et rendu semblable, pour la couleur, aux mousses, mouillées et mortes, qu'on aperçoit au pied des arbres, vers la fin de l'automne.

— Il fait bon ici ! dit-il, en pliant ce long cache-nez, qu'il posa sur une chaise voisine.

Comme Arthur Vincke ne répondait pas, Demeester versa, dans le café, le contenu d'un petit verre d'eau-de-vie, et, levant sa tasse, reprit :

— A la tienne, mon Empereur !

— A la tienne ! répondit Vincke, en commençant de boire, lui aussi.

Il se passa une ou deux minutes, pendant lesquelles le trieur de laines et le tisserand accueillirent en silence et méditèrent cette chaleur, que le café de la *Belle Aventure* versait dans leurs estomacs, leurs poitrines, et jusqu'au bout de leurs doigts. Et comme le grand trieur de laines, en buvant, regardait obstinément la fenêtre, par-dessus la tête de Demeester, celui-ci se détourna à moitié, et considéra de même les vitres qui séparaient de la rue la salle de l'estaminet. Elles barraient le chemin au brouillard, qui coulait le long du verre avec lenteur, et il n'eût pas fallu beaucoup d'imagination pour se figurer que c'étaient là les hublots d'un navire en marche, et que l'on voyait passer, léchant les vitres, de véritables crêtes de lames, vivantes, guetteuses, cherchant à entrer. Il y avait longtemps que le jour était mort. A la fin de l'automne, comme on était alors, les harenguiers, les cargos, les longs courriers, bien peu après quatre heures du

soir, allument leurs feux de position, et, à la même heure, ils s'illuminent aussi, les magasins de Roubaix, de Tourcoing, de Lille, et de toutes les provinces riveraines de la mer brumeuse. On ne pouvait même deviner les maisons d'en face, dans la rue. Mais les lampes électriques de la *Belle Aventure* éclairaient vaguement le nuage en mouvement : quelque chose y luisait par moments, gouttes d'eau, parcelles de charbon touchées par la lumière. La nuit, devinée ainsi à travers les vitres, donnait l'impression de l'espace, du froid, d'une ombre mouillée, dont on était sauvé. Vincke et Demeester étaient comme des marins qui se retrouvent, après le quart, dans le magasin aux filets, dans la cambuse, n'importe où, au chaud. L'idée des jours d'été vint, par contraste, à Arthur Vincke.

— Le temps reviendra, cependant, Demeester, pour le tir à l'oiseau.

— Oui, après les durs mois, ça revient.

— On voit clair entre midi et trois heures.

— Quelquefois plus longtemps.

— Alors un verre de bière fait plus de bien qu'une jatte de café.

— Les archers relèvent la perche, ceux qui ont une perche et un pré.

— Il y a des concours de pinsons, reprit l'Empereur.

— Les pigeons volent, répliqua l'autre, qui était amateur de lancers de pigeons.

Pour eux, l'été tenait dans ces jeux-là et dans la ville. Leurs propos étaient de citadins. Mais le tisserand, en parlant des archers qui relèvent la perche, avait son idée. Il y revint, après avoir observé deux groupes de clients qui se tenaient à l'autre bout de la salle, et n'appartenaient assurément à aucune compagnie d'archers des environs : ni à celle des *Amis réunis*, ni à celles des *Francs-Tireurs*, de *l'Union du Bas Chemin*, des *Archers du Moulin*, ou du *Pinson d'Or*, qui sont de Roubaix, ni à cette compagnie dont Arthur Vincke était la gloire, la *Société du Beau Bouquet*, de Mouvaux. Celle-ci était célèbre ; elle avait un empereur parmi ses tireurs ; elle affichait avec orgueil, sur les murs de l'estaminet tenu par M. Ghesquière, un règlement daté de 1827, et où se pouvait lire cette invitation : « Le jour de l'Oiseau, chaque sociétaire devra faire honneur au Roi, avec une demi-bouteille de vin. » On savait vivre, au *Beau Bouquet ;* on avait la tradition. Arthur Vincke, qui n'avait point quitté son ample pardessus à pèlerine, écarta les deux bords de l'étoffe tombante, comme s'il avait eu à montrer quelque collier de vermeil ou d'argent, gagné au concours. Mais on ne vit qu'un veston bleu, de bonne coupe, orné, à la boutonnière, du ruban de la croix de guerre,

une cravate bien nouée sur un faux col glacé à l'américaine.

— Je suis venu ce soir, dit-il, pour voir si tu n'as rien perdu de ton coup d'œil.

— Je ne le crois pas, riposta l'ancien. Je n'ai pas ta vitesse : mais je ne tremble pas. Nous allons tirer au berceau. Tu jugeras.

— Ce n'est pas aussi difficile que l'oiseau !

— Sans doute, mais qui met dans le blanc a des chances d'abattre l'oiseau-maître.

— Je pense au grand concours d'été.

— Moi aussi.

— Être roi, deux années de suite, c'est bien, Demeester, mais, la troisième fois, c'est la grande, celle qui donne le titre que je porte. Je te veux empereur, toi aussi !

— Tu es un ami !

— Nous serons deux empereurs, dans Roubaix...

Il baissa la voix, qu'il avait sonore.

— Alors, nous nous ferons inviter aux fêtes de Gand, aux fêtes de Bruges : nous serons les tenants de la Flandre française contre la Flandre belge, et ce sera bien de la malchance si, l'un ou l'autre, nous ne décrochons pas un beau prix. Pense à ce voyage-là, vieil ami !

Ils y pensèrent. Ils eurent le même sourire. Ils imaginèrent les rues pavoisées, les bannières des corporations, les fanfares, les dignitaires en

costumes, les harangues, les bouquets jetés des balcons, au passage d'Arthur Vincke et d'Alfred Demeester.

Le timbre de la porte de l'estaminet sonna. Trois hommes entrèrent. Le rêve cessa tout à coup. L'Empereur et le Roi s'étaient levés, pour faire honneur aux arrivants, membres de la compagnie des archers de la *Belle Aventure*. Des mots furent dits, rapides : une invitation, un refus.

— Non, merci. Nous venons de dîner. Montons ! Jacquart nous suit, et d'autres vont venir. C'est l'heure !

Ils ouvrirent la seconde porte, au fond de la salle, suivirent le couloir qui longe la cloison du jeu de boules couvert, et, tout à l'extrémité, trouvèrent le raide escalier par où l'on pénètre au premier étage, dans la galerie aménagée pour le tir à l'arc. C'est une longue salle, à l'extrémité de laquelle était dressée une épaisse paillasse, — le berceau, — dont l'étoffe claire ne faisait point de plis. Au centre de la paillasse, une cible était accrochée, peinte, selon la coutume, d'anneaux concentriques et multicolores. Et le « but » était blanc. Le chemin des flèches, comme, dans les tirs au fusil, le champ des balles, se trouvait dessiné et limité par des panneaux de bois, les « gardes », disposés à droite et à gauche de la ligne de tir, et qui

recevraient, au besoin, les flèches égarées. Les archers pouvaient donc, à l'abri, suivre un couloir étroit, ménagé entre les panneaux de bois et le mur de la salle ; ils pouvaient même s'avancer jusqu'auprès du berceau. Quelques-uns étaient déjà groupés près de la porte d'entrée, l'arc en main ; d'autres montaient l'escalier ; les premières pipes soufflaient de la fumée bleue dans l'air qui était froid, et mêlé d'un peu de brume, car elle est habile à pénétrer dans les appartements, cette rôdeuse, et on ne peut affirmer que ce fût par les minces fentes des fenêtres, ou entre les tuiles du toit, ou par le trou de la serrure, ou collée aux vêtements des hommes qui sortaient de la rue et se groupaient pour le jeu : mais elle avait trouvé son chemin, la brume des nuits de Flandre, sœur du coton qui est de Lille, sœur de la laine qui est de Roubaix, sœur du lin qui est d'Armentières. Comme elle tenait sous son filet le pays plat, comme elle tenait aussi la mer ! A cette heure-ci, les lourds navires, chargés des laines d'Australie et des cotons d'Amérique, le cap vers Calais ou Dunkerque, avançaient avec lenteur entre les rivages de la Manche, beuglant pour avertir les camarades nombreux et invisibles, exposés comme eux au péril des rencontres ; tout autour, sur le sol des pays du Nord, les chemins de fer et les automobiles allaient aussi prudemment, et creu-

saient dans le brouillard leur tunnel éclatant, mais tout de suite comblé en arrière. La brume n'avait donc pas voulu quitter entièrement ces hommes de son royaume : elle était venue avec eux, avant eux, chez eux.

— On ne voit pas assez clair ! dit Alfred Demeester.

En même temps, il allumait, connaissant la maison, ce qu'ils nommaient « le supplément », une demi-douzaine de lampes électriques, qui doublèrent la lumière, et donnèrent un air de fête à la salle de la *Belle Aventure*. La cible devint un bouquet cueilli du matin.

— A toi, l'Empereur !

Les habitués considéraient avec plaisir et déférence ce dignitaire du noble jeu, qui honorait de sa présence la réunion de ce soir. Lui, ayant accroché son manteau et son chapeau à un clou du mur, il était debout, son arc dans la main gauche, le poignet protégé par un brassard de cuir lacé, une flèche dans la main droite. Son arme, il l'avait fait apporter, l'après-midi, par son fils aîné, un grandet déjà, et fier d'être fils d'empereur. En face de lui, tout près, un homme solide, plus âgé, dont la figure claire était allongée par une barbiche d'argent, tenait une flèche par le milieu.

— Faites voir ? demanda Arthur Vincke.

L'homme tendit à l'Empereur la flèche de

bois blanc. Celui-ci la prit et l'examina. Elle était armée d'un bout de corne appointi, et toute la partie qui avoisinait cette pointe était ornée de marqueterie, filets, losanges, carrés, de couleurs harmonisées.

— Joli ! dit l'Empereur. C'est vous, monsieur Jacquart, qui fabriquez cela ?

— Moi-même, à temps perdu.

— Et avec quoi empennez-vous ?

— Regardez, dit l'artiste, en reprenant la flèche : il y a trois plumes, n'est-ce pas ? La brune-jaune est de paon ; les deux autres, les noires, sont de dinde.

— Je fais mettre à mes flèches, dit Vincke, des pennes de cygne. Elles sont moins belles que vos flèches, monsieur Jacquart. Mais ça file droit.

— Les miennes aussi, dit l'artiste modestement.

— Allons ! A l'Empereur de tirer ! reprit Demeester.

Le groupe s'ouvrit. Le grand archer de la société du *Beau Bouquet* de Mouvaux se plaça à l'entrée du chemin de tir, assujettit la corde de son arc dans l'encoche du bas de la flèche, que décoraient en effet trois arêtes de plumes blanches ébarbées, considéra un instant la cible, là-bas, toute lumineuse, mesura de l'œil la distance, puis, d'un mouvement rapide et sans secousse,

tirant à lui la flèche, l'amenant à toucher, de la pointe de corne, le milieu de l'arc ployé comme un cerceau, il releva aussitôt ses deux doigts agrippés à la corde, et le trait, qu'on vit voler, décrivit une courbe légère, et se planta dans la cible.

— Joli coup ! crièrent trois voix ensemble.

Trois compagnons de l'arc coururent, par le couloir, jusqu'au berceau. L'un d'eux annonça, de l'extrémité de la salle :

— Sur la ligne de partage entre le rouge et le blanc : le blanc est touché !

— A toi, Alfred Demeester ! dit l'Empereur.

Le tisseur, qui avait été chercher son arc dans l'armoire fermée à clef, où l'arme était serrée, vint se placer à l'entrée du chemin de tir. Une demi-douzaine d'archers se tenaient en arrière, conseillant le champion de leur société : « Fais attention que ton arc est le plus fort de tous ; tes flèches ne faiblissent pas en l'air ; elles vont droit : ne vise pas trop haut ! — Alfred, prends ton temps ! Si tu trembles, arrête-toi ! Bonne chance, vieux Roi ! » Les dominant d'une demi-tête, les deux mains tenant l'arc comme un grand bâton de montagne, l'Empereur observait. Ce n'était point un concours, mais la rivalité, la fierté jalouse animaient les sociétaires. Demeester avait un arc en bois d'if, — l'if au tronc bien droit, l'if dont le bois est couleur de

sang, l'if qui défend son cœur avec toutes ses branches, — un arc qui aurait pu servir dans les guerres d'autrefois, membré, luisant et qu'il était seul à pouvoir bien manœuvrer. Pour tirer, il ne se redressa point; au contraire, il écarta ses jambes, les plia un peu, « s'assit bien à son aise en l'air », comme il disait, et cela le fit paraître petit, large et puissant. Quand il eut placé la flèche sur la corde de boyau, trois fois il essaya de tendre l'arc, puis le laissa reprendre la ligne droite. La quatrième fois, ayant tiré la corde autant qu'il le pouvait faire, il eut l'air de chercher le but, de la pointe de sa flèche qui se déplaçait à droite, à gauche, en haut, en bas, puis tout fut immobile un moment, l'homme et l'arc, et personne ne respira plus, puis la flèche partit, et s'enfonça dans la cible, droit au centre.

— Bravo ! Vive Demeester ! Ah ! mon vieux, c'est la plus belle flèche de l'année !

Les hommes de la *Belle Aventure*, une quinzaine à présent, l'entouraient, le complimentaient, lui serraient la main. Arthur Vincke, toujours de belle humeur, fit le salut militaire.

— Eh bien ! dit-il, t'es un maître. Au concours d'été, il n'y a pas de doute, tu seras roi encore, et donc empereur, puisque ce sera la troisième année. Mes compliments !

Il se détourna, le bras passant au-dessus des têtes.

— Et je fais compliment à toute la *Belle Aventure !*

Le dernier qui vint féliciter Demeester était un homme d'une quarantaine d'années, mince, vêtu d'un complet marron, coiffé d'une cape de feutre, et dont le col blanc lustré, la cravate de soie, l'épingle d'or, disaient l'aisance relative, ou peut-être la nécessité professionnelle d'être habillé avec quelque recherche. Il faisait partie de ces employés qui, tous les jours, entre neuf heures et midi, entre deux et quatre heures, courent la ville, offrant, aux filateurs et aux fabricants, des échantillons de laine enveloppés dans du papier bleu. C'était un « paquet-bleu ».

— Je ne regrette pas d'être venu ce soir, monsieur Demeester, dit-il. C'est un plaisir de voir des archers comme vous et comme monsieur Vincke. Quand sera le tir à la perche ?

Demeester, épanoui par le succès, serra vigoureusement la main que lui tendait l'archer.

— Apollinaire Hutsebaut, vous êtes un nouveau, et un amateur, mais non un compagnon régulier. Un tir à l'oiseau, mon ami, cela se fait en mai, en juin, dans le soleil. Nous n'avons ni terrain, ni perche à demeure, comme d'autres compagnies. C'est trop coûteux pour la *Belle Aventure*. Mais une réunion à la campagne, autour d'une perche de fortune, j'ai toujours souhaité d'en organiser une.

— Eh bien !... j'irai. Peut-on savoir où ça sera ?

— Ma foi non ! Dans un pré, pas loin d'un estaminet. Mais il y en a des prés, et des estaminets, tout autour de Roubaix !

— Dites donc, repartit Apollinaire Hutsebaut, j'aurais un mot à vous dire, à part...

Et comme le vieux tisserand changeait de physionomie, et perdait sa joie de victorieux :

— Oui, reprit Hutsebaut, une nouvelle qui vous regarde...

— N'y a plus de bonnes nouvelles à mon âge, dit Demeester. La moins dure c'est d'apprendre qu'on va mourir...

— Vous avez bonne santé, à ce qu'il semble...

— Alors, c'est de ma fille Adéline, que vous avez à me parler ? Toujours elle ! De mon autre fille, Mélanie, peu de nouvelles, mais rien que de bonnes nouvelles : d'Adéline, rien que des chagrins...

— Venez par ici.

Les hommes du jeu, excités par les beaux coups d'adresse de Vincke et d'Alfred Demeester, prenaient de l'intérêt à la partie de ce soir. Un troisième archer avait piqué sa flèche à peu de distance de celle de l'Empereur, dans la cible qui ressemblait, à présent, au cou d'un taureau banderillé. Un quatrième bandait son arc. Dix camarades, penchés, le regardaient viser le but.

Plusieurs autres s'avançaient, par le couloir, pour juger mieux les coups, tout près du berceau et à l'abri. Le départ de Demeester et d'Apollinaire Hutsebaut ne fut pas remarqué. Ils sortirent de la salle, et, sur le petit palier de l'escalier, les pieds posés sur la seconde marche, ils s'assirent, l'un près de l'autre. Le tisserand avait encore son arc à la main, et dont la pointe, en bas, touchait aussi l'échelle descendante. Il faisait sombre, on entendait le heurt des boules au rez-de-chaussée, et dans la salle la plus voisine, les éclats de voix des archers ; mais on était chez soi.

— Sire, je veux vous dire une chose.

— Si c'est bon, allez-y.

— C'est mauvais.

— Allez tout de même.

— Le mari de votre fille, Leleu...

— Eh bien ?

— Il est condamné.

— Ça ne m'étonne pas : buveur, paresseux, cogneur à l'occasion...

— Non, très malade : on appelle cela condamné.

— Nous le sommes tous.

La lourde indifférence du tisserand ne fit pas sourire Hutsebaut, ne détendit pas sa physionomie, toute de pitié.

— Vous n'avez pas tout dit, repartit Demeester ;

vous ne seriez pas venu ce soir à la *Belle Aventure*, pour me dire que mon gendre est malade. Qu'est-ce que ça me fait ? On ne se connaît plus, et vous le savez.

— Votre fille...

— Ah ! celle-là, je ne la vois point, mais le cœur est plus près d'elle : est-ce qu'elle est malade aussi ?

— Pire. Elle l'a quitté.

— Où est-elle ?

— Dans la même rue de la Basse-Masure, un peu plus loin.

— Elle travaille toujours rue de Tourcoing ?

— Oui.

— Alors, j'irai la voir.

— Ne vous dépêchez pas, Sire, croyez-moi !

Demeester empauma l'épaule de l'homme, et, rudement, le repoussa vers la rampe de l'escalier. La colère enfla sa voix.

— Ah çà ! quelles nouvelles m'apprenez-vous encore d'Adéline ?

— Celles que vous connaîtriez, si vous habitiez comme moi le quartier, répondit fermement Hutsebaut.

— Elle est seule avec Claire ?

— Oui.

— Que fait-elle donc de mal ?

Le « paquet-bleu » hésita un instant.

— Ne parlons plus d'elle ; je ne suis sûr que

de ce que je vous ai dit. Elle l'a quitté et il est très malade : il a eu des crachements de sang ; il fait encore des demi-journées, par-ci, par-là, mais il est perdu ; je l'ai vu, moi ; j'ai été lui rendre visite ; c'était triste, chez lui ; et personne pour le soigner, si ce n'est deux voisines, qui venaient quand il appelait et qu'elles avaient le temps !

— Qu'il aille à l'hôpital !

— Il ne veut pas y aller ! C'est qu'il n'est pas commode, Leleu ! Quand je suis entré, il a mis la main sous l'oreiller, de l'air de chercher quelque chose, et il m'a regardé un moment, avant de me reconnaître, et puis il a dit : « Hutsebaut, les amis comme toi, je les reçois ; ma femme, ou mon beau-père, entends bien cela : s'ils dépassent la porte de chez moi, je les tue ! »

— Qu'il crève donc ! cria Demeester.

Mais il se rencogna aussitôt, et baissa le ton, car la porte de la salle des archers, en arrière, avait été entr'ouverte, et un homme avait regardé, pour savoir qui parlait haut dans l'escalier.

— Sire, reprit le « paquet-bleu », sans crainte aucune, il se peut que vous n'aimiez pas Leleu, mais il est du métier : je me suis occupé, et je m'occuperai encore de lui. Pensez ce que vous voudrez : je ne pense pas comme vous !

Le quart de bourgeois qu'était Apollinaire Hut-

sebaut avait disparu : ils étaient deux ouvriers, l'un serré contre le mur, l'autre contre la rampe de l'escalier, séparés par autant de centimètres qu'ils pouvaient l'être, leurs deux bustes se faisant vis-à-vis, leurs deux visages exprimant la colère.

— Hutsebaut, dit le tisserand, quand on a commencé à raconter une histoire, on la finit ! Qu'est-ce qu'on raconte de ma fille Adéline ? Vrai ou faux, je veux le savoir !

— Elle a lâché son homme pour en suivre un autre !

— Et qui donc ?

— Un qui n'est pas d'ici. On dit qu'elle est allée, avec lui, à Menin, et que, deux fois déjà, elle n'a pas couché dans le garni... Mais je ne suis pas sûr... Que faites-vous, Sire ?

Le vieux s'était levé d'un coup de reins. Il avait tendu son arc, et il lançait sa flèche contre le mur, au bas de l'escalier. La flèche entra dans la chaux, et, en même temps qu'un morceau d'enduit, tomba, brisée en deux, sur la dernière marche. Demeester se détourna, sans plus s'occuper de son voisin, supposant que la réponse suffisait. Puis il ouvrit la porte de la salle. Des acclamations l'accueillirent.

— Le voilà ! Voilà le Roi ! Ton tour est passé, mon vieux ! Allons, viens tout de même ! Tous les tireurs sont en forme, ce soir. Tâche de re-

commencer le coup de tout à l'heure, dans le blanc ! Tu as l'air d'avoir chaud, dis donc ?... Ah ! je comprends, tu viens de boire un petit verre avec Hutsebaut !

— Précisément, dit Demeester.

Il alla chercher une flèche nouvelle, dans le placard où il serrait l'arme, et se mit, pour la seconde fois, à l'entrée du chemin de tir. Avec application, lentement, il visa la cible. Mais ses yeux étaient troubles ; la corde tremblait dans ses doigts. La flèche alla se ficher dans la paille du berceau. Des murmures d'étonnement s'élevèrent, dans le couloir, entre les panneaux, et tout près, parmi les compagnons qui ne reconnaissaient plus leur maître.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Demeester ? Ce n'est pas un verre que tu as bu, c'est plusieurs !...

» L'Empereur était là-bas, pour mieux voir arriver ta flèche, et il disait : « Ce n'est pas un coup de roi. »

Demeester n'eut pas le temps d'en entendre plus long, ni de s'expliquer. Un tout jeune homme, apprenti dans quelque industrie de Roubaix, venait d'entrer et s'approchait de lui, la casquette à la main. Le tisserand le reconnut pour le fils d'un voisin, habitant la rue des Longues-Haies, dans sa propre « courée » à lui, Alfred Demeester.

— Dites, monsieur Demeester, je vous suis

envoyé par mon père... **Va vite, Sébastien, qu'il** m'a commandé, va à la *Belle Aventure*, et dis à notre voisin...

Il tournait sa casquette dans ses mains, et regardait par terre.

— ... Dis-lui qu'il est arrivé, ce soir, dans sa maison, une demoiselle, sa petite-fille à ce qu'on croit, et que les demoiselles Fleurquin l'ont gardée chez elles, en attendant.

— Une demoiselle ? demanda le tisserand, qui faisait mine de rire à cause de ses compagnons. Quel âge a-t-elle ?

— Papa m'a seulement dit, monsieur Demeester, que c'était une petite qui pleurait tant et tant qu'on ne lui voyait pas la figure.

— Alors, c'est ma petite-fille, c'est Claire Leleu. Je retourne à la maison ! Cours le dire à ton père, et qu'il ferme sa porte : je n'ai plus besoin de lui ! Adieu la compagnie !

CHAPITRE II

L'ENFANT RÉFUGIÉE

Il descendit la rue, le pauvre Roi. Ayant relevé le col de son pardessus, les deux mains dans les poches et la tête en avant, il allait contre les vagues de brume que la mer, inépuisablement, versait sur le rivage, depuis les terres bretonnes jusqu'aux forêts poméraniennes. Il prenait une rue, puis une autre, sans regarder. Tout son regard était en lui-même. Adéline ! Voilà l'un des noms qu'il disait par moments, dans la buée jaune et froide ; et l'autre nom était celui de Claire. Ce mariage d'Adéline, ça n'avait jamais été un bon mariage. Elle était belle fille, son aînée, plantureuse, blonde, et contente de vivre, mais cela s'entend : de bien vivre. Et toujours, il lui fallait du plaisir. La mère était morte trop jeune. Qu'est-ce que c'est qu'un

homme pour élever deux filles comme Adéline et Mélanie, un homme surtout qui travaille dans les usines ? Il se doutait bien qu'il ne réussirait guère, et que gagner la vie des enfants, ce n'est pas les élever. Pouvait-il courir la ville, pour accompagner Adéline à la fabrique, ou Mélanie à l'école, l'une déjà grande, rattacheuse, puis tisserande, l'autre qui voulait être institutrice ?

Dès ce temps-là, — et il se le reprochait à présent, — il ne revenait pas déjeuner à la maison, les jeunes filles non plus. Il mangeait rue de l'Épeule, où était la fabrique Lepers-Hooghe. Le soir, des trois personnes qui composaient toute la famille, c'est Adéline qui rentrait la première. Comme elle avait de beaux cheveux, et que la poussière les ternit, elle commençait par les brosser, par les souffler, par se mirer, jacassait avec les voisines, si l'occasion s'en offrait, puis mettait un peu d'ordre dans les chambres, qu'elle n'avait pas même balayées le matin, tirait sur les draps, tirait sur les couvertures, tapotait les édredons, pour faire croire qu'elle avait fait le ménage. Lui, Demeester, il arrivait le second, au logis. Quelquefois, il s'était promis de raconter des histoires, au souper, et de causer avec les enfants. Presque toujours, il se taisait : il se trouvait trop las. Le souper, c'était peu de chose. La plus petite le préparait, Mélanie l'écolière, qui avait souvent un livre à la main, où

elle lisait ses leçons. Et comme c'était une bien jeune cuisinière, il y avait des jours où la plus proche voisine, Marthe Fleurquin, la repasseuse, venait l'aider, et soupait avec eux.

Le tisserand n'avait pas un très long chemin à faire, pour se rendre de l'estaminet de la *Belle Aventure* à la maison qu'il habitait, au fond d'une cour de la rue des Longues-Haies. Mais l'émotion fouette les pensées, et les fait galoper. Elles accouraient, elles revenaient des profondeurs du passé. Les mots de tout à l'heure se mêlaient à la troupe des anciens souvenirs, les mots qu'avait dits le jeune commissionnaire : « Une petite qui pleurait tant et tant qu'on ne lui voyait point la figure. » Demeester suivait la rue du Moulin-de-Roubaix, où il y a bien des boutiques, et des voitures. Mais les piétons étaient peu nombreux. Comme elle était froide, la brume, et comme elle épaississait ! Il releva le col de son manteau. « Chez moi, qui vais-je trouver ? La demoiselle, est-ce ma petite-fille Claire ? Presque sûrement. Pourquoi est-elle venue ? Dans la nuit, toute seule ? J'ai eu beau m'emporter contre Apollinaire Hutsebaut, ce qu'il a laissé entendre pourrait bien être la vérité ! » Il changea de trottoir, un passant ayant dit : « Prenez donc votre droite, mon bonhomme, et ne butez pas contre les gens ! »

Il regardait les pavés, il ne regardait ni les

lumières, ni les ombres en marche. « Non, un pareil mariage, je n'aurais jamais dû y consentir ! La mère ne l'aurait pas permis. Mais moi, j'étais veuf, dans mon chagrin qui dure encore. C'était en 1911, en février, je me rappelle bien : juste un an après la mort de ma défunte, Adéline est venue me dire : « Je me marie avec Leleu, on est d'accord. » Comment m'y opposer ? Elle et lui, ils se seraient mis en ménage sans le maire et sans le curé. J'ai pourtant eu tort. »

Ce Lucien Leleu, un paresseux, un joueur, un buveur : il n'avait pour lui que ses petites moustaches brunes, un air impertinent, une facilité à parler de tout comme s'il avait tout su. Elle, la Flamande épanouie, épouser cet ouvrier médiocre et faraud ! Mais elle avait de la volonté pour tout ce qui lui plaisait, cette fille indolente et rieuse. Un jour, dans une dispute, justement à propos du projet qui contrariait le père, n'avait-elle pas dit à Marthe Fleurquin, la repasseuse :

— Si je veux, moi, ce Français, je suis libre, n'est-ce pas ? Il me fera toujours moins d'enfants qu'un Flamand !

Moins d'enfants ! Le ménage n'en avait eu qu'un seul, cette petite Claire justement. Triste ménage ! Un an ne s'était pas écoulé, que les époux ne venaient déjà plus, le dimanche, dans

la rue des Longues-Haies. Le père ne les voyait que s'il les invitait à dîner, deux ou trois fois dans l'été, et puis au 1er Janvier, à cause des étrennes. Quand Claire eut trois ou quatre ans, les parents l'emmenaient avec eux, mieux enrubannée qu'une fille de rubanier, ornée de plus de dentelles, entredeux et broderies, que la mère Demeester n'en avait porté dans ses trente-sept ans de vie, la pauvre femme ! On s'asseyait autour de la table. Mais il n'y avait plus de famille : après les premiers mots, nouvelles de la santé, nouvelles du travail et du salaire, les conversations ressemblaient à celles qu'on entend au café. Ce n'était plus que des faits divers, des bouts du journal récités par des voix de timbres différents. Puis la maladie avait saisi Lucien Leleu, bénigne d'abord ; Adéline avait vieilli, — pas assez ; — Claire était devenue une petite jeune fille, dont le grand-père ne connaissait point le cœur. La dernière fois qu'on s'était réunis, chez le grand-père Demeester, ç'avait été au premier jour de l'année qui allait s'achever. Ce jour-là, comme le tisserand demandait à sa fille :

— Et toi, mon enfant, ça va ? Tu n'es pas trop lasse ?

Elle avait répondu :

— Oh ! si, je suis lasse le soir, et lasse le matin, à cause de Lucien, qui a toujours sa

bronchite. Le médecin a dit que c'était chronique, et qu'il faudrait le repos, l'air de la montagne.

Elle se mettait à rire en disant cela, la Flamande rose, et elle regardait son mari avec une pitié hostile.

— Si tu as de quoi nous envoyer à la montagne, papa, il n'est que temps !

Elle n'avait pas continué, parce que Lucien écoutait. Mais en quittant la maison, vers quatre heures, et comme son mari avait pris les devants, et l'attendait dans la courée, elle s'était détournée vers le père, et, baissant la voix :

— On m'a prévenue qu'il est contagieux : ce n'est pas drôle pour moi.

Depuis lors, on ne l'avait plus revue dans la maison de la rue des Longues-Haies. Le père, plus d'une fois, au sortir de la fabrique, avait fait un tour dans le quartier de la Basse-Masure, qu'habitaient les Leleu, demandant aux voisins, aux voisines, comment se portait le gendre, jusqu'au jour où, en avril, il s'était rencontré, tout à coup, avec Adéline, vêtue de clair sous le mantelet de drap châtain, Adéline gantée, chaussée de bas roses, coiffée d'un chapeau lisse et rond comme une noisette.

— Ah ! te voilà, le père ? Je ne suis pas fâchée de te surprendre !...

— Moi non plus !

— ... Pour te dire que nous en avons assez, d'être espionnés par toi.

— Je venais aux nouvelles, puisque je n'en reçois pas.

— On irait te remercier, si tu envoyais de l'argent. Mais non, jamais rien ! Tout pour toi ! Tu désires des nouvelles ? Je vais t'en donner. Chez nous, ça va plutôt mal ; il a toujours de la bronchite, il fait des demi-journées : mais on est bien décidé, Lucien et moi, même s'il allait mieux, à ne plus remettre les pieds dans la courée Vehrée. Tu préfères ma sœur, parce qu'elle est institutrice ; elle te fait plus d'honneur que nous ; elle est plus de la haute !

— Ma foi, avait répondu Demeester, en écartant les bords du manteau de sa fille, je n'ai jamais vu, à Mélanie, une robe comme la tienne ! Tu sors du cinéma de l'Épeule, pas vrai ?

— Et quand cela serait ?

Alors, riant de colère, elle avait crié :

— Ma robe ne te regarde pas : tu ne l'as pas payés ! Reste donc chez toi ! C'est décidé, à présent : on vivra, on mourra chacun de son côté !

— Et Claire ?

Il avait dû toucher le point sensible : Adéline n'avait rien répondu ; elle s'était éloignée, rapide, bientôt cachée par les passants et par la brume qui tombait dru, mêlée de fumée. Il avait cru remarquer que les yeux insolents de sa fille

s'étaient à demi fermés, quand il avait dit : « Et Claire ? »

Huit mois bientôt que le tisserand vivait séparé de ses enfants. L'absence de Mélanie, comment ne l'aurait-il pas excusée ? L'institutrice demeurait loin de Roubaix, loin d'une gare, dans un village. Il disait d'elle : « De mes deux, c'est celle qui m'a le moins fait pleurer. » Il n'avait qu'à l'appeler ; avec une permission de ses chefs, elle accourrait, il en était sûr.

Tous ces souvenirs du passé le plus proche, et bien d'autres, Alfred Demeester les revivait, plus nets que s'il les avait lus, écrits avec de la craie blanche, sur le trottoir où il marchait, la tête basse. La consigne lui avait été donnée de retourner chez lui en toute hâte : il obéissait. Il se disait seulement par intervalles : « Peut-être que je vais à mon malheur. »

Malheur ou non, il approche de ce qui va lui être révélé. Il tourne à angle droit, il entre dans la rue des Longues-Haies, la sienne, où logent, en bordure de la rue et dans les courées, plus de dix mille habitants. A présent, il lève les yeux, il nomme au passage les porches béants, ouverts sur la brume et qui sont des entrées de cités ouvrières : « Cour Legros, n° 1 ; cour Legros, n° 2 ; cour Morelle-Scarceriau ; cour Declerck-Bauters... » Il y en a bien d'autres. Il traverse la rue, il passe sous une voûte, il se retrouve à

TAYLOR INST OXF

l'air libre, entre deux rangées de maisons basses, sept d'un côté, sept de l'autre, et la ruelle bute, au fond, contre le haut mur d'une usine. C'est la courée Vehrée ; la dernière maison, à droite, est celle des demoiselles Fleurquin ; la sixième, c'est la sienne. Presque partout, dans la courée, les volets sont clos, les lampes éteintes. Chez les voisines, on veille encore : une lame de lumière, au rez-de-chaussée, coule entre les volets et les montants de brique, une pauvre lueur, de quoi faire à peine chanter un grillon, s'il y en avait eu en cette saison-là. Demeester frappe doucement à la porte.

— C'est vous, monsieur Demeester ?

— Oui donc, mademoiselle Marthe.

Elle ouvrit aussitôt, et il y eut, dans la « pièce de devant », sous la lampe du plafond, un vieil homme enveloppé dans son pardessus, et une femme d'une quarantaine d'années, rondelette, vêtue d'une robe montante, coiffée en bandeaux, et dont le visage, plein et tranquille, n'avait de beauté que de grands yeux sages.

— Eh bien ! demanda Demeester, c'est elle qui est là ?

— Parlez tout bas ! Oui, c'est Claire : elle est arrivée il y a plus d'une heure.

— Chassée par sa mère ?

La vieille fille hésita un moment.

— Non, pas précisément...

Elle mit un doigt sur ses lèvres, qu'elle avait fortes et ridées, puis, de ce même doigt, faisant signe à Alfred Demeester : « Venez ! » elle s'avança jusqu'au pied de l'escalier de bois, tout étroit, qui s'élevait du coin de la salle, vers l'étage supérieur. C'était l'endroit le plus éloigné de cette cloison tapissée d'un papier imitant un treillage vert, et derrière laquelle, à quelques pas dans la cuisine, se trouvaient, attentives sans doute, Marie Fleurquin et la petite Claire. Et il eût été fâcheux qu'elles entendissent même un mot de ce que Marthe allait dire au grand-père. Lui, dodelinant sa tête déplumée et mouillée, il avait suivi Marthe, et il se tenait là, le dos au mur, grand auprès d'elle, apeuré déjà de ce qu'il allait apprendre. La pluie tombait, à présent. Il écoutait ce seul bruit de la nuit. Devant lui, une grande table blanche portait une pile de linge fin, un plat rempli d'amidon, des fers à repasser. Il y avait, sur des ficelles tendues haut dans la salle, des faux cols qui achevaient de sécher.

— Ecoutez-moi bien, monsieur Demeester, dit la repasseuse... L'enfant est déjà bien avisée ; voilà les quinze ans qui lui viennent.

— Pas avant le mois de juin tout de même ! Je ne me rappelle plus le jour, mais j'ai été le parrain : c'était un jour d'été.

— On a des yeux, à l'âge de Claire ; on a un cœur ; dans les ateliers, on a entendu raconter

bien des choses. Tout à l'heure, elle est arrivée. Elle pleurait si fort que je crois bien que nous pleurions avec elle, ma sœur et moi. Pauvre petite ! Elle a remarqué d'abord les absences de votre Adéline, sa mère, qui ne rentrait de l'usine qu'après une demi-heure, une heure, une heure et demie de retard. Elle, la petite, qui revenait bien régulièrement de chez la couturière, sa patronne, la voyez-vous, dans la chambre meublée, attendant toute seule, et puis se faisant de sa mère une idée, vous devinez bien, pas très belle ; le soir, il y avait des scènes ou des silences, ce qui est la même chose entre une mère et sa fille. Elles habitaient dans le garni depuis une quinzaine. Et voilà que samedi, l'homme est venu... Oh ! pas dans la chambre, monsieur Demeester, ne vous faites pas de mauvais sang comme ça ! Vous êtes rouge à croire que vous allez avoir une attaque !... Non, je vous dis seulement dans la maison, au bas de l'escalier : Adéline s'est habillée, et elle est sortie... Que voulez-vous, monsieur Demeester ? une femme qui n'a pas été bien heureuse, qui est jeune encore, il est rare qu'elle ne trouve pas quelque amateur... La mère avait dit, en partant : « Claire, je vais acheter des provisions. » Vous devinez si la petite l'a crue. Le soir, Adéline est remontée, à plus de neuf heures, sans même rapporter une livre de café, pour se donner l'air de ne pas avoir

menti... Claire faisait semblant de dormir. Alors, ce matin, comme sa mère l'avait prévenue : « J'ai une visite à faire du côté de Mouvaux, dans l'après-midi : tu pourras te promener, si cela te plaît », jusqu'à sept heures du soir elle a guetté, monsieur Demeester, elle a espéré que sa mère rentrerait de Mouvaux, ou d'ailleurs, mais, quand les sept coups ont été sonnés à l'horloge, elle est descendue, l'enfant, elle a couru, elle est arrivée ici. Vous allez la voir. Ne lui demandez rien, puisque vous savez tout. Elle n'a rien apporté, pas une provision de linge, pas une seconde robe, pas même son parapluie. C'est une fugitive. Elle veut loger à tout jamais rue des Longues-Haies.

— A tout jamais ? dit le tisserand. Mademoiselle Marthe, j'ai eu deux filles, elles sont parties : la fille d'Adéline en fera autant.

— Venez maintenant dans la cuisine, répondit Marthe Fleurquin. Laissez-moi parler la première à la petite Claire ; elle vous reconnaîtra : elle aura moins peur que si, avec votre grosse voix, vous l'appeliez d'abord.

— C'est vrai que j'ai une grosse voix ; je n'ai pourtant personne à gronder : je suis tout seul. Passez devant, mademoiselle Marthe.

Avec précaution, la vieille fille, ayant traversé la salle, tourna le bouton de la serrure. La porte, garnie en bas d'un bourrelet, et qui dessinait

donc, cent fois, le jour, un éventail sur le carreau, ne laissa point entrer de lumière en s'ouvrant.

La cuisine était peu éclairée, comme une chambre de malade, par une lampe à pétrole posée sur l'évier, au fond, et coiffée d'un abat-jour épais. Les deux femmes qui se trouvaient là, au milieu, formant un groupe qu'on eût pu prendre pour un tableau vivant de la Douleur et de la Charité, n'eurent point l'air de s'apercevoir que Marthe et Demeester s'avançaient jusqu'auprès d'elles, et se tenaient immobiles à leurs pieds. Marie, la mince et la toujours malade, la sœur cadette de Marthe, son tourment, sa seconde âme, était assise dans une chaise à dossier haut, que rembourrait une garniture de cotonnade rouge. Elle avait les jambes allongées, les bras aussi portés en avant, et là, sur ce berceau montant, dans les plis de la robe, Claire, à demi étendue à terre, cachait sa tête et sa poitrine. On ne voyait, de son visage, que la ligne droite du front et la courbe d'une joue pleine. Ses cheveux courts, abondants, de la couleur de ces bois d'un brun rouge qui ont des veines dorées, étaient rejetés en arrière par deux barrettes, qui luisaient dans la masse. Épuisée de chagrin, de honte, de fièvre, elle respirait par saccades ; un sanglot la secouait tout entière ; elle gémissait ; elle disait des mots qu'on n'entendait pas, et sa tête un instant relevée, ses yeux qu'elle

n'avait point ouverts, ses lèvres gonflées et mouillées, retombaient sur les genoux de Marie Fleurquin.

L'instinct de maternité, d'habitude refoulé, commandait à Marie ce qu'il fallait faire pour l'enfant malheureuse. Le secret divin de la pitié maternelle, cette vierge le connaissait. Elle ne parlait pas, mais, courbée au-dessus de la petite, ne pensait qu'à la peine de Claire Leleu. Mère improvisée, elle sentait que les âmes si voisines se comprennent entièrement, et que les doux noms qu'elle ne disait pas, l'autre les entendait : « Chère, chère créature, mon amour, tu es à la sauve, je t'aime, je te plains, je souffre avec toi ; pleure encore si tu as besoin de pleurer ; je ne bougerai pas, bien que je sois lasse ; je ne te demanderai rien, et si tu veux dormir, protégée par mes bras, toute la nuit me paraîtra douce, pourvu que j'aie consolé l'enfant, qui a eu confiance, et s'apaise déjà. »

Comment cette femme toujours malade, presque sans force, pouvait-elle, depuis si longtemps, demeurer immobile, penchée, et porter le poids de ce corps abandonné ? Sa sœur et Alfred Demeester, debout en face d'elle, admiraient qu'elle fût si différente de ce qu'elle était d'habitude, et ils pensaient : « Elle suffit ; peut-être avons-nous eu tort de venir ? » Mais non. A un frémissement qu'elle seule avait perçu,

Marie, au moment où la porte s'ouvrait, avait compris que Claire Leleu voyait tout. C'était à elle de commander, à elle de traduire le désir de l'enfant qu'elle abritait. Sans un geste, et très sûre de n'être point démentie, elle dit à demi-voix : « Claire veut rester ici cette nuit. Rien ne sera plus simple. Mon lit est un grand lit. Marthe y viendra coucher avec moi, et nous mettrons la petite dans le lit de ma sœur... Vous, monsieur Alfred, vous verrez votre petite-fille demain matin. Elle ne regrette pas d'être venue. Toi, Marthe, va préparer là-haut une chemise de nuit pour notre enfant ; prends une des miennes : Claire est de ma taille. »

Ils firent tous deux ce qu'elle ordonnait. Cependant, lorsqu'il fut sur le seuil de la maison, déjà hors de la salle qui servait d'atelier à Marthe la repasseuse, Demeester se détourna :

— Si elle était malade, faudrait m'avertir, mademoiselle Marthe !

— Sans doute, je taperais les trois coups...

Il eut un vague sourire, puis la physionomie devint rude.

— Je ne pense pas pourtant qu'Adéline fasse courir après sa fille, cette nuit ?

— C'est pour cela encore que Marie a gardé l'enfant. J'en suis sûre. Elle pense à tout, cette fille malade. Dormez tranquille. On ne viendra pas la chercher chez nous, la petite.

— Dormir, un vieux comme moi, après ce qui est arrivé ce soir ! Il va m'en venir des idées et des imaginations !... D'ailleurs, je ne veux pas qu'on la livre, ma petite Claire : elle a couru à moi ; je ne la lâcherai pas ! J'irais plutôt devant le juge ! Si les sergots m'interrogent...

— Mais non ! mais non !

— ...Je leur dirai : « Je ne l'ai pas vue. Cherchez ! C'est votre métier. »

— Rentrez vite, monsieur Demeester ; que les voisins ne vous voient pas sortir !

— Tout dort dans la courée Vehrée, il n'y a que notre peine qui veille.

Il fit ce que Marie et Marthe commandaient. Les deux maisons étaient contiguës. La porte du tisserand fut ouverte et fermée sans bruit. Il monta dans sa chambre, petite pièce à peine meublée, — un lit de fer, une chaise, une table, — et décorée d'une mauvaise glace et d'un portrait de saint Sébastien, patron des archers. Sur la chaise, il jeta son pardessus, son cache-nez, sa casquette, et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur une bande de terrain étroite, longeant toutes les façades arrière des maisons de la courée, et où les locataires avaient bâti, avec des planches, avec des briques et de la tôle, un appentis, un hangar à charbon, un poulailler, une buanderie ; d'autres fois, une remise pour les bicyclettes, un débarras pour les barriques et

les caisses d'emballage ; ou encore, comme avaient fait mesdemoiselles Fleurquin, un rocher artificiel, — pas bien haut, — une grotte abritant une petite statue, avec des cuvettes emplies de terre, où poussaient des iris, trempés tout l'hiver, salis toute l'année par la fumée de l'air, mais qui cependant donnaient leur fleur, lumineuse, ardente, et dont tout le voisinage, quinze jours de temps, était embaumé et ravi.

Comme il écartait le rideau fripé de la fenêtre, ce fut justement la première chose que regarda Alfred Demeester, ces touffes d'épées vertes, ces feuilles d'iris s'échappant du rocher des voisines. On les distinguait à peu près, car la pluie avait abattu les poussières de charbon que le brouillard, au contraire, maintient et fait voler. Le tisserand se rappela l'heure de floraison de ces victimes de la ville. Il pensa aussitôt : « Claire fleurira bien comme elles. » Puis il se dit : « Je voudrais être sûr qu'elle va rester rue des Longues-Haies. » Il se dit ensuite : « Si elle reste, comment vivrons-nous ? Moi, tout le jour absent ; elle, à son travail de couturière ?... Ça ne sera pas gai pour la petite, au retour, de ne rencontrer qu'un vieux comme moi... De quoi causerons-nous, puisque nous ne sommes pas du même métier, et que je pense tant à des personnes qu'elle n'a pas connues ? » C'était vrai, le

pauvre homme vivait beaucoup dans le passé. Jamais il n'avait été un tendre, mais il était sensible, en secret. La mère Demeester, sa femme, l'avait souvent trouvé lâche devant les enfants, brusque avec elle, long à pardonner la plus petite erreur, et, comme elle disait, « égoïsse ». Cependant, depuis qu'elle était morte, il la jugeait mieux : il rendait justice à cette ménagère exacte, soigneuse, conseillère admirable et qui savait faire la cuisine.

Il se coucha. Pelotonné sous ses couvertures, ramenant jusque sur son visage la vieille couverture verte, devenue jaune à force d'avoir pris l'air sur l'appui de la fenêtre, les yeux grands ouverts, fixant la muraille en face, derrière laquelle était la maison des demoiselles Fleurquin, il invoqua le secours de sa femme défunte. Était-ce l'âme sauvée d'Anna Vermeulen qu'il invoquait ainsi ? Il n'en savait rien. Son souvenir et sa peine prenaient cette formelà, parce que ses pères avaient prié. De la vie et de la mort de sa femme il conservait toute l'imagerie présente dans son cœur, et, aux heures difficiles, il appelait Anna, comme une personne vivante : « Viens m'aider, ma pauvre ! Je ne sais comment faire ! » Dix-sept ans déjà qu'elle l'avait quitté, en 1910, blessée à la jambe par un camion, dans la rue, un jour qu'elle était venue chercher son mari à l'usine. La blessure

s'était envenimée, et si vite, si vite, il avait été dans le chagrin, pour jamais. C'était une femme réfléchie, d'une douceur invincible ; il se reprochait de n'avoir pas toujours suivi les avis qu'elle lui donnait, d'un petit air de n'y pas toucher, de ne pas commander, parce que les hommes de Flandre n'aiment point avouer qu'ils ont besoin d'un guide, et que les yeux clairs d'une jeune femme voient souvent plus loin que les leurs, sur la route, en avant. Cette belle blonde, Anna Vermeulen, dix-huit ans quand il l'avait épousée, et sage aussi bien qu'à trente ! Elle ne travaillait point dans les fabriques ; elle était venue de Tournai à Roubaix, avec les vieux parents, parce que la laine attire de partout les Flamands, qui sont des tisseurs nés. Eux, les anciens, ils s'étaient mis à l'œuvre « chez Frasez », un grand tisseur de ce temps-là, mais la fille travaillait chez elle, ménagère et « épinceteuse », c'est-à-dire habile à enlever, avec une pince d'acier, les épines et les verrues des étoffes qu'on apportait chez elle. Et, quelle chose curieuse ! les grands-parents Vermeulen étaient tous de Tournai, les aïeux de Demeester étaient tous de Bruges : la première fois que leurs descendants se sont rencontrés, Alfred Demeester, ouvrier chez Joseph Lepers, à Roubaix, Anna Vermeulen, épinceteuse, demoiselle aux bandeaux blonds frisottés, ils se plurent tellement qu'ils

eurent le sentiment, tout de suite, que cela durerait. Une seconde fois, ils se virent à la reprise d'une fête locale, à ce qu'on nomme, en souvenir du pain de ménage, « la rassise », et c'était donc à la rassise de la ducasse de Menin, autrement dit le second dimanche après la Saint-Jean d'été. Ils ne se parlèrent pas beaucoup, si ce n'est du regard. La troisième fois, ils se parlèrent avec des mots, et, selon l'expression commune, et belle, et vieille de tant de siècles, ils s'accordèrent.

Alfred Demeester, dans toutes les peines qu'il avait eues depuis, s'était souvenu de ce jour-là. Il s'en souvenait, dans cette nuit d'inquiétude, guettant le bruit qui annoncerait l'arrivée d'Adéline venant réclamer Claire, ou l'arrivée de la police, heurtant à la porte « au nom de la loi ». L'image de sa femme jeune passait devant ses yeux, et, comme pour se faire bien voir de celle qu'il avait aimée, il disait, avant de l'appeler au secours, des paroles qui le montraient fidèle. « Mon Anna Vermeulen et moi, disait-il, c'est la troisième fois qu'on s'est accordé tout de bon. Je me rappellerai toujours la date, 24 septembre 1890, fête des Allumoirs. En ce temps-là, pour le travail, nous autres ouvriers, nous étions plus qu'à présent dépendants du jour. Par économie, les patrons retardaient, autant qu'ils le pouvaient, l'allumage des papillons de

gaz. On finissait le travail un peu plus tôt. On obéissait au soleil. Mais, quand arrive la fin de septembre, la nuit mange le jour : il fallait bien se résoudre à la dépense. Un changement d'éclairage, peu de chose en vérité. Nos pères, bien avant nous, avaient décidé d'en faire une fête. Ils nous ont passé leur humeur : ils ne laissaient point perdre une occasion de *cortéger*, de sortir les bannières et les fusées, et de danser aux carrefours. Dans mon premier temps de France, les enfants se promenaient par les rues, ce soir-là, avec des pots de terre où il y avait de la braise, et qu'ils balançaient comme des encensoirs, et je suivais, et je chantais avec eux : « Des allumoirs, — pour ouvrer du soir, — des cafotins, — pour ouvrer du matin. »

» Mais je ne venais pas pour eux, je ne venais pas seulement pour chanter : je venais pour Anna Vermeulen, que j'avais rencontrée à la ducasse de Menin. Elle était du cortège, à la fête de mon quartier, chantant comme moi, contente comme j'étais content. J'entendais sa voix, ou je croyais l'entendre. Toutes les fenêtres nous regardaient défiler. Elle se trouvait un peu en avant. Et moi, quand le cortège ralentissait le pas, je tâchais de gagner un rang, pour arriver près d'elle. Quand je fus reconnu, elle ne s'écarta point. Que la promenade me parut courte ! Vers la fin, je pris mon courage, et je dis, assez

bas pour qu'elle fût seule à m'entendre : « Je ne suis pas venu pour les Allumoirs, mademoiselle Anna, mais pour une personne qui me plaît bien. » Elle se mit à rire, sans me répondre. Mais, c'était déjà une réponse, de n'en pas faire ! Je lui dis d'autres petites choses. Et, sur le tard, je me plaçai dans l'ombre à côté d'elle, et je dis : « Vous êtes de Tournai ; nous autres, on est de Bruges : ça pourrait peut-être faire un ménage, si vous vouliez. » Pauvre chère femme ! Elle a dû regretter, des fois, d'être ma femme ! Moi, jamais je ne me suis repenti d'avoir dit ces mots-là, le soir de la fête des Allumoirs, au quartier des Longues-Haies ! »

Le vieil homme, encore un peu, a continué de penser à elle. Tous deux, ils avaient cru s'engager pour bien longtemps : ils n'ont pas même vécu vingt ans ensemble : 1891-1910 ! Il regarde la petite chambre où il s'est retiré. Jamais plus, depuis dix-sept ans, il n'a couché dans la grande chambre en face, où est encore le lit d'Anna, où est la couronne de noces d'Anna. Il se sent tout près de pleurer. Il songe à ces malheurs nouveaux : Leleu malade, Adéline abandonnant le mari, Claire orpheline, en vérité, et se réfugiant là, tout à côté, dans la courée, chez mesdemoiselles Fleurquin ; quelle aventure ! Quelle certitude qu'une vie nouvelle va commencer ! Tout seul, comment fera-t-il ? Soli-

tude des vieux jours ! La conseillère n'est plus de ce monde. De nouveau, il l'appelle, comme il l'a appelée tant de fois : « Anna, viens m'aider, je ne sais comment faire ! »

Il se tait. Il écoute. Il a encore l'oreille jeune, et il entend le chant d'un coq hurluberlu, qui saluait peut-être la fuite des nuages de pluie. Trois fois, l'homme s'est redressé, les poings tendus. « Est-ce qu'on ne frappe pas à la porte de la courée ? Est-ce la police ? Ou Adéline avec son amant ? Je vas les recevoir ! » Mais le bruit ne se renouvelle pas. Et puis, si on était venu chercher le vieux Demeester, quelqu'un aurait crié sûrement : « Y a-t-il du monde ? Ouvrez ! » Non, personne n'a frappé. Non, ce bruit-là n'était pas vivant. La mère Demeester réapparaissait en image, comme au cinéma, dans l'esprit du tisserand ; elle était vague, immobile et ressemblante ; elle était jeune encore ; elle avait l'air de faire un petit signe de croix, comme si elle bénissait Alfred Demeester. Mais il n'en était pas très sûr. Elle ne parlait pas. Elle était là. Et puis, tout disparaissait, et il ne se sentait aucunement las, et c'est tout au plus s'il aurait eu plaisir à boire un verre de bière.

Vers deux heures du matin, par exemple, il repoussa du pied la couverture verte, et sauta du lit. « On a parlé chez les Fleurquin : ma petite-fille est malade ! Elle ne veut pas suivre

sa mère qui veut l'emmener ! Elle m'appelle au secours ! » Il tourna le bouton de la lampe électrique, placée au-dessus du lit, et entourée d'une cuvette de porcelaine qui rabattait sur lui toute la douche de lumière. Deux pas, et il s'appuyait contre le mur de séparation. Il n'était séparé que par vingt centimètres de briques de la chambre où couchait Claire, dans le lit d'une des Fleurquin. Non, pas de bruit de voix. Pas même ce petit tremblement des solives qui plient au passage d'un corps en marche. Demeester traversa, laissant la porte ouverte, le petit palier qui servait de port d'embarquement pour descendre l'escalier, et entra dans la meilleure chambre de chez lui, la chambre sacrée, celle de la mère, où ses filles avaient dormi autrefois. La fenêtre dessinait à droite, dans les ténèbres, un rectangle de lueur pauvre. Il connaissait la route, et la place des meubles qu'il fallait éviter. Ayant donc écarté le rideau, il observa, d'un regard attentif, la courée Vehrée. Personne sur la chaussée. Les maisons, en face, dormaient toutes : pas une lampe allumée. Auprès de la cabane, bâtie au fond de la ruelle, qui abritait les cabinets d'aisance des habitants de la courée, deux chats, aplatis sur le sol, guettaient un rat. Les toits, le ciel même au-dessus, luisaient encore de la pluie qui les avait lavés. Il devait y avoir quelque part, et rôdant sur

la ville, un quartier de lune, trop mince pour tirer de l'ombre l'arête des cheminées et le sommet des pignons, mais qui rendait moins vague, dans la nuit, ce paysage de pierres levées, briques et tuiles, qu'on apercevait de la fenêtre.

Alfred Demeester se détourna, prit, sur une commode, un bol de faïence dont il savait la place accoutumée, revint vers le mur mitoyen, qui séparait la chambre de celle où devaient coucher les sœurs Fleurquin, et, du doigt replié, frappa trois coups. C'était le signal en usage, parmi tous les habitants des courées de la région, l'appel au voisin. Presque aussitôt, trois petits coups répondirent, de l'autre côté. Le tisserand appliqua le bol sur la pierre lisse du mur, et dit, approchant sa bouche de la coupe de faïence qui recueillait les mots :

— J'ai entendu du bruit. Personne n'est venu chez vous ?

Puis il tendit l'oreille vers l'ouverture du bol.

— Personne, monsieur Demeester. C'est moi, Marthe, qui me suis levée, pour faire du tilleul.

Et la conversation continua, de cette manière, à travers la muraille :

— A-t-elle dormi ?

— Mieux que moi. Jusqu'à onze heures, elle a soupiré, si tellement que cela me fendait le cœur. Depuis onze heures jusqu'à présent, et il est deux heures un quart, elle n'a plus remué, plus

rêvé. J'allais m'endormir aussi, quand elle a demandé, de sa voix qui ne voulait pas m'éveiller trop vivement :

» — Tante Marthe ?

— Oh ! la mignonne !

— « Que demandes-tu » je lui ai dit.

» — Tante Marthe, j'ai soif.

» Bien vite, j'ai fait de la tisane, comme de juste. La petite a bu toute la tasse. Si vous l'aviez vue, après, retomber sur son oreiller, déjà repartie dans le sommeil !... Vous êtes encore là, monsieur Demeester ?... Oui... Eh bien ! avant de se coucher, elle a encore dit : « Quand je pense que je n'ai pas embrassé grand-père ! Ce que c'est que d'être trop malheureuse ! » Allons, bonne nuit, monsieur Demeester !

— Bonne nuit, mademoiselle Marthe ! Et réveillez-moi, si quelqu'un essayait de venir, vous comprenez...

— C'est convenu.

Ils durent en même temps s'écarter du mur, et poser, chacun sur un meuble, le bol qui leur avait servi d'écouteur. Et la courée Vehrée ne reçut aucune visite inquiétante cette nuit-là.

Au jour, le tisserand fit sa barbe, ce qu'il ne faisait pas tous les matins. Il allait descendre, pour aller prendre son café, dans un estaminet de la rue des Longues-Haies, lorsqu'on frappa plusieurs coups rapides à la porte de la maison.

Il eut peur. Il prit son air terrible, et, avant d'ouvrir, demanda :

— Qui est là ?

Personne ne répondit. A peine avait-il ouvert, que Claire Leleu entra, passa devant lui, puis, revenant et lui mettant ses jeunes bras autour du cou :

— Bonjour, grand-père ! dit-elle.

Pour lui, c'était bien loin, le temps des bras autour du cou ! Depuis le départ de Mélanie l'institutrice et d'Adéline la mal mariée, personne ne l'aimait de près, le pauvre Demeester. De surprise, il enleva sa casquette, pendant que l'enfant l'embrassait à gauche, à droite, puis encore à gauche, selon la mode populaire, et il demanda :

— Si tu pouvais rester un peu ! On ne se connaît plus, toi et moi.

— Pas grand temps... Le travail !

Mais elle s'asseyait, en disant cela. Et lui, il prenait la chaise basse, pour n'être pas trop haut, et il appuyait ses deux mains sur ses genoux, pour soutenir mieux son buste tout penché en avant. Il regardait sa petite-fille avec l'attention que d'autres donnent à un tableau de maître. Le travail, dont elle avait prononcé le nom, fut tout de suite entre eux, et servit de premier thème à la première conversation.

— Comme ça, tu n'es plus apprentie ?

— Non : petite main, depuis trois mois, dans le flou.

Comme une hésitation à comprendre faisait ciller les yeux émerveillés, elle reprit :

— Mais oui, dans le flou, parce que, dans le tailleur, je suis moins adroite. Tu y es, grand-père ?

— Qu'est-ce que ça fait de comprendre ou de ne pas comprendre ? Tu travailles, moi aussi : voilà qui est bien.

Il reprit :

— Quand auras-tu quinze ans ? Est-ce au mois de mai, ou bien ?...

Elle se mit à rire.

— Tu veux donc me vieillir ? 24 juin, grand-père, à deux heures du matin : c'est maman qui me l'a dit !

Et aussitôt qu'elle eut dit « maman », elle perdit son rire ; ses yeux, qu'elle avait grands ouverts, elle les ferma à moitié ; Alfred Demeester n'eut plus devant lui qu'une petite fille pauvre, qui avait appris de vilaines choses, et qui y pensait. Lui-même, il redevint celui d'hier : le souvenir d'Adéline était tombé entre eux. Ils se turent. Le grand-père, ignorant la pensée profonde de cette petite, et peu habile à questionner, demanda :

— Elle était rude avec toi ?

— Pas tant que lui, seulement quand elle vou-

lait sortir et que je ne voulais pas : alors elle se fâchait. D'habitude, pour moi, elle était chérissante.

L'ancien voulut avoir l'air de ne pas comprendre tout ce qu'elle disait ainsi. Devant l'enfant, il fallait excuser du moins le caractère de la mère, et ce fut le souvenir du métier qui servit Demeester. La mécanique bruyante et sourde, qui n'a ni âme, ni instinct, ni changement, il en avait souffert, lui aussi, le tisserand. Il regarda Claire, et exprima la pensée de bien des milliers d'heures qu'il avait vécues dans la salle aux deux cents métiers.

— Je vas te dire, ma petite : de faire toujours le même mouvement, ça aigrit le caractère.

Elle ne voulut pas répondre. Est-ce qu'on obtient tout de suite les secrets d'une enfant ? Elle se leva.

— Faut pas que je m'amuse ! A ce soir !

— Ne sois pas en retard !

Un demi-sourire lui répondit : « Pensez-vous ? »

— Ne fais pas de rencontres !

— Ça ne dépend pas de moi !

Déjà elle ouvrait la porte ; elle se détourna ; le grand-père vit qu'elle souriait tout à fait, et que celle qu'il appelait « ma petite » était déjà une grande.

Il écouta les pas qui s'éloignaient sur la terre

de la courée, puis sur les pavés du porche. Alors, il se dit, comme il arrive souvent à un homme qui vient de causer avec une femme : « J'ai été bête... J'aurais dû... » Il fit deux enjambées, pour courir après elle. Bah ! au train dont elle allait, cette Claire, elle avait déjà passé sous la voûte, tourné à droite dans la rue des Longues-Haies, jeté un coup d'œil sur les premiers étalages, inspecté, en arrière, en avant, pour savoir de quelles gens elle était entourée, les piétons allant au travail, tous dans le même sens, sur le même trottoir, et, ombre jeune parmi d'autres, elle s'était perdue dans la foule. « Partie ! songeait le Roi, partie ! Reviendra-t-elle ? On change d'idée à cet âge-là ! Sa mère peut la rencontrer, sa mère « chérissante » comme elle dit. Ou bien un agent de police, car Adéline a bien pu la quitter, sa fille, puis vouloir la reprendre ; elle aussi, elle change vite ! » Le vieil homme songeait encore que ce n'était pas là le plus grand danger. Claire, avec son petit sourire, qui avait l'air d'une pensée au coin de ses lèvres, et qui n'était que sa jeunesse, pouvait être remarquée par quelque mauvais sujet, ouvrier, employé, qui la trouverait jolie, et saurait le lui dire. Que répondrait-elle ? Une enfant qui n'a plus de chez soi, séparée de sa mère, ayant tout juste couché une nuit chez de vieilles filles apitoyées, sans autre famille qu'un grand-père de soixante

ans : qui la protégera ? « J'aurais dû lui dire de venir déjeuner avec moi. »

Demeester était toujours debout, presque au seuil de sa maison, derrière la porte entr'ouverte. Il regardait vaguement les enfants qui commençaient de sortir des logements d'en face, et de jouer sur la terre battue de la courée : les cinq de la matelassière Gaerminck, dont l'aîné n'avait pas huit ans ; les deux jumeaux de la petite Malvina Lambaert, chacun dans sa cage de bois à roulettes ; trois garnements, fils de la femme de journée, Marie Nisse, et derniers d'une famille de neuf enfants, inventeurs de jeux bruyants, maîtres de toute la marmaille de la courée. Tous ceux-là, même le grand de dix ans, qui venait de s'élancer dehors, boutonnant sa culotte et son veston, un fouet en bandoulière autour de la poitrine, ils avaient des surveillants, des répondants, des garde-fous ! A preuve, cette madame Gaerminck, toujours en laveries et sécheries, une femme qui avait le visage d'une chatte et le cœur d'un ange, et qui apparaissait, à cette minute même, à l'entrée de son corridor, les bras chargés d'un meulon de linge et de lainages, chemises, draps, serviettes, brassières, pantalons qu'elle allait pendre, comme tous les jours sans pluie, aux fils de fer tendus près des cabinets de la courée, et qui criait : « Rangez-vous, l'z'enfants, ou je vous claque ! »

Elle eût été bien embarrassée de les « claquer », et elle avait l'air d'une bien bonne mère ; mais ils se rangeaient sur son passage.

Alfred Demeester devait partir à son tour pour le travail. L'heure pressait. Il prit son manteau, déposé sur une chaise de la cuisine. Et voici qu'au moment même, il se trouva stupide, quand il eut regardé, aux murs de la petite pièce, les casseroles, les pots, la passoire alignés sur une planche : « Mais non ! Elle ne peut déjeuner ni dîner avec moi. Comment n'ai-je pas vu cela tout de suite ? Il y a dix-sept ans que je ne mange plus chez moi. Tes casseroles sont percées par la rouille, mon pauvre vieux ! Et puis, qui est-ce qui ferait le fricot ? Ce n'est pas elle, bien sûr, une demoiselle dans le flou ! Je ne peux pas non plus l'emmener à l'estaminet. J'ai des amis, quelques-uns, qui ne sont pas une compagnie pour une jeune fille... J'espère bien, au contraire, qu'elle n'aura pas l'idée de rentrer pour midi... Tant pis si elle rentre ! Les demoiselles Fleurquin lui diront que je mange avec les camarades, que je suis une espèce de sauvage... Elles s'arrangeront. Il faudra qu'elle ne compte pas trop sur moi, Claire Leleu. Je ne peux pas, pour lui faire plaisir, à mon âge, changer toutes mes habitudes ! »

Le temps de l'attendrissement était passé. Les difficultés apparaissaient ; l'égoïsme troublé ré-

clamait contre l'intruse. Le tisserand, tout le long des rues qui menaient à l'usine, ne pensa plus à autre chose qu'aux sacrifices que cette vie nouvelle pouvait lui demander. Quelques-uns, oui, ceux qui ne lui déplaisaient pas trop, il les accepterait : pas les autres. Devenu solitaire, déshabitué du devoir proche, il entendait défendre sa tranquillité. Les images se succédaient dans son esprit. Il gesticulait, s'arrêtait, reprenait sa marche. « Je ne me vois pas, à soixante ans, obligé de faire vivre cette mouvette ! Gentille, oui, je veux bien. Je lui donnerai un lit, parce que je le dois, celui de sa tante l'institutrice ; le dimanche, je lui ferai faire un tour de Roubaix, même de Lille, à l'occasion ; je lui paierai son cinéma, un gâteau, ou un verre de bière, ou de café, ce qu'elle préférera. Mais, la prendre en pension, non, cela ne se peut ! Je ne l'ai pas dit, et je ne le dirai pas ! Le père Demeester ne se laissera tournevirer ni par Leleu, ni par Adéline, ni par leur fille ! »

Devant la grande arche de brique, entrée principale de l'usine, devant la plaque de marbre noir : *Tissage mécanique, robes et draperies, J. Lepers-Hooghe,* les ouvriers, les ouvrières formant la grappe, attendaient, et continuaient de causer et de respirer l'air de la rue, parce qu'il y avait encore une minute de répit. Plusieurs observaient ce vieux camarade si animé, et le

plaisantaient à mi-voix : « N'est-ce pas trop naturel, disaient-ils, qu'on boive un coup de temps à autre ? Le père Meester a dû avoir un chagrin : le voilà en consolation. »

CHAPITRE III

LE CHEMIN DU BRUN-PAIN

Dix minutes plus tard, le plus ancien ouvrier de la fabrique Lepers-Hooghe travaillait à sa place habituelle, dans l'angle à droite de la salle des deux cents métiers. C'était la plus grande salle de l'usine ; elle avait eu du renom, naguère, vers 1892, et passé pour une œuvre de progrès. L'architecte avait été décoré par le préfet lui-même, pour avoir fait tenir tant de bruit, et de poussière, et d'odeurs, dans un même local. Les deux cents métiers, bien alignés, bien fixés par leurs pieds sur le ciment du sol, formaient de petites rues ; une avenue était ménagée au milieu ; les murs sans fenêtres étaient blanchis à la chaux, et tout le jour venait d'en haut. On ne voyait pas le soleil, les vitres étant orientées de façon qu'il n'entrât point ; mais on

le devinait ; dans les périodes de brume, les lampes électriques faisaient la suppléance. Là, vivaient tous les jours, sauf le samedi, de sept heures et demie à midi, puis de une heure et demie à six heures, plus de cent créatures humaines disséminées, chacune veillant sur deux métiers, chacune avec ses souvenirs, ses rêves, son ambition, sa joie, sa peine, et n'ayant pour « l'outil » qu'une attention seconde et comme lui mécanique. C'était le travail. Il varie peu.

Alfred Demeester est là, debout, à son poste de guetteur, entre deux de ces longs bâtis d'acier, compliqués et souples, qui obéissent encore à l'intelligence des inventeurs. Toute la chaîne d'une future pièce de lainage est sous ses yeux, divisée en deux plans superposés, qui s'abaissent et qui montent, en croisant les deux nappes. Chaque fois que s'ouvre cette gueule de fils tendus, la navette avec la broche, la broche avec son peloton de laine, la traverse en glissant, puis la gueule se referme, et retient son brin de laine à jamais serré. Qu'un brin se rompe, Alfred Demeester, d'un mouvement de sa main gauche, ramène au point mort la poignée d'une commande. Le métier s'arrête. L'homme cherche les fragments du fil brisé, il les rassemble, et les tord l'un avec l'autre ; puis d'une poussée, il écarte la poignée de la commade, il « clinche » ; la machine se remet en marche, et top ! du coup

sec d'un marteau, la navette est lancée entre les nappes tendues et ouvertes ; top ! elle repart, et elle passe encore, dès que la petite gueule de la chaîne, ayant avalé son brin de trame, s'est de nouveau ouverte au vol glissant de la navette. Mais les machines de Demeester sont bien réglées, bien graissées, l'arrêt ne se produit guère, et le songe est possible au tisserand.

Ainsi, dans le bruit des courroies qui tournent et des masses d'acier qui frappent, dans le frémissement du sol, des murs, des toits, que font vibrer deux cents métiers en action, il continue de voir sa petite Claire, inopinément arrivée chez les demoiselles Fleurquin, de la courée Vehrée. Les yeux de Claire, couleur d'aigue-marine, les joues fraîches de Claire, et ce cou de blonde, délicat et parlant, qu'elle avait, il les apercevait vraiment de l'autre côté de « l'outil », si bien qu'il surveillait moins constamment que d'ordinaire le jeu de sa navette, et le mouvement de bascule des deux nappes de la chaîne. Il tissait une étoffe noire semée de hachures violettes. Sa voisine de gauche, — il n'en avait point à droite, travaillant dans l'angle de la salle, — une grande et forte Flamande, portée à se moquer plus qu'à penser, se mit à rire, et dit, pour elle seule, entre ses dents réjouies : « Drôle, le père Meester, ce matin ! Il ne plaisante guère ! Il a dû avoir une dis-

pute ?... Avec Adéline, parbleu ! Regardez-le qui lève la tête, et reste tout béat ! On jurerait qu'il n'a pas de voisins ! Il ne m'a pas même fait signe, comme d'habitude, avec sa tête blanche : « Bonjour la jeunesse ! » Pauvre vieux ! Je ne resterai pas aussi longtemps que lui à la fabrique ! Quand Jean-Baptiste sera revenu du service, on se mariera, et je tiendrai un petit estaminet dans la rue de la Planche-Trouée ! » Sur sa tête, elle avait mis un mouchoir, bien noué sous le menton, pour protéger ses cheveux, qu'elle avait courts, mais encore admirables. En disant ces trois mots, « on se mariera », elle fit un geste si vif d'affirmation, que le mouchoir se dénoua. Elle mit plus de cinq minutes à resserrer son casque blanc, les bras levés et arrondis. Toute la lumière du châssis, là-haut, était pour son visage, et la femme riait de se savoir jolie. Demeester ne la vit même pas. Il luttait contre une idée tenace et ridicule. « Rentre chez toi pour déjeuner, père Demeester : si la petite allait frapper, et puis attendre, et puis refrapper, et puis filer on ne sait où ? » Il se répondait à lui-même : « Eh bien ! qu'elle file ! Je ne suis pas à sa volonté, je suis à la mienne. Moi, je déjeune avec mes amis, depuis des temps et des temps : je ne l'ai pas invitée : elle ne viendra pas. »

A midi, les tisserands quittèrent la fabrique

Lepers-Hooghe, pour s'attabler dans les estaminets voisins, où ils trouveraient, pour quatre francs, le déjeuner préparé : potage, un plat de viande, un légume, un verre de bière, et pommes de terre à discrétion.

Demeester hésita encore. Les suivrait-il ? Tout à coup, il se décida, et vraiment il n'aurait pas pu dire pour quelle raison : il pressa le pas, salua deux ou trois amis de son groupe habituel, et se dirigea vers la rue des Longues-Haies. En route, maugréant contre ce qu'il appelait sa faiblesse, il acheta une demi-livre de charcuterie, du pain, une bouteille de bière, « ce qu'il fallait, pour Claire et pour lui ». Il entra dans la courée Vehrée, ne répondit pas aux enfants de madame Nisse, qui le saluaient, et « buqua » à la porte de mesdemoiselles Fleurquin.

— Eh bien ! demanda-t-il à la malade, qui venait ouvrir, vous avez Claire chez vous ?

— Non.

— Moi qui galopais, de peur d'être le second !

— Avait-elle promis de rentrer ?

— C'est justement cela qui me tourmentait : je n'avais rien demandé. Elle me fait « endéver » cette petite-là !

— Les filles, répliqua Marie, sont-elles faites pour autre chose ?

Voyant qu'elle se moyait de lui, le tisserand leva les épaules.

— Je ne me mettrai pas tous les jours en nage comme j'ai fait ce matin, mademoiselle Marie. Vous pouvez le dire à Claire, si vous la voyez... Ça sera la mère qui l'aura reprise.

Demeester tira de sa poche la clé, et entra dans sa maison.

L'après-midi, il travailla à sa pièce de « lainage fantaisie » ; il était moins sombre que le matin ; il dit même quelques mots de voisinage à la Flamande au mouchoir blanc. Mais il s'en repentit vite.

Vers cinq heures et demie, il y eut une panne d'électricité. Les machines furent arrêtées, et, pour deux ou trois minutes, les tisserands de la salle des deux cents métiers vécurent dans l'ombre, et connurent le silence des choses. La grande Flamande en profita. Tâtant le mur avec sa paume droite, elle vint jusqu'au coin où devait être son vieux voisin.

— Père Meester ? dit-elle.

Elle entrevit une forme noire, à l'angle des murailles. Il s'était assis par terre, il avait le dos appuyé, les genoux relevés, et il soufflait de bien-être.

— Qu'y a-t-il pour votre service, la Flandre ? demanda-t-il.

— J'ai compris, ce matin, que vous vous faisiez du mauvais sang à cause de votre fille...

— Quand ça serait : ça ne regarde que moi !

— Vous voulez la voir, Adéline ?

— Si je voulais la voir, je n'aurais qu'à aller chez elle !

— Pas la peine, père Meester ! Vous n'avez qu'à vous porter sur les chemins que suivent les Belges, par exemple dans la rue du Pain ; vous la verrez passer : elle [illegible] soirs !

Le tisserand se [illegible] fille ne l'eût [illegible]va, les talons cla[illegible]u sol. Au même instant, [illegible]ectriques se rallumèrent.

— Pas de bêtises, hein, père Meester ? dit la fille, tournée vers l'angle de la salle, les coudes rapprochés du corps, et les doigts écartés, comme pour se défendre et griffer.

Elle voyait s'avancer le tisserand, qui avait la casquette sur la tête et le pardessus plié sur le bras gauche. Il longea le mur, passa devant sa voisine, sans avoir l'air de se douter de la peur qu'il lui faisait, et disparut dans une des allées latérales du vaste atelier.

— Tu es pâle comme tes cheveux, Demeester ! dit le contremaître.

— Ma dernière demi-heure, en vérité, je ne peux pas la faire, répondit le tisserand.

— Va, mon vieux, et repose-toi !

Demeester riposta :

— Je ne vas pas me reposer : je vas au combat.

Mais les mots se perdirent dans le tapage.

Il sortit de l'usine, et, devant la porte monumentale, rue de l'Épeule, monta dans le tramway qui va de Roubaix à Tourcoing. En fait, les deux villes ne sont qu'une seule agglomération de chantiers industriels, et Demeester avait réfléchi que le plus sûr moyen d'apercevoir Adéline, c'était d'aller s'embusquer, comme l'avait dit la tisserande, au nord de Tourcoing, dans un de ces chemins où toute une tribu d'émigrants, plus de vingt mille par jour, passent le matin, venant de Belgique ou de la proche frontière, et repassent le soir, pour retrouver la maison.

A six heures, il avait choisi son poste d'observation, du côté droit de la rue du Brun-Pain, et se tenait appuyé contre un mur de clôture, au pied d'un poteau qui portait, à quatre mètres en l'air, une lampe électrique. Six heures, en hiver, c'est la nuit depuis longtemps commencée. Pourtant, sous la poussée d'un vent d'est régulier, une partie du ciel s'était dégagée, et si l'ombre pesait sur les villes, en arrière, l'extrémité de leurs faubourgs et les hameaux, et les restes de champs prisonniers des bâtisses urbaines, formaient un pauvre paysage presque sans couleur, mais dont on pouvait reconnaître les lignes principales. Au-dessus d'Alfred Demeester, le ciel était vert, pur, glacé.

Quelques étoiles y clignotaient. Le guetteur n'y faisait guère attention ; il regardait vers Tourcoing, et devinait la forme onduleuse du chemin désert, qui avait traversé le village des Orions et s'en allait vers celui des Chats-Huants. Cinq ou six lampes électriques, espacées sur une longueur de plus d'un kilomètre, traçaient, en effet, au-dessous d'elles, de petits cercles de clarté. Il voyait aussi, devant lui, au delà du trottoir, la chaussée pavée, coupée d'ornières qu'avaient faites les camions des usines, et où l'eau des dernières pluies luisait. Au delà, il n'y avait point de haie, point d'arbre ou de muraille, mais un petit fossé, puis un champ qui montait, rayé par le labour, et enfin, bien vite, l'ombre et les vapeurs tenaces où se perdaient les mottes. La nuit serait dure, le vent montait, et commençait de siffler aux angles des cheminées. Il devenait si vif que le tisserand reboutonna son manteau.

Haut sur sa bicyclette, un jeune homme, un sportif bien sûr, arriva par le sud ; forçant de vitesse, à cause des voix qu'il entendait derrière lui, faisant jaillir l'eau des ornières et plus secoué qu'un cavalier au trot, il passa dans le cône de lumière qui descendait du poteau sur la route, juste devant Demeester, et disparut. Bientôt d'autres bicyclistes, une douzaine de jeunes, un vieux tout sec et ardent, deux jeunes filles

préoccupées de soutenir le train et de ne pas lâcher l'avant-garde, passèrent à leur tour. La plupart d'entre eux avaient une lampe à acétylène au guidon de leur machine, quelques autres une lanterne vénitienne ; puis le flot humain déferla et roula, presque sans intervalles, couvrant le chemin jusqu'au trottoir d'un côté, jusqu'au fossé de l'autre : ambulants de tout âge, hommes et femmes, groupés au hasard, quelquefois le mari près de la femme, la fille près du père, marchant vite, poussés par le piétinement qui s'élevait derrière eux, s'écartant à peine pour laisser passer les bicyclistes qui faisaient sonner le timbre sans interruption, ou bien se jetant brusquement à droite ou à gauche, quand beuglait la trompe d'un autocar.

La première voiture qui entra dans le cercle lumineux, où guettait Demeester, était couverte de bâches vertes ; elle emportait son comble chargement d'ouvriers, d'ouvrières, pêle-mêle, serrés les uns contre les autres ; quelques-uns étaient assis sur les marchepieds, d'autres, qui n'avaient pu trouver place ni là, ni sur les banquettes, ni sur les genoux des premiers arrivés, se tenaient debout au milieu des autres voyageurs, et l'on devinait des têtes, des épaules, et des bras en mouvement, à travers le mica des fenêtres ménagées dans les bâches tendues. Les roues entraient dans les ornières, et faisaient gicler la

boue sur les piétons voisins ; pas un cri ne s'élevait ; on avait l'habitude : il fallait arriver. La foule émigrante, quand l'automobile passa, déborda sur le trottoir, puis reprit la marche sur la chaussée. Une seconde voiture coupa le flot, une troisième, et d'autres allaient venir que les trompes annonçaient. Rien n'arrêtait, même un instant, tous ceux-là que la maison, lointaine ou proche, attendait. Les heures de travail, les neuf heures de présence étaient finies. Ils venaient de Roubaix, ils venaient de Tourcoing, ils s'en allaient vers la Belgique ; piétons, cyclistes, voyageurs en camion automobile, quand ils cessaient de plaisanter avec un voisin ou une voisine, ils voyaient tous, en esprit, l'abri, le petit toit de tuiles entre des toits semblables, la porte peinte en vert, derrière laquelle il y avait la pièce encore froide, la soupe qu'il fallait apprêter, enfin, le lit, le repos, le refuge. Et le vent soufflait contre eux, et rejetait en arrière les cheveux des garçons jeunes qui marchaient nu-tête.

Demeester les considérait, appuyé au poteau, les paupières un peu fermées pour mieux voir, se baissant quelquefois, quand il croyait la reconnaître celle qu'il était venu chercher. D'autres fois, dépité, il jetait un coup d'œil à sa droite, sur cette troupe immense qui déjà l'avait dépassé, et qui se perdait dans la nuit, mais signalée encore par un cordon de lampes qui

s'éloignaient, vacillantes, dans le chemin tournant.

Il serrait les poings. « Je la reconnaîtrai bien, et je l'appellerai d'un grand cri. Elle filera, je la connais, mais je lui ferai honte au moins. Et si elle vient à moi, je lui dirai : « Marche arrière, Adéline ! Retourne chez toi : ce n'est pas par ici qu'on y va ! » Il pensait aussi à l'autre, à l'inconnu, ravisseur de la femme mariée. Son vieux sang de communier flamand, d'homme tranquille au travail, mais terrible au combat, s'emplissait de colère en traversant son cœur.

La colonne continuait d'avancer. Ils défilaient, tisserands, apprêteurs, chargeurs, chauffeurs, et elles aussi, tisserandes, retordeuses, étireuses, rattacheuses, pelotonneuses, fuseautières, piqûreuses qui sont de la bonneterie, épinceteuses et autres servantes de la laine, presque toutes jeunes, ou à peu près. Procession rapide et triste, qui n'avait point de chant. Le regard se voilait, d'avoir reflété tant d'images et tant fouillé la demi-lumière et l'ombre même. Demeester passa la paume de sa main droite sur ses paupières.

A ce moment, et sans qu'il y prît garde, une femme venait vers lui, suivant à bicyclette l'extrême bordure du trottoir. Ayant ralenti sa course, elle descendit, tout près du tisserand, fit encore un pas, lui toucha l'épaule.

— Oh ! dit-elle, c'est papa !

Il pencha la tête, il pâlit. L'indigne, la pécheresse, « la gueuse », son enfant, avait levé le bras jusqu'à toucher l'épaule de son père ; elle se serrait contre lui ; de l'autre main, elle tenait sa machine ; elle le regardait, la tête rejetée en arrière, les yeux éclairés jusqu'au fond par la lumière qui tombait de la lampe, et, dans ces yeux-là, il lisait, plus clairement que dans un livre : « Je suis malheureuse, papa, aie pitié de moi ! » Elle était comme une femme qui attend son jugement. Les ouvriers de la laine continuaient de passer. Un autocar frôla la jupe d'Adéline, puis un second. Des voix sortirent de l'intérieur : « Eh ! le vieux, embrasse-la donc ! » Ils se moquaient. Mais Demeester n'entendit pas les rires. Toute sa colère, et les mots, et le geste de renvoyer « la gueuse », tout cela était tombé. Aucune formule préparée ne lui revenait, pour commencer une conversation avec cette Adéline qu'il retrouvait « chérissante », et alors, il lui parla comme s'il l'eût rencontrée dans la ville, autrefois, quand il n'y avait point de séparation entre eux.

— Comment que tu vas, Adéline ?

— Pas bien.

— Tu travailles toujours dans la rue de Tourcoing ?

Elle répondit en baissant les yeux :

— Oui.

— Et que fais-tu, par semaine ?

— Peut-être 150, quand je ne manque point de journées : c'est moins qu'il ne faudrait...

L'air gêné qu'elle avait maintenant, et les yeux baissés de sa fille rendirent à Demeester le courage et presque toute la colère qui l'avaient amené là, au nord de Tourcoing, près de la route de Lille à Ostende. D'un geste brusque, qui fit retomber la main qu'Adéline avait posée sur l'épaule de son père, il se baissa, lui plus grand qu'elle, et, de tout près, il cria, comme il s'était dit qu'il crierait :

— Où que tu vas, Adéline ?

Vingt visages de passants se tournèrent vers eux, et s'effacèrent dans l'ombre.

Elle le regarda de nouveau, face à face et d'un air à présent hostile, en défense, sans plus aucune lueur, dans les yeux, de tendresse ou seulement de raison :

— Je vas où je veux.

— Pourquoi as-tu quitté ton mari ?

— Il voulait me tuer !

— Tu t'es mise avec un autre homme ?

— Le mien ne gagnait plus rien ; ma paye à moi ne suffit pas : fallait bien !

— Et tu le laisses malade ?

— Il y a les voisines, il y a l'hôpital, il y a toi aussi, qui peux payer pour lui : moi je ne peux pas, et je m'en vas. Tu vois bien !

Le père hochait la tête, comptant les mots. peut-être en approuvant quelques-uns. Un autre aurait pu répondre : « Tu es mariée, tu n'as pas le droit, tu fais mal... » Mais l'âme de l'ancien était diminuée. Il répondit seulement :

— Et Claire ? Tu l'abandonnes aussi ?

Les yeux si durs se détournèrent, à cause des larmes qui montaient.

— Non, je te la donne !

— Comment dis-tu ? Elle ne l'a point raconté. Tu me la donnes, Adéline ?

Elle regardait maintenant les ouvriers en marche, et une voiture qui cornait pour obtenir le chemin libre ; elle avait les deux mains sur le guidon de sa bicyclette ; elle allait partir. Des groupes refluaient jusqu'à elle, et la repoussaient vers Demeester. Elle avait l'air de ne plus s'occuper que de la foule, ou d'y chercher quelqu'un. Elle dit, se hâtant, et dans le bruit :

— Ça se comprend de soi, ces choses-là ; elle ne peut pas rester à soigner un phtisique, moi je ne peux pas l'emmener : elle n'a plus que toi !

Un coup de sifflet retentit ! il devait venir d'un des voyageurs cachés sous la bâche verte de la voiture. Adéline fit un signe de la tête, comme si l'appel eût été certainement pour elle. Presque aussitôt, elle mit une main dans son corsage, sous

les châles de laine enroulés, elle en retira un objet que Demeester n'eut pas le temps de voir. D'un geste rapide, elle glissa trois doigts dans la poche de cœur, toujours un peu godante, du pardessus de son père.

— C'est ma part ! cria-t-elle.

Puis, faisant rouler sa machine, avec une sûreté extrême, entre les groupes qui suivaient le camion, elle monta sur sa bicyclette, et, quinze mètres plus loin, fut reçue, comme tous les autres, piétons, cyclistes ou clients de la voiture publique, dans l'ombre qui effaçait les couleurs, et mêlait les rangs du cortège indéfini.

Le tisserand, tourné du côté de la Belgique, essaya de découvrir, parmi ces petites lumières en fuite, qui étaient maintenant à trente pas, puis à cinquante, puis à cent, une seule lampe qui brillât d'un plein éclat, et qui remontât le courant, et qui revînt vers le vieux Roi, abandonné, lui aussi. Une espérance, — à cause des yeux d'Adéline qui avaient pleuré, — une espérance le retint immobile, pendant plusieurs minutes, au bord du trottoir, écoutant si la voix de sa fille n'allait pas, de nouveau, lui parler dans le bruit, et lui dire : « Je rentre à Roubaix, où je retrouverai ma fille » ; ou bien : « Père, je rentre avec toi. » Mais personne ne rebroussa chemin. Son cœur battait dans sa poitrine, et

pourquoi ? et pourquoi ? parce qu'une fille, qu'il croyait ne plus aimer, avait pleuré en le quittant, et n'était pas revenue ! La nuit était partout, même dans les étendues balayées du grand ciel ; le vert du crépuscule, devenu le bleu profond des nuits, groupait maintenant ses étoiles, les petites avec les grandes. Un dernier autocar passa, à vive allure. Quelques traînards suivaient : des vieux à bicyclette ; des jeunes, dont l'un portait, sous le bras, un pain gros comme lui ; une femme qui tenait un enfant boiteux par la main. Demeester était seul. Le champ labouré, devant lui, sans couleur et sans forme, ouvrait toute sa terre à la rosée nocturne, car une vapeur molle, au ras du sol, s'approchait de la ville, et épaississait l'ombre. Vers les sillons les plus éloignés, une faible lueur, très basse, reflet d'une fenêtre éclairée, indiquait la présence de quelque ferme ancienne, désignée déjà pour être mangée par les fabriques de demain.

— Allons ! dit le tisserand.

Et il fit trois pas vers Roubaix. Mais, au troisième, il s'arrêta. Il se souvenait. Il mit la main dans la poche de cœur de son paletot, et retira un billet de cinquante francs, plié.

— Ah non ! reprit-il... pas ça ! pas ça !

Il eut envie de jeter le papier dans la boue. Son honnêteté de vieil homme se révoltait. Son menton remuait des mots qu'il grommelait ; il

pensait que c'était là peut-être l'argent de l'inconnu. Mais une autre idée lui vint. Il renfonça le billet dans sa poche, cracha par terre, en manière de protestation, et, appuyant la main sur sa casquette, comme il faisait toujours au moment du départ :

— Et Claire qui va m'attendre ! Tu n'es plus maître d'aller et de venir, mon pauvre Demeester ! Hue, le bonhomme ! A la courée ! La petite, on te l'a donnée !

Il était tout à fait tard, sept heures et demie passées, quand il entra dans la courée Vehrée. Les lampes du rez-de-chaussée luisaient, tout le long de la ruelle. On soupait. Seule, une femme, la mère des huit, se hâtait, dans le noir, d'enlever les chemises et les culottes qu'elle avait mises à sécher, au fond de l'impasse, sur les fils de fer tendus. Songez donc : cinq heures de clair, cinq heures de vent pur, dans cette saison de décembre!

Un coup de poing dans la porte de mesdemoiselles Fleurquin. La porte s'ouvrit.

— Eh bien ! mademoiselle Marie, vous l'avez ?

— Qui ?

— La petite ?

— Non : pas vue.

Il jura, en bredouillant, à cause des opinions de mademoiselle Fleurquin, et reprit :

la courée, toujours déserte à pareille heure, puis le bruit d'une porte qui se fermait. Aussitôt, il reprit ses souliers, noua sa cravate, brossa ses habits, puisqu'il allait faire une visite, puis il descendit. Et comme il se hâtait, et que les marches de l'escalier criaient sous ses pas, il trouva Marie, en ouvrant la porte, Marie qui le guettait, et qui dit :

— Elle est là !

Était-ce donc le bonheur ? Tous deux, la malade et le vieil homme, ils avaient l'air épanoui, l'une disant, l'autre entendant : « Elle est là ! »

— Elle vient d'arriver avec son baluchon, monsieur Demeester ; deux amies l'ont aidée, et déjà sont reparties. Venez ; elle est dans la cuisine ; il y fait chaud : nous étions décidées à veiller toute la nuit, Marthe et moi.

La salle du devant traversée, Marie passa devant l'homme, et annonça, de sa voix qu'elle avait grave :

— Voilà une visite !

Du fond de la cuisine, la petite vint vers le grand-père, lui mit les bras autour du cou, mais elle les dénoua vite ; elle pensait à autre chose, à deux paniers ouverts, qu'elle désigna tout de suite, de ses mains étendues :

— Tiens, grand-père, nous étions trois pour les porter : c'est tout ce que j'ai.

Elle courut se rasseoir tout près du mur, entre les deux paniers, comme une marchande à la toilette, et dit encore :

— Vois, grand-père, si ce n'est pas beau !

Elle le regardait, en disant cela, pour savoir s'il penserait comme elle. La tante Marthe était à côté, et lavait un restant de vaisselle. Les paniers, c'étaient deux corbeilles en vannerie fine, munies d'une anse légère et élevée, telles qu'on en trouve chez les bouquetières, qui mettent au milieu un pot de cyclamen ou une botte de violettes de Parme, dans une enveloppe de mousse verte. Comment étaient-ils venus dans un logement d'ouvrier de la rue de la Basse-Masure ? Il y avait, dans les corbeilles, quelques pièces de lingerie avec chiffres brodés, une robe du dimanche, un miroir, deux romans, une ancienne poupée, des photographies, trois peignes de fausse écaille et une rose de corsage. Mademoiselle Marie, qui avait déjà fait l'inventaire, s'était aperçue, non sans plaisir, qu'il manquait une boîte de rouge, et qu'entre deux piles de mouchoirs était à demi caché un petit livre de messe. Claire, assise entre ses trésors, observait donc son grand-père demeuré debout, à trois pas, et, sentant qu'il était le maître, et qu'il allait prononcer sur sa destinée, à elle, la jeune fille avait le regard frémissant d'angoisse. Une sourde révolte agitait son âme faubourienne. Si le vieil

homme de grand-père n'acceptait pas ce qu'elle allait lui demander, elle lui répondrait assurément : « Je me tirerai d'affaire toute seule, vous ne me verrez plus ! » Le regard de ses yeux droits et couleur d'eau de mer, était si résolument fixé sur les yeux du tisserand, que les paupières ne cillaient plus, et qu'on eût dit qu'elle posait pour un portrait. Tous les témoins comprenaient ce qui se passait dans ce cœur fermé : Marthe, Marie, le grand-père. Comme elle serait vite debout ! Que les deux paniers seraient légers dans ses mains ! On attendait la question. Elle vint, les lèvres s'entr'ouvrirent.

— A présent, qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

Le vieux avait l'avantage ; il le savait ; il demanda, avec rudesse également :

— Ça dépendra : sais-tu faire la cuisine ?

Un éclat de rire nerveux lui répondit :

— Non, par exemple ! Pas même la soupe ! La cuisine, maman s'y mettait, après la journée à l'usine. Même, ça n'était pas fameux !

— Sais-tu ravauder les chaussettes ?

Elle rit de nouveau, un peu moins fort.

— Pas du tout !

— Sais-tu faire la lessive ?

Cette fois, elle se borna à tourner la tête, pour dire non. Mais ses yeux ne quittaient pas le grand-père.

— Sais-tu repasser ?

Humiliée, elle répondit « non » d'un ton sec. Le tisserand leva les épaules, regarda les deux vieilles filles, et prononça :

— Vous le voyez, elle ne sait rien faire.

Alors, blessée au fond du cœur, la petite eut envie de pleurer. Elle commanda à ses larmes de ne pas dépasser le bord de ses paupières. Sa nature profonde parla.

— Je pourrais aimer, dit-elle.

— Aimer, répliqua le tisserand en levant les bras, tout le monde le peut ! Ça ne fait pas vivre !

Il n'avait pas très bien compris. Les deux voisines, elles, avaient compris, et comme Demeester, mécontent, s'était tourné vers Marthe, la plus solide des deux sœurs et la plus décidée, celle-ci, qui voyait le danger de prolonger cette scène, proposa, d'une voix tranquille :

— Monsieur Demeester, tout peut s'arranger : votre petite-fille continuera de déjeuner avec ses compagnes, dans le quartier de son travail ; le soir, eh bien ! le soir, ma sœur Marie, qui s'y entend, fera la cuisine pour trois. N'est-ce pas, Marie ?

— Bien sûr, répondit la malade. Comme ça, monsieur Demeester, vous continuerez de manger avec vos amis.

Il y eut un silence. Demeester, toujours haut d'honneur, s'empressa de dire :

— Nous paierons pension, mademoiselle Marthe, tout ce qu'il faudra. Claire gagne, moi aussi... Seulement, la petite couchera chez moi, ça, je le veux.

— Naturellement, fit Marthe.

— Je lui donnerai, reprit Demeester, la chambre de ma défunte, sur la courée. Elle aura de l'air, pour sa jeunesse. Mais pas le lit, bien sûr ! Le lit de la défunte, personne n'y a couché après elle, pas même moi ! Je donnerai à Claire le petit lit qui est à côté, dans la pièce, et où Mélanie dormait, avant d'être institutrice.

Les phrases étaient écoutées, pesées, jugées par les témoins. Claire seule pouvait dire son sentiment. Elle réfléchissait, immobile. Le coq, chez des voisins, chanta encore. Claire dit alors, tout bas :

— Je veux bien.

Aussitôt elle changea de physionomie. On ne l'eût pas reconnue. Cette petite, à première rencontre, et en mainte occasion, avait le regard dur et comme sauvage. Rudesse de la race, mais qui fondait vite et souvent pour un rien. C'était un délice de voir ses tendres yeux, quand ils voulaient bien sourire. Ils souriaient à Alfred Demeester ; les dents égales apparurent, entre les lèvres molles et tremblantes. Elle dit encore :

— Pardon, grand-père !

Mais, ce soir-là, elle ne l'embrassa pas. Les sœurs Fleurquin gardèrent leur pensionnaire. Le tisserand remonta chez lui. La courée Vehrée, tout entière, reposa.

CHAPITRE IV

L'ACCUEIL

Il dormit mal, préoccupé de cette nouveauté de la vie : une enfant qui entrait dans sa maison. Le lendemain, sans avoir revu les sœurs Fleurquin, il sortit de bonne heure, après avoir tâté l'étoffe de son pardessus, à la place du cœur, pour s'assurer que le billet de cinquante francs était toujours dans la poche où Adéline l'avait mis. Cette feuille de papier lui pesait plus qu'un sac de terre qu'il eût porté sur l'épaule. Il revoyait le geste de sa fille, adroite et rapide, glissant le billet dans cette poche, et son insomnie était due, en partie, à l'ennui que lui causait la présence de cet argent dans sa demeure, depuis la veille. Ce matin même, il avait été sur le point d'allumer sa pipe avec le billet

de cinquante francs. A présent, il s'en allait vers le quartier du Petit Beaumont, où demeurait un de ses amis malade, un archer de la *Belle Aventure*, dont il voulait prendre des nouvelles avant de se rendre au travail. « Mal acquis, grommelait-il, c'est du bien mal acquis, je ne peux pas le dépenser pour Claire : ça ne lui profiterait pas. » Il avait pris, au bout des Longues-Haies, la rue du Moulin-de-Roubaix, il descendit celle de Claude-Lorrain, et voilà qu'au moment où elle s'ouvre sur un carrefour de rues ouvrières et boutiquières, il aperçut, portée par un piédestal de marches blanches, dressant dans le ciel ses deux clochers, l'église Saint-Jean-Baptiste. Une cloche sonnait. « Tiens, songea-t-il, c'est une idée ! » Il monta les marches, entra dans la vaste nef, qui n'a pas encore perdu son air de construction neuve, et chercha l'employée qui vend des cierges. Devant l'autel de la Vierge, une vieille femme était assise, déjà somnolente, près d'une chaise où elle avait déposé des bottes de cierges, de longueurs différentes et de semblable maigreur.

— Je voudrais un cierge, la petite mère ?

— De combien ?

Il réfléchit, et dit :

— Avez-vous de quoi me rendre quarante-cinq francs ? Parce que, voyez-vous, si j'allume un cierge de cent sous, tout le reste de mon billet

va se trouver béni. Ne croyez-vous pas, la mère ?

Elle le considéra, d'en bas, levant des yeux sans beauté où luisaient des vitraux.

— Il a donc été volé, le billet ?

L'homme ne répondit pas. Quand elle eut compté les quarante-cinq francs, dont elle emprunta la moitié au sacristain qui passait, Demeester la remercia, et repartit, le cœur content. Il vit la vieille s'approcher de l'autel, se hausser sur la pointe des pieds ; il vit la longue baguette de cire plantée sur la grille, et une flamme monter au bout, tremblante un peu : sa pensée à lui. Il sortit, alla s'informer de la santé du camarade de l'archerie, et, comme il traversait de nouveau la place, devant la façade de l'église, les gens qui croisaient leurs routes autour de lui étaient devenus nombreux, à cette heure où les sirènes des usines, les mal nommées, appellent leur monde. Deux jeunes garçons, treize ou quatorze ans, se tenaient immobiles, sérieux, causant, sur la ligne qu'il suivait. Leurs visages annonçaient déjà l'homme, mais leurs regards étaient du premier matin. Les deux apprentis étaient vêtus de vêtements de toile, — en hiver ! — ils avaient les cheveux tondus, et ne portaient point de livres : ils n'allaient sûrement point en classe.

— Enfin, dit le plus grand, veux-tu venir à notre cercle d'études ? Tu devrais en être.

— Pourquoi t'en es-tu mis ?

— Pour être apôtre. C'est chic. On te fera redevenir chrétien.

Le petit avait une expression étonnée et confiante. Alfred Demeester passait près des enfants. Ils ne firent aucune attention à lui.

— Tu connaîtras Jésus-Christ, dit le grand.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu l'apprendras. On est entre nous : rien que des ouvriers. Tu te mettras à côté de moi. Veux-tu ? Demain soir ?

— Je veux bien, répondit le petit.

C'était le mot que Claire avait dit. Ils se quittèrent comme s'ils avaient achevé une partie de billes. Le tisserand continua sa route. Il était d'une grande lâcheté religieuse, et c'est pourquoi les mots de ces petits braves l'émurent. Un instant, il songea à ce bout de dialogue des apprentis. « C'est curieux, murmura-t-il entre ses moustaches tombantes, toutes les fois que j'entends le nom de Dieu, et qui n'est pas juré, je pense que c'est ma défunte qui me le fait dire. Ça doit être bon pour le vieux bonhomme. Merci, les futurs apôtres ! » Et il oublia les deux enfants, la place, le cierge qui devait brûler encore. L'heure pressait. Demeester entra en retard à l'usine, et quand il poussa la manette, — ce qu'ils appellent « clincher », — pour mettre en mouvement les battants, il y avait dix mi-

nutes que les deux cents métiers faisaient leur gros tapage et leur travail si fin.

Toute la journée, il resta hors de chez lui, comme de coutume. Le soir, sous la pluie, revenant dans sa courée, il s'inquiétait de tout ce qu'il devrait faire encore pour achever l'emménagement de Claire. Il trouva les voisines en haut de son escalier, — car, le matin, il avait eu soin de glisser la clé de sa maison sous la porte de mesdemoiselles Fleurquin. Même la malade s'était traînée jusque-là. Elles avaient fait tout le nécessaire, et même un peu plus.

— Votre pensionnaire est déjà au lit, dirent-elles au tisserand. Elle dort peut-être. A cet âge-là, on dort avec appétit, et de bonne heure. Il paraît qu'elle avait cousu une robe de bal, pour demain : elle n'en pouvait plus. Je vais ouvrir la porte, ne faites pas de bruit... Mais si, père Meester, il faut que vous la voyiez, la chère mignonne : le premier soir qu'elle couche dans votre maison !

Lentement, la porte tourna sur ses gonds, avec un bruit léger de bourrelet essuyant le plancher. Qui avait cloué le bourrelet ? C'était Marie la malade. Dans le lit de bois, il y avait une petite statue couchée, sous le gros couvrepied rouge, qu'elle divisait en deux pentes, l'une proche de la fenêtre et qui avait encore sa lueur mourante, colline au crépuscule, l'autre toute dans

l'ombre et sans couleur. La tête de Claire était posée de côté, enfoncée dans la toile pâle qui se relevait tout autour ; les cheveux faisaient une ligne pure le long de la tempe et de la joue, et un buisson sur l'oreiller. Le sang devait couler aisément dans les veines de ce marbre rose ; Claire respirait lentement, ses fortes lèvres étaient demi-ouvertes, on aurait pu la prendre pour un jeune garçon, si le visage n'avait eu ce petit sourire aigu, paisible et doux, qui est d'une fille. Dormait-elle ? Qui le saura ?

Le grand-père avança d'un pas, demeura sur le seuil, et, se penchant, constata que deux serviettes de toilette étaient pliées sur la table ; qu'il y avait de l'eau dans le broc émaillé ; que le marbre de la commode portait plus de vingt objets : photographies, pelote, boîtes à poudre, boîte à gants, fer à friser, rubans, barrettes en doublé, qu'on n'y voyait point la veille ; que le vieux paravent, haut d'un mètre, garantissait le lit contre le vent de la fenêtre ; qu'une échelle double, au fond de la pièce, avait été recouverte d'un lai de satinette. Il murmura, dodelinant son vieux chef :

— Tout est en place, mes voisines.

— Comme elle est gentille ! répondirent-elles.

— J'espère qu'elle n'aura pas froid, reprit Marthe. Elle a sa robe à côté d'elle, qu'elle pourra mettre sur ses pieds.

— Ne trouvez-vous pas, dit Marie, qu'elle ressemble à la photographie de votre défunte femme, monsieur Demeester ?

— Peut-être bien, dit le bonhomme. Elle aurait eu tort de ressembler à son père, que je n'aime pas, ou à sa mère qui ne vaut pas cher.

— C'est une vraie Flamande, dit Marthe. Puisse-t-elle aimer cette maison !

— Elle y sera si peu !

— Puisse-t-elle être bonne travailleuse !

— Puisse-t-elle, dit Marie, avoir un beau courage, pour aller en droite ligne !

— Et ne pas dépenser toute sa paie en toilette ! dit Marthe.

— Et avoir une âme, dit Marie la malade, une âme docile à Dieu ! Qu'en pensez-vous, monsieur Demeester ?

— Ainsi soit-il ! répondit-il. Car ça vous sert, à vous, d'être des fidèles !

Les deux demoiselles Fleurquin furent contentes de la réponse qu'avait faite le roi des archers, qui avait de la courtoisie, bien sûr, mais qui ne disait pas souvent des mots d'église. Elles attirèrent la porte. Tous trois maintenant, elles, pour retourner dans leur maison, lui, pour leur faire honneur, ils descendirent l'escalier, avec tant de précautions qu'on n'aurait guère plus entendu trois chats dévalant du grenier et cherchant l'occasion de se faufiler dans la courée.

CHAPITRE V

MONSIEUR JOSEPH LEPERS-HOOGHE

Quelques jours passèrent, d'un grand froid sec ; l'eau gela dans le petit pot à eau de la chambre de Claire, une sorte de pichet, qui avait une fleur rouge sur la panse et une feuille verte sur l'anse, ce pour quoi, tout de suite, il avait plu à la nouvelle locataire. Celle-ci possédait un assortiment de rubans et une robe des dimanches ; elle était mal pourvue de lainages ; elle arrivait le visage tout rouge le soir, et les mains, sous les gants de fil, couvertes d'engelures. D'ailleurs sans se plaindre ; elle avait l'habitude ; elle disait seulement : « Mes tantes, — elle appelait toujours de ce nom-là mesdemoiselles Fleurquin, — mes tantes, il fait meilleur chez vous que chez grand-père, décidément. » Cela signifiait plus d'une chose, les

vieilles filles le comprenaient bien. Et, en effet, c'est à peine si Claire voyait Alfred Demeester. Le soir, elle s'attardait à causer après le dîner, dans la cuisine chaude, avec Marthe et Marie, comme le grand-père s'attardait à faire une partie de cartes avec les compagnons de l'estaminet. Lorsqu'elle montait pour se coucher, si le grand-père était rentré, il ouvrait la porte, au bruit que faisaient les marches de l'escalier.

— Bonne nuit, petite ! disait-il.

— Bonne nuit, grand-père !

Le matin, on se disait bonjour, de la même manière : toute la longueur du jour, le grand-père et l'enfant vivaient séparés.

Cependant, la dernière semaine de l'année, tandis que, dans la cuisine, Claire déjeunait, debout, avant de partir pour le travail, et soufflait sur le bol de café brûlant, Marie, demeurée assise, la regardait. Elles étaient seules. Toute la lumière du matin était pour l'enfant, tournée vers la fenêtre, et la vieille fille se sentait réjouie, voyant, sous la cloche grise du chapeau, ce liseré de cheveux d'or bruni, ces yeux transparents qui riaient de plaisir, et ce blanc visage gourmand, jeune et reposé.

— Ma petite Claire, dit-elle, il faudrait prendre des nouvelles de ton père ? (Elle la tutoyait depuis deux jours.)

Le bol fut écarté des lèvres. Les yeux devin-

rent vivants d'une pensée, non plus d'une sensation.

— Des nouvelles ? Mais, j'en ai !

— Comment ?

— Par les sœurs de Niederbronn. Il y en a une qui le soigne. Hutsebaut, qui est un ami de papa...

— Oui, Apollinaire, un « paquet-bleu », je le connais : un homme de bien.

— Il les a averties, le surlendemain du jour où maman a quitté avec moi la rue de la Basse-Masure... Je ne sais pas si je dois vous dire ?...

— Tout, ma petite Claire.

— Avant de me rendre au travail, je fais un tour dans la ville, jusqu'à la place de la Liberté, et je demande la Supérieure. J'y serai dans dix minutes. Elle me donne des nouvelles, puisque j'ai défense d'aller voir papa. Il ne veut pas, à cause du danger, je crois.

— Si tu avais la permission, irais-tu ?

— Sans aucun doute !

Claire avait dit cela d'un ton si résolu, et son visage exprimait si bien la jeune bravoure qui rit du danger, que Marie l'enveloppa d'un regard maternel, comme pour lui dire : « Ne regrette rien : tu en auras des occasions d'être courageuse ! En attendant, je suis fière de toi ! »

Claire comprit très bien. Elle s'était déjà levée pour partir, elle posait sur la table le bol vide,

elle essuyait avec son mouchoir ses fortes lèvres, qui devenaient plus rouges que si elle les eût teintes avec un crayon de fard.

— Tante Marie, ne dites pas mon secret à grand-père !

— Il serait content d'être renseigné, lui aussi.

— Je ne suis pas libre avec lui, comme avec vous : il n'a pas de temps pour moi. Tout son temps est pour les camarades, ou pour la fabrique.

Marie redressa les épaules, qu'elle appuyait au dossier de sa chaise. Elle prit la physionomie d'une mère offensée.

— Il est très bon, je t'assure, Claire...

La jeune fille, avant de quitter la cuisine, se détourna à moitié.

— S'il est bon, comme vous l'assurez, tante Marie, qu'est-ce que vous êtes, vous ?

En disant cela, elle envoyait, du bout de ses doigts, un baiser à cette pauvre femme, dont elle comblait le cœur inoccupé.

Ce soir-là, Alfred Demeester ne rentra pas à l'heure accoutumée. A sept heures et demie, à huit heures, il n'avait pas reparu dans la courée Vehrée ! Marthe, inquiète, avait « buqué » en vain à la porte ; en vain elle avait, ensuite, frappé trois fois dans le mur, au premier étage, et parlé dans le bol de faïence. Aucune réponse.

Il s'était passé un événement grave. Vers cinq

heures, M. Joseph Lepers-Hooghe, patron de l'usine, était entré dans la salle des deux cents métiers, où travaillait Demeester. On crut d'abord qu'il allait traverser, par l'allée du milieu, comme il faisait assez souvent. Trois petites jeunesses roubaisiennes, qui riaient dans un coin, glissèrent si promptement vers les trois places qu'elles auraient dû occuper, qu'elles s'imaginèrent que le patron n'avait rien vu. Erreur grande ! Il avait vu trois filles aux cheveux courts tourner vers lui leurs têtes inquiètes, et deviné la faute, à la petite nuée de poussière que soulevait leur course. Il avait de l'âge ; il ne faisait jamais d'observation en public ; il continua de marcher. C'était un homme de taille médiocre, ni gros ni maigre, et dont on pouvait dire qu'il n'avait pas de physionomie. Cette tête ronde aux cheveux blancs et drus, ces épaules bien droites, cette allure encore vive, attestaient la vitalité à peine amoindrie de l'homme, l'honnêteté de la vie, et aussi quelque vigilance à maintenir les apparences. Mais le visage, toutes les fois que M. Lepers-Hooghe se trouvait hors de la maison familiale, c'est-à-dire les trois quarts du jour, n'ajoutait rien à ces premières indications que donnait l'ensemble du personnage. Ses traits n'avaient de mobilité que le soir et le matin, chez lui. A l'usine, dans la rue, dès qu'il était, selon son mot habituel, « en re-

présentation », il était difficile de surprendre la pensée dans ces yeux petits, calmes, à demi cachés sous les paupières appesanties ; il était plus difficile encore d'amener au sourire, à la moue, à la colère qui les allongeaient, ces lèvres peu dessinées, pâles, surmontées de moustaches blanches au poil dur. Ce n'est pas qu'il y eût beaucoup à deviner en lui. L'homme était simple. Mais le peu qu'il pensait, il ne l'exprimait qu'en paroles, et à son heure.

Beaucoup de regards, derrière les métiers, suivirent le patron, qui tournait à droite ; il n'y eut que les poulies, les courroies et les navettes, qui continuèrent de bien travailler, tandis que M. Lepers-Hooghe, de son pas leste et sans hâte, s'avançait vers le mur de la grande salle, répondant, d'un petit déclic de la tête, aux tisserands qui le saluaient de chaque côté de l'allée, et même à ceux qui ne le saluaient pas, et seulement l'observaient avec curiosité. Arrivé près du mur, le patron tourna encore, il passa derrière la belle Flamande, qui fit semblant d'être toute à son travail, dès qu'elle eut, d'un coup de paume, et comme il se doit, soulevé ses cheveux autour des oreilles. Mais il ne venait pas pour elle : il venait pour le vieil Alfred. Celui-ci, voyant le patron qui s'arrêtait, commença par sauter sur un chiffon, pendu à son métier, essuya sa main droite, avant de serrer la main

que lui tendait M. Lepers-Hooghe. Que les voisins eussent donc souhaité d'entendre les mots ! Ils voyaient seulement les lèvres remuer.

— Eh bien ! mon cher Demeester, ça va toujours ?

— Merci, assez.

— Trente-huit ans de présence ! Ah ! j'ai été content de vous remettre la médaille du gouvernement, au mois de juillet dernier !

— Ça m'a fait plaisir à moi aussi, monsieur Lepers : elle est sous verre, à la maison.

— Dites donc, je serais content de causer avec vous. J'ai une proposition à vous faire... Oh ! ne prenez pas une mine effarouchée, mon brave, il s'agit de votre bien... Venez chez moi, à sept heures vingt, ce soir. Vous vous souvenez : sur le Nouveau Boulevard.

— Oui, monsieur Lepers.

— A tout à l'heure !

Et le vieux fabricant, longeant le mur de la salle, gagna l'une des portes, et disparut.

Alfred avait justement, ce soir-là, une réunion du conseil de la société de secours mutuels ; il était vice-président ; il jugea qu'il fallait s'excuser, et, quittant l'usine, commença par gagner un des faubourgs les plus éloignés de la ville, avant de prendre le chemin du très beau quartier qu'habitait M. Lepers-Hooghe. Il avait le temps. Les rues l'amusaient, ces rues qu'il ne

verrait jamais plus vivantes ni mieux éclairées, parce que c'était l'heure où le monde innombrable du travail est en mouvement, et parce que la date des étrennes était proche. L'ouvrier s'arrêtait pour regarder les étalages ; il levait les épaules, en lisant les prix affichés ; il admirait, mais ne désirait rien ; il flânait, n'ayant d'autre pensée que de sonner à la grille, là-bas, quand il serait sept heures et vingt minutes. De gros nuages couraient dans le ciel ; le vent qui les poussait venait du nord.

Le Nouveau Boulevard ! Entre Lille et Roubaix, cette voie triomphale forme le trait d'union. Les deux villes bientôt n'en feront qu'une, et déjà, si dissemblables qu'elles soient, la cotonnière et la lainière, la nordique et la flamande espagnole, les voilà liées. Le boulevard, après la banlieue de Lille, traverse des restes de champs, où sommeillent des choux ronds, plantés en lignes, que la gelée colore en blanc, et fond avec les mottes. Mais bientôt, des pelouses succèdent aux cultures maraîchères ; des îlots d'arbres jeunes, des massifs étudiés et soignés accompagnent la grande voie où ne cessent de courir les automobiles ; entre les baliveaux, tantôt près, tantôt loin, des villas se lèvent, spacieuses, et c'est Roubaix qui commence. Les maisons, le long de cette avenue lilloise et roubaisienne, ne furent bâties qu'après la guerre. Celle de M. Joseph Lepers-Hooghe,

une des premières sur la gauche, est éloignée d'une cinquantaine de mètres du boulevard. On l'a bâtie peu haute, mais large, et couverte d'un toit débordant. « Que j'aie place pour recevoir mes dix enfants, et, au besoin, les loger, avait dit jadis l'industriel à l'architecte ; faites solide, de bons murs, des salles de bain, des placards, une salle à manger où l'on puisse jouer à saute-mouton : le prix, ça m'est égal. » Il avait été servi. Autour de l'habitation, un petit jardin, clos d'une grille verte, planté de rosiers dont la greffe, en hiver, vêtue d'un bouchon de paille, résiste au froid, et prend de la force pour résister à la fumée.

Les trente premières années de leur mariage, les époux Lepers-Hooghe les avaient passées dans une maison vaste, mais plus simple, rue de la Fosse-aux-Chênes, près de la place du même nom, et en plein cœur de la cité industrielle. Depuis la fin de la guerre, et continuant une habitude ancienne, à sept heures un quart, M. Lepers-Hooghe rentrait au nid, venant de la fabrique. Il avait fait la course à pied. C'était sa promenade. Elle effaçait les chiffres, les lettres du courrier, les mots entendus depuis le matin, l'image des machines en marche et des visages qui ne sont point de la parenté : toute la suie du travail.

Le vendredi 23 décembre 1927, il entra donc

chez lui, à l'heure habituelle, et le choc du bout de la canne, sur la fonte du porte-parapluie, monta dans la cage de l'escalier de chêne. Autrefois, à ce signal, trois ou quatre enfants accouraient :

— Bonsoir, papa ! Bonsoir, petit père chéri ! J'ai été le premier ! Moi, le huitième ! Moi, la maîtresse m'a dit que je faisais des progrès !

Les enfants le tiraient par les bords de sa jaquette. Il les enlevait à tour de rôle dans ses bras, les embrassait bruyamment, et, sitôt posés à terre, les petits essuyaient leurs joues, avec la paume de la main, parce que les moustaches étaient presque toujours humides de brume, ou de pluie, ou de givre. Hélas ! la dernière des dix, la délicieuse Pauline, la vierge aux yeux tendres, venait de quitter la maison, elle aussi ; elle était entrée au noviciat des sœurs de Niederbronn, là-bas, en Alsace ; elle écrivait des lettres épanouies, trop heureuses en vérité, car le père et la mère, en les lisant, pleuraient, l'un qui demandait : « Que lui manquait-il donc chez nous ? » ; l'autre qui répondait : « Un peu plus de Dieu, mon ami ; nous n'étions pas dignes. » Le vieil homme comprenait ces choses moins bien que sa femme, sa femme, dont le nom, accolé à celui de Lepers, était une noblesse. Qu'était-il, lui, Joseph Lepers, « dans ces années quatre-vingt » comme il disait, où il avait épousé

Marie-Louise Hooghe ? Il n'hésitait point à le reconnaître : il était alors un employé modeste, d'une maison de tissage de quatrième rang, un fils d'ouvrier, qui avait laissé le père à l'atelier, avait fait ses études, et était entré dans les bureaux pour en sortir. On l'avait vu faire sa besogne, c'est-à-dire, au début, toutes les besognes d'un débutant, avec une conscience passionnée, s'intéresser à ce point aux machines, qu'il avait inventé deux perfectionnements, l'un, pour l'enroulement du fil sur le tube de la navette, l'autre, pour le perforage des cartons pendus au-dessus des métiers. L'exactitude, l'honnêteté, le goût du silence, l'application sans rêverie ni congé, l'avaient recommandé à ses chefs ; une sorte de consentement restreint et unanime des gens de la profession le désignait pour être un de ces marchands mystiques dont l'élite a, de tout temps, conduit les destinées flamandes, et il entrait dans cette bourgeoisie laborieuse et puissante, en 1884, en épousant Marie-Louise Hooghe, jeune fille très recherchée, pieuse et grave, belle aussi, non pas très riche, mais portant à merveille toute la tradition d'une des plus vieilles familles tisserandes de la vallée de la Lys, Marie-Louise, qu'on surnommait, alors, à cause de son air tout noble, « la souveraine lainière ». Il l'adorait. Elle l'estimait infiniment. Conseillé par elle, soutenu par elle aux heures difficiles, Jo-

seph Lepers avait transformé l'usine, conquis une place honorable, — pas la première, — parmi les fabricants de Roubaix, acquis une maison de campagne en terre plate, près d'une voie ferrée ; il avait eu dix enfants ; il les avait élevés et établis ; il les recevait maintenant dans la belle maison du Nouveau Boulevard. Quand ses collègues de l'industrie roubaisienne le félicitaient de son long bonheur, il avait coutume de répondre : « Tout est venu de Dieu, par Marie-Louise. » Et, en effet, si cette femme remarquable n'avait pu donner à son mari l'extrême fini de l'éducation qu'elle tenait d'une bourgeoisie de plus de quatre cents ans, elle avait développé, chez Joseph Lepers, le sentiment inné de la justice, l'honneur professionnel et la pratique religieuse. En affaires comme en charité, il était moins hardi qu'elle, étant plus attaché aux biens qu'il n'avait pas toujours eus : mais, par elle, il comprenait sa responsabilité patronale, et, répétant des mots qu'il entendait chez lui, il s'était même fait une réputation de novateur, dont il avait, à la fois, beaucoup de fierté et un peu de peur.

— Je ne sais pas, disait-il quelquefois, si je pourrai tenir avec tant de dépenses que je fais pour mes ouvriers.

Marie-Louise répondait :

— Est-ce que tu crois que Dieu est devenu

pauvre ? Est-ce que je ne suis pas là ? Sois tranquille : tant que tu ne seras pas veuf, tu ne feras pas de bêtises.

Depuis plus de quarante ans, il savait qu'elle avait raison.

Ce soir du 23 décembre, Joseph Lepers-Hooghe revenait donc à la maison. Contrairement à ses habitudes, il n'avait pas déjeuné chez lui. Il se hâtait vers le Nouveau Boulevard, afin de raconter les événements de la journée, c'est-à-dire la très intéressante conversation qu'il avait eue, le matin, avec ses fils et ses gendres, associés de la maison Lepers-Hooghe, puis une résolution qu'il avait prise, et qu'il soumettrait, bien entendu, à l'approbation de madame Marie-Louise, la souveraine lainière.

Un autre homme, parti de l'extrémité opposée de Roubaix, se dirigeait, sans hâte, pour ne point arriver trop tôt, vers cette même demeure, où il était convoqué. Lui, c'était le pauvre, non pas tant d'argent, car il vivait à peu près bien, et avait même économisé plusieurs milliers de francs, mais le pauvre d'âme, enveloppé d'ennemis de sa foi, de son bon sens, et de la paix de son cœur ; un homme malheureux et qui ne se doutait point des causes véritables de sa peine, un homme pacifique, mais pénétré de tous les préjugés et de toutes les défiances contre « le riche ». Entre lui et ce patron chez lequel

il se rendait, il y avait l'inconnaissance énorme, voulue par les meneurs du siècle. Le tisserand se disait : « Que me veut-il, le patron ? Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé dans la salle aux machines ? C'est une chose qui n'est pas habituelle ! Peut-être qu'il va me mettre au rancart, comme un homme usé, et que c'est pour ça qu'il n'a rien voulu dire devant les autres ? » De cette imagination-là, il s'était persuadé si bien, que le long des trottoirs, il grognait, par moments : « Usé ? Alfred Demeester, usé ? Qu'il me donne une retraite alors ! Sans cela, usé ou non, je suis ruiné... Alors, je me défendrai ! Tout riche qu'il est, je lui dirai... » Et il disait des mots qui étaient injurieux. Le froid pinçait. Les magasins de jouets, les étalages des marchands de fourrures, et les confiseries, et les charcuteries illuminaient, à travers leurs glaces, la chaussée et les deux trottoirs.

Madame Lepers-Hooghe, assise près du feu de charbon, dans le petit salon, travaillait à faire, au crochet, une couverture de berceau, à l'intention de madame Lepers-Verbrugghe, une de ses belles-filles, dont le petit cinquième ne pouvait tarder à naître. Aucun bruit. Il était plus de sept heures et son mari n'était pas encore rentré. Il lui arrivait d'être en avance de dix, quinze minutes. Pas ce soir, décidément. Quel vide dans la maison ! Ces deux suites d'appar-

tements, quelle enveloppe trop grande autour d'un vieux ménage ! Oui, sans doute, excepté le dimanche, où la nichée presque entière revenait au nid : les neuf enfants aînés, tous mariés, le fils amenant sa femme, la fille amenant son mari, quelques-uns suivis de deux ou trois « grands » parmi les descendants de la seconde génération.

— Décidément, Joseph est en retard !... Non ! j'entends la porte du vestibule. Le voilà !

Madame Lepers-Hooghe, au bruit de la porte, avant même le bruit de la canne, avait déjà pianoté, du bout de ses doigts, ses cheveux blancs, pour s'assurer que tout était en place, puis s'était remise au travail, parce que « cela pressait ».

— Bonsoir, Marie-Louise ! Je suis en retard de quelques minutes. Cela peut te sembler impardonnable, un jour où je n'ai pas déjeuné chez moi, de rentrer encore, le soir, plus tard que de coutume ?

— C'est ce que je me disais, mon ami.

— Il y a une raison.

La vieille dame, entendant ces mots inaccoutumés, regarda son mari. Pourquoi ne s'était-il pas approché d'elle, pour l'embrasser ? Elle vit qu'il se chauffait les mains, la tête penchée vers le brasier rouge et noir, où dansaient des flammes bleues, et qu'il ne profitait pas de l'occasion

qu'on lui donnait de rencontrer, une fois de plus, ces yeux demeurés beaux dans un visage régulier et fané. Elle se souvenait qu'il avait eu déjà cet air préoccupé, au moment d'une grande baisse des laines, et lors d'une demande en mariage d'un de ses fils. Qu'avait-il aujourd'hui ? Elle n'interrogea pas tout de suite. C'était une femme décidée. Plus que lui, elle était homme d'affaires. D'un esprit clair, elle jugeait d'habitude sur-le-champ, et sans repentir. Mais, cette fois, elle eut le pressentiment que son mari apportait un secret d'importance. Il n'était pas capable de le lui cacher. Elle posa donc, sur son genou relevé, la couverture de berceau, et se mit à la lisser, à la presser entre le pouce et l'index, afin d'effacer les plis. Ce fut sa manière, et la meilleure, croyait-elle, de questionner. Cependant, comme Joseph Lepers continuait de se taire, elle finit par dire :

— Un employé t'a retenu, ou bien la correspondance ?

— Non, une idée nouvelle.

— Ça, c'est plus rare. Un procédé de fabrication ?

— Non.

— Une machine ?

— Non : une charité à faire.

— Eh bien ! fais-la !

Puissamment intéressée, l'épouse ralentit le

TAYLOR INST. OXFORD

mouvement qu'elle faisait pour étirer l'ouvrage.

— C'est que, si je fais cette charité à un, je la ferai à trente, peut-être à cent.

— Ce ne serait pas la première fois, mon ami.

— Marie-Louise, il s'agit d'une espèce de révolution.

— Si c'est toi qui l'entreprends, elle ne peut pas être mauvaise.

— De risquer encore un million, plus, peut-être.

— Et après ?

— De me mettre à dos plusieurs patrons de Roubaix, du moins au commencement...

— Qu'est-ce que tu dis ?

Madame Lepers-Hooghe approcha son fauteuil, leva la tête, et répéta :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Car, de sa vie, Joseph n'avait fait une plaisanterie, comme ces gens du Midi, qui inventent des histoires, pour faire peur. Il était sérieux, comme toujours. « L'idée nouvelle » devait être une chose grave. « Mon Dieu, comme ils tombent vite sur nous, nos devoirs ! Seigneur Dieu, permettez que je comprenne tout ! Que je sois de force à conseiller ! A empêcher, s'il y a lieu ! »

Elle prit, dans ses deux mains, la main que son mari tendait vers la cheminée.

— Assieds-toi, et puis écoute-moi.

Il s'assit, et elle lui tenait toujours la main.

— Mon Joseph, rien n'est encore fait, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu n'as pas signé d'engagement ?

— Aucun.

— Rien promis ?

— Rien.

En disant cela, il retirait la main qu'elle tenait serrée, et il regarda enfin sa femme. Marie-Louise essaya de lui sourire. Ce fut un pauvre sourire. Elle avait déjà compris. Elle voyait à présent que son mari, ce soir, était troublé jusqu'au fond de l'âme. Avec cette intelligence qu'elle avait de lui, et de chacun des siens, elle pensa aussitôt : « Il a peur du bien qu'il est tenté de faire. C'est cela : de l'opinion des autres, et de la mienne d'abord. »

— Voyons, Joseph, qu'y a-t-il ?

L'homme tira la pointe de sa jaquette, qui était d'étoffe noire, et, la montrant, comme il eût fait, dans son usine, à quelque acheteur :

— Ce sergé-là, Marie-Louise, te rappelles-tu qui l'a tissé pour nous, voilà deux ans ?

— Oui : Alfred Demeester.

— Lui-même, mon plus ancien ouvrier. Il a une fille aînée qui ne vaut pas cher... Je ne me souviens plus du nom.

— Leleu ; Adéline Leleu. Elle a quitté son mari. Passons...

— Il est très malade, le mari. Un alcoolique, un rien du tout.

— Ne dis jamais ça : on ne sait pas.

— Je sais, du moins, que la femme n'a pu continuer de vivre avec lui...

— Es-tu innocent, mon pauvre Joseph !

Elle eut, cette fois, un vrai sourire. Et par là, et par des mots pareils, elle reprenait avantage sur lui.

— Je les connais très bien, ces Leleu, reprit-elle : je me suis occupée d'eux, par les sœurs de Niederbronn. Mais que viennent-ils faire, dans ton projet ?

— En profiter. Tu sais bien, Marie-Louise, nous en avons souvent causé tous les deux, que je fais construire, pour quelques-uns de mes ouvriers, ne pouvant les loger tous, une trentaine d'habitations à très petit loyer, dans l'extrême banlieue de Roubaix ?

— Parfaitement. Nous avons discuté les plans avec l'architecte... A propos, où en sont-elles les constructions ?

— Presque achevées, notamment la première des cinq maisons qui seront élevées en bordure du chemin de la Tribonnerie. Elle est couverte. Nous n'avons plus à nous préoccuper que de l'aménagement intérieur et du jardin. Je la des-

tine, cette première maison, à Alfred Demeester.

— C'est tout naturel. Tu l'en as prévenu ?

— Non, il doit venir ce soir.

— Ici ?

— Ici. Je l'ai convoqué, et je lui apprendrai la nouvelle. Mais je voudrais assurer à Demeester un autre avantage que celui d'une maison commode, claire, en bon air, et dont il deviendra vite propriétaire. Je voudrais y mettre des métiers, rétablir, pour quelques-uns au moins, pour tous, si nous le pouvons, l'atelier familial.

— C'est l'idée nouvelle dont tu parlais tout à l'heure ?

— Oui.

— L'espèce de révolution ?

— Oui, je vois bien que tu as des objections à faire, mais laisse-moi te raconter comment le projet a été formé.

Les belles mains de madame Marie-Louise, qui s'étaient levées, et commençaient de s'écarter, pour marquer l'étonnement, s'abaissèrent vers la pelote de laine, la couverture de berceau, les aiguilles d'aluminium dont les pointes se croisèrent de nouveau. Le fabricant se sentait écouté. Il se hâtait.

— Notre fils Léon est arrivé de Belgique hier soir.

— Je le sais, mon ami. Il est venu m'embrasser, ce matin, en partant pour la fabrique.

— Et il ne t'a rien dit ?

— Non, si tu veux, rien que des nouvelles de Jean, de Charlotte, de Lucie, d'Adrien, d'Eugène.....

— Ne récite pas toute la litanie... Je m'étonne qu'il ne t'ait pas dit autre chose. A peine avions-nous commencé le rapport, selon l'habitude quotidienne, dans mon bureau, qu'il a prononcé un vrai discours, et enthousiaste, bien ordonné, avec chiffres à l'appui, pour nous démontrer que nous devions faire, à Roubaix, ce qui se fait en Belgique, depuis plusieurs années : ramener le tisserand au foyer, grouper la famille autour des métiers. J'avais entendu parler de ces maisons-ateliers de la Flandre orientale de Belgique. J'avais dit à Léon de s'informer. Figure-toi qu'il a rencontré un brasseur, — tu entends bien, Marie-Louise, un brasseur, pas un fabricant ! — qui connaît la question comme pas un, qui encourage ce progrès, qui l'aide de toute son intelligence, de toute sa fortune, qui sont grandes, l'une et l'autre. Cet homme-là est un ami de Van Acker, tu te souviens ?

— Membre de la Chambre des représentants, très capable, un Gantois : je me souviens.

— Eh bien ! ce brasseur a prêté des fonds pour bâtir des maisons autour des villages, et pour acheter des métiers à tisser : à eux deux, Van Acker et lui, aidés sans doute de quelques autres,

ils font une chose aussi grande que ceux qui ont bâti le château des comtes de Flandre, ou la cathédrale de Bruges, ou la nôtre. Nos deux grands fils, nos deux gendres, qui travaillent avec moi, ont été convaincus. Nous avons, après examen, reconnu que la firme Lepers-Hooghe pouvait, qu'elle devait même essayer, dans les maisons qu'elle bâtit pour ses ouvriers, d'installer des métiers. Accord complet, Léon, Eugène, Jean, Adolphe...

— Même Adolphe ?

— Même lui. Il a dit, vers la fin de la discussion : « Une chose manque cependant, mais nous l'aurons, bien sûr. »

— Laquelle ?

— « L'approbation de maman. » Tout le monde s'est mis à rire.

— Ce sont de bons enfants !

— J'ai aussitôt téléphoné à l'architecte. Il m'a répondu : « C'est très facile d'ajouter un atelier aux logements commencés, mais, pour la maison la plus avancée, celle de la Tribonnerie, vous êtes au dernier délai. Donnez vos ordres avant une semaine. » Et alors, Marie-Louise, j'ai rêvé ceci : Alfred Demeester viendrait chez moi ce soir, et je lui annoncerais, à la fois, que la première maison et les deux premiers métiers sont pour lui...

Le patron avait mis de la passion dans sa dé-

fense du projet. Il était content de lui-même. Ses yeux vifs, levés vers la glace et ses images, c'est-à-dire vers les seuls lointains du moment, y découvraient peut-être les maisons neuves, les maisons roses. A son grand dépit, quand il regarda madame Marie-Louise, il vit qu'elle ne partageait pas son enthousiasme.

— Tu parles de métiers à la main, comme autrefois ? Et tu appelles ça une idée nouvelle ?

Madame Marie-Louise avait dit cela de ce même ton sans réplique, dont elle usait quand elle reprenait un enfant en faute. Son bon sens était vif et parlait le premier, avant même qu'elle eût demandé toutes les explications. Son mari se détourna, ne pouvant supporter la pitié qu'il lisait sur le visage de sa femme, et qu'il connaissait bien. Il leva les yeux vers la tablette de la cheminée et vers la pendule en marbre rouge, qui marquait sept heures vingt-cinq. Puis, posément, il reprit :

— Mais non, Marie-Louise, pas des métiers à la main : la force électrique, le courant, un compteur pour chaque atelier.

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite ? C'est l'essentiel que tu oublies. Alors, des métiers à l'électricité, la force transmise, bien. Mais ils doivent en perdre du temps, les tisserands, pour venir chercher les chaînes, rapporter les pièces fabriquées !.....

— Pas du tout : on apporte, on rapporte.

— Qui ça ?

— Les patrons.

— Grosse dépense.

— Tout progrès en suppose une.

Il y eut un silence, pendant lequel madame Lepers-Hooghe, à son tour, regarda danser la flamme du foyer. Quand elle releva la tête, et la tourna de nouveau vers son mari, elle avait repris son expression de calme heureux et digne.

— Je comprends ce que tu veux, Joseph, je le devine.

— Alors, si tu devines, que penses-tu ?

— Que j'approuve.

— Ah ! je l'espérais.

— Que c'est même très bien.

— Je suis si content !

Il se leva, prit dans ses mains la tête bien coiffée de la vieille dame, encore pour lui plaisante, l'embrassa, puis, déplaçant la chaise, il s'assit presque devant Marie-Louise, et tout près. Il avait l'air rajeuni, et les mots lui vinrent à la file.

— Dans la Flandre orientale, en Belgique, ils ont déjà plus de deux cent cinquante métiers champêtres ; même, chez nous, on a commencé, timidement.

— Je te crois ! Des bâtisses qui ont tant coûté ! Des salles de deux cents, trois cents, quatre cents

métiers, les transformer en magasins ! Autant dire qu'on abandonne son capital ! Il va te falloir du courage !

— Avec toi, Marie-Louise, je n'en ai jamais manqué, tu le sais bien.

Il eut un sourire où passèrent tant de souvenirs silencieux.

— De sorte, reprit-elle, que la première maison et les premiers métiers seraient pour Alfred Demeester ?

— Oui, pauvre roi des archers, va-t-il être heureux !

— Peut-être, dit tranquillement madame Lepers-Hooghe.

— Comment, peut-être !

Elle demeura un instant songeuse, puis, voyant la physionomie toute malheureuse de son mari, elle se reprit :

— Je veux dire probablement, mon cher Joseph ; je veux dire certainement.

— Tu comprends alors que je me réjouisse d'offrir à Demeester mon double cadeau ? Il ne sait rien encore. Je n'ai rien osé dire, puisque je n'avais pas causé avec toi. Il va venir, comme je te l'ai appris. L'affaire en vaut la peine. Et puis, voir sa joie, là, chez moi, sans témoins, sans le téléphone...

La porte du salon s'ouvrit, et la cuisinière annonça, pesante :

— Madame est servie. Je suis venue avertir, parce que Rose est à la porte.

— Dans un instant.

Les deux époux demeurèrent l'un en face de l'autre. Madame Lepers-Hooghe rayonnait d'un bonheur tranquille. Son mari guettait les mots, qui ne pouvaient plus être que favorables. Il dit, d'une voix de songe :

— Ce brave homme de Demeester vieillira en paix, là-bas. Sa petite-fille tiendra le ménage. Peut-être même Adéline...

— N'y compte pas, mon ami : les femmes comme elles, ça ne revient guère. Mais une famille se refera, autour du vieux. Dans les maisons que tu vas bâtir, Joseph, je pense... non, je suis sûre, que les femmes se plairont. La maison où l'on habite, on peut l'aimer : celle que l'on ne quitte pas, même pour travailler, on y tient. Les femmes redeviendront des ménagères. Elles mettront même des rubans à leur logis.

Joseph recevait, avec ravissement, cette récompense de la « nouvelle idée ». Sa femme ajouta :

— Elles élèveront plus facilement leurs enfants. Les Sœurs de nos crèches auront moins de mal. La pauvre famille ouvrière, si rompue, sera refaite, au moins pour quelques-uns...

Ils rêvaient ainsi. La porte, une seconde fois,

fut ouverte, et Rose, la femme de chambre, dit :

— Monsieur, c'est un ouvrier de la fabrique qui demande après monsieur. Il prétend qu'il a rendez-vous. A cette heure-ci ?

— Oui, Rose, oui, à cette heure-ci, répondit le patron, en se levant. Faites entrer dans le bureau. J'y vais.

Madame Marie-Louise se leva aussi. Sans qu'elle eût prévu cette date ni cette occasion, l'événement qu'elle attendait depuis bien des années, l'espoir qui l'avait fait consentir aux fiançailles avec Joseph Lepers, employé, s'accomplissait ce soir : le fils de l'ouvrier était devenu un patron véritable, soucieux du devoir d'état plus que de l'intérêt ; elle avait devant elle un homme de la complète lignée flamande, et cet homme était son mari. Elle ne s'était pas trompée. Elle le considérait avec un peu d'étonnement et beaucoup d'admiration. Il ne s'y trompa point, et dit :

— Ce que je vais faire, alors, tu l'approuves ?

— Complètement, et je te soutiendrai, si des gens se mettent en travers.

Il se mit à rire, en vérité, du plaisir qu'il éprouvait d'être ainsi loué par sa femme.

— Il aurait mieux valu être jeune, dit-il, pour commencer une transformation pareille !

Elle répondit :

— Peut-être que non : peut-être faut-il être

vieux, pour comprendre toute la pitié du monde.

L'homme se détourna, après avoir ouvert la porte.

— Mets-toi à table, Marie-Louise, je te rejoins dans cinq minutes.

Il traversa le vestibule, et pénétra, juste en face du petit salon, dans un bureau qui servait de fumoir, les jours de réception familiale : tentures vertes, meubles trapus couverts en moleskine, une table avec un encrier, au milieu de la pièce. Quand le patron entra, l'ouvrier, assis le long du mur, sous la photographie encadrée de la salle des deux cents métiers, se leva, et, bien qu'il fût nu-tête, porta la main à la hauteur de la visière.

— Bonsoir, Demeester.

— Bonsoir, monsieur Lepers.

— Asseyez-vous, mon brave, là, de l'autre côté de la table, afin que je vous voie bien en face, et que nous soyons l'un près de l'autre.

En même temps, il poussait, sur le parquet, une chaise que Demeester prit à son tour, et attira jusqu'à la place indiquée. L'ouvrier, sur sa veste de travail, portait le paletot brun, qu'il avait seulement déboutonné, à cause de la chaleur des radiateurs. Une bande de laine lui serrait le cou. De cette lanière couleur de broussaille, entre vert et jaune, sortait la figure pleine du vieux tisserand. L'homme, en s'asseyant,

s'était courbé, il avait laissé tomber ses bras, dont l'un tenait la casquette, et, bien qu'il fût plus grand que M. Lepers-Hooghe, il paraissait plus petit, et sa tête seulement et la moitié du cache-nez dépassaient la nappe de bois noir, sur laquelle le patron, de l'autre côté, appuyait les deux avant-bras, tandis que ses mains, machinalement, époussetaient la poussière qui couvrait le vernis de la table. Ils avaient l'air de deux joueurs qui vont jouer une partie de cartes.

— Mon cher Demeester, est-ce que vous venez de la rue des Longues-Haies ?

— Pardon, monsieur Lepers : en quittant la fabrique, j'ai été trouver des amis, qui tenaient une réunion, pour reviser les comptes de notre société de secours mutuels. J'ai même mangé un morceau, et me voilà, puisque vous avez à me parler.

— Et la petite-fille, Claire, je crois ?

— Va bien, je vous remercie. Elle doit être chez les voisines, qui demeurent porte à porte, dans la courée. N'y a pas de danger, pour elle, à présent.

Un petit rire triste allongea les lèvres déshabituées de l'homme. M. Lepers-Hooghe ne souriait pas. Il étudiait ce visage qu'il n'avait jamais vu si bien éclairé, car le plafonnier versait un grand jour sur eux, et faisait transparaître, sous les cheveux clairsemés, la peau du crâne d'Alfred

Demeester, tout penché en avant. Il songeait aussi à des choses anciennes, à son origine, dont il se vantait volontiers, parmi ses ouvriers, quand il avait un toast à porter, une assemblée à présider. Une fois encore, il céda à l'habitude, et dit, comme se parlant à lui-même :

— Mon père était tisserand comme vous. Il était né dans la vallée de la Lys, dans une chambre au-dessus d'un métier à main qui le berçait : et toc ! et toc ! et toc ! Il ressemblait à quelqu'un de vous qui buviez de la bière, ensemble, tout à l'heure, à l'estaminet.

— Ça se peut : mais il a eu plus de chance.

— La chance, Demeester, il faut du mérite pour la reconnaître, se confier à elle comme à un avion, et prendre le gouvernail. Je vous en offre une.

— A moi ?

Le regard de l'ouvrier devint défiant, les lèvres s'allongèrent et se retroussèrent pour faire entendre : « Je n'y crois pas. C'est un piège qu'il va me tendre ! » L'idée de classe, si habituelle, avait repris sa place entre le tisserand et le patron.

— Voyons, mon brave, vous avez dû y penser, quelquefois, à cette chance-là ! Dites-moi un peu vos rêves d'ouvrier.

L'homme pauvre se redressa un peu. Les yeux brillants exprimèrent l'effort de la réflexion, et

les sourcils se rapprochèrent, puis la physionomie se détendit, et il demeura silencieux.

— N'ayez pas peur, Demeester, je ne me formaliserai pas. Quels sont vos rêves ?

L'autre tira une de ses mains de dessous la table, la mit à plat sur le bois, et dit :

— Tu ne te rappelles donc pas ? On veut vivre : et voilà tout !

Une lueur, du fond de l'âme, embellissait le visage de Demeester, tandis que les lèvres disaient ce mot si petit et si grand. Joseph Lepers ne répondit pas tout de suite. Il ne cessa point de regarder l'homme ; il eut l'air d'avoir oublié le tutoiement. Il comprenait que cela s'adressait au fils d'ouvrier qu'il était. On causait des choses du métier, entre compagnons. Et il y eut un silence. Si la femme de chambre passa dans le vestibule, elle dut rapporter à sa maîtresse que, dans le bureau, personne ne remuait. Non, personne : il y avait seulement deux âmes en présence et qui, après tant d'autres, dans un coin de la Flandre, réfléchissaient au vœu des générations successives, le même toujours : « On veut vivre. »

M. Lepers-Hooghe, peu porté à la méditation, remonta vite de ces profondeurs. Sans élever la voix, il reprit :

— Vous en faites, pourtant, des revendications, des affiches, des discours, quand ce ne

sont pas des grèves ! Il y a même tant d'articles dans vos papiers, que, souvent, pour qu'on s'y reconnaisse, vous les numérotez.

— C'est les parleurs qui font ça, monsieur Lepers. Nous, on se tait ; je vous le dis : on veut vivre.

— Alors, de qui attendez-vous le progrès ?

— De vous, quand le bruit vous éveille.

— Ou la charité ?

— Ou la justice, si vous voulez.

Joseph Lepers-Hooghe fit trois fois un signe de tête, pour approuver.

— Vous avez raison, plus même que vous ne pensez. Les cent millions déjà dépensés par le *Consortium* des patrons, au profit des ouvriers, c'est une preuve, n'est-ce pas ? Tout n'est pas fait, je le sais bien. Ce que j'ai à vous proposer, mes collègues n'en ont pas encore délibéré. Beaucoup l'approuveront. En tout cas, c'est une idée que je trouve bonne, moi, et qui est appliquée ailleurs, un peu en France, beaucoup en Belgique. Vous êtes le premier à qui j'en parle.

— Voyons, dit le tisserand.

Et, en même temps, sa figure changea d'expression. Il reprit cette physionomie défiante et intéressée de l'acheteur à qui on propose un marché.

— Eh bien ! que diriez-vous, si je vous attribuais la première bâtie des maisons ouvrières

que je fais construire, dans l'extrême banlieue, du côté de la Tribonnerie ? Là vous travailleriez en paix, à vos heures, et, en peu d'années, vous deviendriez propriétaire de l'habitation. Ça vous va-t-il, mon vieux Demeester ?

Le tisserand prit un long moment de réflexion, cessa de regarder le patron, regarda le papier de la tapisserie, comme s'il comptait les dessins, sur la muraille.

— Je dis, monsieur Lepers, que les parents ont abandonné la campagne de Menin, pour venir ici, à Roubaix. Et alors, pourquoi retourner ?

— Parce que vous seriez beaucoup mieux, plus sainement, de toute manière, et que vous auriez un avenir, que vous n'avez pas aujourd'hui.

— Je suis trop vieux pour l'avenir.

— Vous oubliez vos enfants.

— Ils m'ont quitté.

— Vous avez une petite-fille, je crois ?

— Sans doute : vous la nommiez tout à l'heure.

— Claire viendra avec vous, elle tiendra votre ménage, c'est une tisserande née, je suppose, bien qu'elle ne travaille pas chez moi ?

— Non, monsieur Lepers : elle fait de la couture, « dans le flou ».

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne sais pas au juste.

— Moi non plus. Elle continuera, si elle le

veut ; vous travaillerez à vos pièces ; je ferai établir la force électrique pour actionner vos métiers ; les camions vous porteront les chaînes et me rapporteront les pièces. Vous aurez un petit jardin. En quelques années, je le répète, vous deviendrez propriétaire de la maison, des métiers...

— Oh ! dit vivement Demeester, comme ça, vous mettez l'outil à vendre ?

— Oui, vous le rembourserez peu à peu.

— En trente ans, je connais ça !

— Non, beaucoup moins. Ça vous va-t-il ?

A la stupéfaction de M. Lepers-Hooghe, dont déjà la physionomie s'épanouissait, le tisserand dit :

— A moi, ça ne va guère. Je n'aurais plus de voisins. On vit quasiment de compagnie, à présent, on se parle avec le bol. D'après l'idée que vous avez, on ne serait plus ensemble... Ça m'ennuie de vous dire ça, monsieur Lepers ; je regrette bien, pour vous...

— Mais vous n'acceptez pas !

— Si ça n'est pas moi, ça sera un autre, n'est-ce pas ? Il s'en trouvera, pour essayer.

— Assurément, et plus d'un !

— De moins vieux que moi, monsieur Lepers.

M. Lepers-Hooghe frappa la table du plat de ses deux mains, et se leva.

— Vous êtes incroyables, vous autres ! Le fils de mon père, que je suis, n'y comprend rien ! Il n'y a pas de jour qu'on ne se plaigne du patron, que ce soit les ouvriers, les syndicats, les journaux, pas de jour où la grève violente ne vous soit prêchée, par des meneurs qui appellent cela « la bataille ». Ils choisissent les mots, afin de tromper les cœurs braves comme le vôtre, et de leur faire croire qu'il y a de l'honneur dans l'affaire. Non, Demeester, il n'y a jamais eu d'honneur, ni de bonheur, dans la haine d'un homme contre un autre. C'est tout misère et malheur. Vous êtes esclaves déjà des ambitions que vous écoutez, et que vous ne devinez pas ! Et moi, quand je vous propose une amélioration certaine de votre sort, quand je me décide à faire une dépense immense, rien que pour mes ouvriers, sans aucun profit pour moi, sans autre revenu que des embêtements, voilà l'accueil que je reçois ! Qu'est-ce donc qui cassera le mur entre nous ? Je fais de mon mieux, ça ne vous touche pas ! Je pense à votre bien, vous croyez que je ne pense qu'à moi !

Il était si ému, que ses lèvres continuaient de trembler, après qu'il eut parlé. Le tisserand s'était levé, lui aussi. Il avait repris la même physionomie qu'on lui voyait à l'ouvrage : indifférente. Il remettait sa casquette. Le patron eut alors une de ces inspirations qui faisaient

dire de lui, au tissage : « C'est tout de même un bon homme ! » Il ouvrit la porte, fit signe à l'ouvrier de demeurer dans le bureau, et dit, se détournant :

— Il ne se peut pas que je vous renvoie chez vous, à cette heure-ci, par ce temps froid, sans avoir trinqué avec vous. Restez où vous êtes, je vais chercher de quoi vous réchauffer le cœur.

L'instant d'après, ayant suivi le vestibule, M. Lepers-Hooghe entrait dans la salle à manger. Madame Marie-Louise, qui avait achevé de dîner, se tenait assise encore devant la table, et, ne pouvant demeurer inactive, occupait ses doigts à découper, avec un couteau d'argent, une peau d'orange qui retombait en petits carrés dans l'assiette. Elle regarda, de ses yeux souverains et calmes, son mari agité :

— Eh bien ! Joseph, à quoi penses-tu ?

— A Demeester, qui m'attend.

— Il n'est pas encore parti ?

— Non, je l'ai retenu. Il va s'en aller dans la nuit. Dis-moi où sont les verres à bordeaux, et la bouteille, tu sais bien, que nous avions débouchée, hier soir, pour Gustave ?

Elle haussa légèrement les épaules, et laissa l'orange.

— Je préfère me déranger et tout faire moi-même. Ne bouge pas surtout : tu casserais tout dans le placard !

Une minute plus tard, le patron rentrait dans le bureau, portant, d'une main, deux verres à bordeaux, et de l'autre, la mince bouteille, dont le bouchon, presque entièrement tiré, incarnat et humide, répandait un arome qui fit se découvrir, pour la seconde fois, le roi des Archers. M. Lepers-Hooghe enleva le bouchon, promena un doigt sur le bord du goulot, pour chasser les débris de cire, et versa le Saint-Julien, de date ancienne et couleur d'oignon.

— Il a de l'âge, Demeester.

— Ça se sent, monsieur Lepers.

— Vous aimez le bordeaux, je suppose ?

— Je le pense, monsieur Lepers : mais j'en bois si rarement que, d'une fois à l'autre, le goût m'en passe.

— A la santé du plus ancien, du plus fidèle ouvrier de mon tissage !

— A la vôtre !

Le tisserand prit le verre à bordeaux, trinqua, respira le parfum avant de boire, huma les prémices du vin, puis, d'une lampée, avala tout le reste.

— Mâtin, dit-il, ça vaut mieux que la bière, même que celle des Aiglons !

En achevant de parler, il passait, sur ses moustaches, deux de ses doigts qui faisaient la pince, et recueillait ainsi quelques petites gouttes qu'il essuya, tranquillement, sur la couture de son

pantalon, et, tous les rites étant accomplis, il regarda fixement son patron. Il se souvenait des mots qu'il avait entendu dire, de ce qu'il avait dit lui-même de M. Lepers-Hooghe. Quelque honte lui en venait, secrètement. Il murmura :

— J'aurais pas cru...

La suite de la phrase ne fut point prononcée, mais elle parut dans le regard du roi des Archers ; elle toucha l'homme riche qui la lisait, qui la comprenait, effaré d'apercevoir qu'il n'avait point connu, jusqu'alors, le cœur de son plus vieil ouvrier, et que ce cœur-là, jusqu'à cette minute, il ne l'avait point eu pour ami, même un peu. Ils étaient là tous deux, l'un en face de l'autre, chacun dépouillé de sa condition, comme dans la mort, et chacun pensait de l'autre : « Quoi ! c'est vous, cet homme-là ! C'est vous ! Je ne savais pas ! »

M. Lepers-Hooghe se ressaisit le premier, habitude de recevoir et de congédier. Il fit : « Hum ! Hum ! » sans raison, et tendant la main à Demeester :

— Je ne vous force point à accepter mon offre, mon cher, mais vous avez vu que je l'ai faite par amitié, dans votre intérêt. Réfléchissez encore. Allons, au revoir ! Roulez bien votre cache-nez autour de votre cou, les nuits d'hiver sont rudes.

Une poignée de main quelconque, semblable

à celles qu'ils avaient échangées plusieurs fois, et les deux hommes se séparèrent. Le patron revint près de sa femme. Celle-ci n'avait pas quitté la salle à manger. Les mains jointes sur la table, elle attendait, résignée.

— Marie-Louise, c'est à renoncer à faire du bien : ils ne comprennent pas ! Voilà un homme à qui je propose de devenir, s'il le veut, propriétaire et petit entrepreneur, de vivre en bon air, chez lui, en famille : il préfère la courée Vehrée !

— Mais non, il hésite, le pauvre homme !

— Comment le sais-tu ?

— Parce que c'est tout naturel. Tu lui offres de se transporter dans un nouveau quartier, de quitter ses habitudes, ses amis, sa courée ; tu lui changes tout son paysage : ne t'étonne pas s'il ne se montre pas, tout de suite, enthousiaste. Il t'a remercié ?

— Non. Il m'a dit qu'il le regrettait, pour moi ! Il n'a pas aperçu l'intention.

— Il ne faudrait plus que ça !

— Tu les excuses toujours !

— Non, mon ami, mais je pense à ce qu'on leur apprend de nous, dans les écoles, les journaux, les cinémas, et je me trouve disposée à l'indulgence, dès que je peux attribuer leurs erreurs, et ce que d'autres appellent leur ingratitude, à l'éducation misérable qu'ils reçoivent.

Ah ! on ne les traite pas comme des âmes, les pauvres ! Celui-là, tiens, ce Demeester, je t'accorde qu'il n'est pas une lumière, mais il a bon cœur, j'en suis sûre...

— Oui, à propos de choses qui n'ont pas d'importance, des riens.

— Que veux-tu dire ?

M. Lepers-Hooghe s'était avancé jusqu'auprès de la table, où son couvert était dressé. Il prit, dans l'assiette, la serviette tordue et deux fois nouée, la dénoua, et, en s'asseyant, l'étendit sur ses genoux. La ride, entre les sourcils du patron, était plus accusée que d'habitude. Madame Marie-Louise l'avait déjà observé. Elle aimait à avoir raison, elle évitait toujours d'en avoir l'air.

— Tu as faim, mon ami, dit-elle. Il est tard : tu me raconteras ton histoire après le dîner.

Et elle appuya la main sur le bouton d'un timbre électrique.

— Je n'ai presque rien à te raconter. La conversation n'aurait pas eu d'intérêt pour toi. Je voulais te dire seulement qu'au moment où nous nous séparions, Demeester et moi, j'ai pensé qu'il avait un bon bout de chemin à faire pour s'en retourner chez lui, et que les nuits sont fraîches. C'est pour cela que je suis venu te demander la bouteille de bordeaux d'hier soir...

— Il s'est régalé ?

— Bien mieux : nous avons trinqué ; alors, alors seulement, il a semblé découvrir que je suis un brave homme. Un peu plus, en me regardant, il aurait pleuré, ma parole ! Quelle drôle de chose : je lui offre de gagner une maison, il en est à peine touché ; je trinque avec lui, et je vois la petite larme à l'œil. Tu t'expliques cela, Marie-Louise ?

— Je ne sais trop, mon ami, peut-être.

— Explique.

— Eh bien ! la construction d'une maison en banlieue, l'achat d'un métier, c'est une affaire ; toi non plus, tu n'es pas touché quand on te propose une affaire, même bonne ; quand il a trinqué avec toi, il a trouvé le vieux frère : voilà !

M. Joseph Lepers-Hooghe s'était détourné vers sa femme ; avec admiration, il considérait une fois de plus Marie-Louise, qui résolvait les problèmes difficiles.

— Tu es une Flamande des temps de guerre, toi : tu devines tout !

Elle ajouta, sa belle figure s'épanouissant, comme il arrivait dès qu'un enfant de la maison se montrait au loin :

— Vois-tu, patron, je vais te dire une autre vérité, et je ferai une faute de grammaire, pour la mieux dire : le Français, l'homme de chez nous en particulier, est un fier et un tendre ;

il accepte d'être commandé et, en somme, d'obéir ; mais il faut qu'on « lui cause ».

La porte s'ouvrit. Une jeune bonne entra, vêtue comme les soubrettes de théâtre, mince, rose, ébouriffée, portant à deux mains la soupière.

CHAPITRE VI

RUE DE LA BASSE-MASURE

Dès qu'elle eut été prévenue, par Apollinaire Hutsebaut, que Lucien Leleu, ouvrier tisserand, rue de la Basse-Masure, abandonné par sa femme, soigné par des voisines, une d'à côté, une d'en face, refusait d'aller à l'hôpital, la supérieure des religieuses de Niederbronn, place de la Liberté, avait répondu :

— C'est notre affaire : une de nos Sœurs ira ce soir.

— Qu'elle fasse attention : l'homme est très irritable, et il est armé. Les femmes m'ont prévenu. Moi-même, quand je suis entré, vieux camarade pourtant, j'ai cru qu'avant de me reconnaître, — j'arrivais tard, après ma journée, — il allait m'expédier dans l'autre monde.

La supérieure des religieuses de Niederbronn,

à Roubaix, était une femme encore jeune, assez forte, aux yeux bruns décidés. La recommandation d'Apollinaire Hutsebaut l'avait amusée ; rien n'en parut, qu'un tout petit pli, au coin des lèvres :

— Monsieur Hutsebaut, les garde-malades sont toujours en danger. Que ce soit l'un, que ce soit l'autre, il faut y aller de bonne humeur.

— Sans doute. Je vous ai prévenue, pour que vous puissiez choisir la Sœur. C'est dur, cette veillée-là !

Très simplement, la réponse vint :

— Je n'ai pas besoin de choisir.

Et la femme toute brave, et la toute brave femme sourit de nouveau, d'un air tranquille, comme un chef de poste qui viendrait de présenter sa troupe, en disant : « Tous mes soldats sont des rengagés. » Elle connaissait les filles d'Alsace, et du Nord, et d'ailleurs, qui vont à toute misère, font le ménage, habillent les enfants, préparent les repas, dorment si elles le peuvent, assises sur une chaise, et, en récompense, n'acceptent pas même un verre d'eau.

Apollinaire Hutsebaut était parti. Avant la nuit, une des Petites Sœurs cherchait, dans la rue de la Basse-Masure, la maison de Leleu, dont le « paquet-bleu » avait oublié de dire le numéro. Le pavé était gras, l'air épais et humide. A cette heure, où les ménagères venaient

faire un tour au seuil des portes, se penchaient dans la rue, à l'entrée des couloirs, prospectant la foule des ombres qui se suivaient, elles voyaient la religieuse, forme toute noire, ronde comme une petite tour, dans le manteau qui l'enveloppait, la religieuse allant d'un passant à l'autre, sur le bas-côté de la rue : « Vous ne connaîtriez pas, s'il vous plaît, la maison où demeure M. Leleu ? » Ils secouaient la tête, et continuaient leur chemin. Alors les ménagères appelaient la Petite Sœur. Est-ce que les hommes savent les adresses ? Celles des estaminets, oui, tout au plus. « Ma Petite Sœur ? » Juchée sur la pierre du seuil, la femme qui avait hélé la religieuse, et qui portait de hauts talons, était beaucoup plus grande que cette petite bonne Sœur. Elle lui parlait à un pied au-dessus de la coiffe. L'autre devait lever son visage, et on voyait alors qu'elle était toute jeune, qu'elle avait des yeux candides et d'une douceur entêtée, et qu'il y avait, sous le voile noir, une coiffe blanche à deux ailes et une collerette ronde.

— Ma Sœur, vous demandez après Lucien Leleu ?

— Oui, madame.

— Celui qui a été lâché ?

— Peut-être bien.

— Comment, peut-être bien ? Faut-il être bonne Sœur pour ne pas connaître cette histoire-

là ! On ne la rencontre plus par ici, Adéline, mais les hommes la voient monter, le soir, dans le car qui va à Menin.

— Alors, madame, vous savez où il demeure, mon malade ?

— Tout à fait près d'ici, ma Petite Sœur, là où il y a une voiture de boulanger arrêtée, vous voyez ?

— Sans doute.

— Le couloir vous conduit dans une petite cour ; dans la cour, à gauche, vous montez l'escalier : au premier, c'est chez lui... et voilà un peu de temps, c'était chez eux. Bon courage, ma Petite Sœur !

— Merci.

Sœur Léocadie enjamba la marche de brique qui limitait le couloir, dans l'alignement des maisons voisines, suivit les murs du corridor, éraillés et tachés par plusieurs générations de locataires, et frappa à la porte du premier étage, à gauche. Une femme en cheveux, d'une trentaine d'années, — la voisine d'en face, — montait, presque en même temps, l'escalier...

— Ah ! c'est vous !... Laissez-moi le prévenir... Faut pas entrer comme ça... Monsieur Lucien ?

Une voix d'homme épuisé et mécontent cria :

— Entrez, la voisine, mais pas d'autre que vous ! Qui est là ? Mais entrez donc !

Elle entra, laissant la porte à moitié ouverte.

— Ne vous agitez pas, monsieur Lucien : c'est une visite, en effet, une Sœur de la place de la Liberté, vous vous rappelez en avoir vu d'autres, chez des amis ?

Sœur Léocadie était déjà au milieu de la chambre, tournée vers le lit qui touchait le mur de gauche ; elle avait enlevé son voile noir, écarté les deux pans de son manteau ; elle regardait « son » malade. Et, tout de suite, elle devint blanche de visage, presque comme lui. Il avait le buste hors des draps, le dos soutenu par des oreillers, la tête penchée vers la visiteuse, le visage tellement creusé par le mal qu'on l'eût pris pour un mort, sans l'éclat de ces yeux enfoncés sous l'orbite, et où venait de passer, encore mal apaisée, une colère dont continuait de trembler tout entier ce demi-cadavre. Les genoux se heurtaient ; la poitrine haletait ; la bouche ouverte, les narines agrandies ne suffisaient pas pour conduire un peu d'air dans les poumons qui refusaient d'aspirer la vie. Une des mains, la gauche, s'appuyait, à l'extérieur, sur le bord du matelas, et l'autre, sous le traversin, avait cherché, avait saisi, et tenait serré, — la Petite Sœur le voyait, — l'acier bruni d'un revolver.

— Allons, pas de bêtises, Lucien ! dit la voisine.

Elle avait l'autorité d'une personne habituée, et qui avait déjà commandé l'homme.

— Laissez le revolver sous le traversin ! Vous avez pensé que c'était votre femme, ou encore Alfred Demeester qui arrivait chez vous ?... Non, vous voyez bien, c'est une amie qui vient pour vous soigner, parce que, nous, les voisines, nous ne pouvons plus vous veiller... On a les gosses, n'est-ce pas ? Comment vous appelez-vous, ma Sœur ?

— Léocadie.

— Vous entendez, Lucien, retirez votre main droite, mettez-la sur le drap.

La femme eut le courage et le sang-froid de rire tout haut, parce que l'homme obéissait.

— Il n'est pas méchant, Sœur Léocadie ; regardez-le : il vous a fait peur, il se trompait... Ce n'était pas pour vous.

L'homme fit un signe de tête, et dit, d'une voix devenue toute faible, et traînante :

— Non, ces femmes-là, c'est nos Petites Sœurs à nous autres : je veux bien qu'elle me soigne.

C'est ainsi que Sœur Léocadie fut admise à soigner Lucien Leleu, poitrinaire au dernier degré de la maladie. Dès que la permission de se dévouer lui eut été donnée, elle ouvrit le cabas où se trouvait tout son bagage : un livre d'heures, un tablier et des manches de toile bleue, et une bouteille isolante, où il y avait du café. Elle passa toute la nuit dans les deux chambres, éveillée par la toux du malade, par l'appel fré-

quent qu'elle entendait, dans le silence des rues mortes et de la maison endormie : « Je veux boire ! » Le malade ne la remercia pas. Il n'avait plus la force de penser. Au jour, quand elle le quitta, elle vit seulement qu'il la regardait avec des yeux que la souffrance et la fatigue avaient vidés de toute expression. Selon le règlement des Sœurs, elle n'avait pris, à la maison de Leleu, ni un morceau de pain, ni un verre d'eau. Seulement, avant minuit, elle avait bu quelques gorgées de café. La petite Sœur reprit son manteau noir et son cabas, et, le long des rues qu'elle trouvait belles, s'en alla, souvent saluée, tentée parfois de ralentir la marche, ou de faire un détour, parce que le froid lui paraissait doux, et l'atmosphère de Roubaix enviable. La jeunesse protestait en elle contre le souvenir de la nuit.

Place de la Liberté, à l'entrée de la chapelle, Sœur Léocadie a rencontré la Supérieure.

— Je vous attendais pour avoir des nouvelles du malade.

— J'ai cru qu'il allait me tuer : plus de dix fois, il a mis la main sous l'oreiller, à la place où est son revolver ; j'ai eu si grand peur, que je vous demande, ma Mère, de ne pas m'obliger à retourner chez lui.

— Je n'obligerai pas ; une autre ira, si vous n'allez pas. Entendez la messe ; vous me direz

ensuite votre réponse. Puis vous vous reposerez.

Après la messe, la Petite Sœur a dit :

— Ma Mère, je retournerai ce soir, et demain, et tant qu'il faudra.

Elle est retournée, elle a eu peur bien des fois. Pendant plusieurs nuits, et des parties de jour, elle a vécu dans ces chambres dont l'hiver ne permettait pas d'ouvrir les fenêtres ; elle a respiré l'air qu'empoisonnent l'haleine et la sueur d'un moribond ; subi la vue, l'odeur, le toucher d'un corps déjà en dissolution, et, à cet homme qui accepte tout comme un dû, qui semble n'être plus que sensations, mais qui garde cependant, — elle le sait, — une petite place de l'âme où peut tenir une idée, elle a suggéré, plusieurs fois, des pensées de repentir, de pardon, même d'espérance.

Et c'est pourquoi, une nuit qu'elle le veillait encore, et qui était celle du 22 décembre, avant le jour levé, il appela, sans ouvrir les yeux, sans que l'âme vînt même faire un tour sur le visage :

— Petite Sœur ?

— Que voulez-vous ?

— Vous avez peur de mon revolver ? Prenez-le... Cachez-le...

Elle eut, en même temps, une grande joie et une grande peur, prit l'arme sous le traversin, la posa sur la plus haute planche du placard, dans la seconde chambre, mit par-dessus un

journal déplié, et revint dire à son malade :

— Je vous remercie, monsieur Leleu, je savais bien que vous étiez bon...

La nuit, dehors, devait être glacée. Sœur Léocadie avait allumé le poêle, où brûlait du charbon « prêté » par les voisines. Bien que la fenêtre fût close, elle entendait, par fragments, le chant des cloches de l'église Saint-François, toute proche de la Basse-Masure, qui appelait à la première messe, et son cœur s'envolait. Lucien Leleu n'entendait pas, ou peut-être n'avait-il jamais compris ce que disent les cloches, et pourquoi, en ce moment, Sœur Léocadie, ayant l'air de sommeiller, assise près de la fenêtre, les bras allongés sur les genoux, murmurait : « Alléluia ! Alléluia ! Mille et mille fois Alléluia ! »

Dans la journée, Sœur Léocadie, épuisée de fatigue, fut remplacée près du malade par une de ses compagnes. Elle revint dès le lendemain, dans la matinée. Leleu, après de longues suffocations, reposait, éveillé, la tête haute, les yeux immobiles dans leur grand cerne bleu, le nez exsangue, aminci et luisant, pareil à une lame d'ivoire.

Content de retrouver sa gardienne habituelle, il fit effort, et parvint à sourire.

— Je suis sûr, dit la Petite Sœur, que si votre fille Claire venait vous faire visite, vous seriez content ?

Les mots pénétraient lentement dans l'esprit de l'homme. Ils ramenèrent la vie aux regards et aux joues. Cependant les lèvres ne remuèrent pas.

— Vous avez peur de la contagion ; je comprends ; mais la petite viendra un seul moment, le temps de vous souhaiter le bonjour et de vous remettre de la « coquille » que vous mangerez, trempée dans un peu de café. Moi, je ferai le café. Et puis, je laisserai la fenêtre un peu ouverte ; le soleil va nous venir, il est en route dans les nuages ; il ne fera pas froid. Voulez-vous que ce soit... aujourd'hui ?

Lucien Leleu, depuis bien longtemps, n'avait parlé aussi promptement, ni avec autant de force, qu'en répondant :

— Oui, si elle veut bien, j'aurai grand plaisir.

Sœur Léocadie savait ce qu'elle faisait. Elle descendit tout de suite, et frappa à la porte de la voisine.

— Allez trouver Claire Leleu, chez sa patronne ; dites-lui que son père la demande, et qu'elle apporte de la « coquille ».

Et ainsi il arriva que, le 23 décembre, l'avant-veille de Noël, le jour même où Demeester était reçu chez M. Lepers-Hooghe, vers trois heures, trois petits coups attendus furent frappés à la porte, qui n'avait pas souvent laissé entrer la joie.

— Entrez ! dit une voix, qui s'était préparée pour être forte.

Quand Claire aperçut le visage, les mains, l'attitude déjà sans volonté de celui qui la regardait, elle s'arrêta, interdite. Elle ne reconnut son père qu'à un petit mouvement des mains, qu'il faisait autrefois, « Viens, viens ! » lorsqu'il était d'un bon tour.

Elle s'approcha du lit. Alors les doigts de l'homme cessèrent de se plier vers les paumes et de se redresser ; les lèvres, incapables de s'allonger, s'écartèrent.

— Reste où tu es ! Ne m'embrasse pas ! J'en ai pourtant bonne envie. Bonjour, Claire !

— Bonjour, père !

— Tu es fraîche. Fait-il doux dehors ?

— Vous voyez bien : la Sœur a entr'ouvert la fenêtre.

Il ne la quittait point des yeux ; il lui disait ainsi plus de choses qu'il savait bien n'en pouvoir exprimer. La fatigue d'avoir prononcé les mots l'avait essoufflé. Il reprit, après un long silence :

— Es-tu bien, là où on t'a recueillie ?

— Oui, père : mais ce n'est pas la maison !

Oubliait-elle ce qu'elle avait souffert ? Quels souvenirs doux lui revenaient ? Claire la jeune, Claire sans le sou, habillée comme une demoiselle, regardait avec tendresse les pauvres murs,

le bahut, le réveil posé sur une étagère, où il était tout seul, avec deux livres et une bouteille d'huile ; elle tournait à demi la tête, pour revoir les toits qu'on apercevait par la fenêtre ; et le père regardait l'enfant, cette grâce, cette robe qu'elle avait achetée de son argent, à lui, ce cou incliné, tout gonflé et transparent de sève nouvelle.

— Le travail, demanda le père, ça va bien, ton travail ?

— Oui.

— Pas de chômage ?

— Dans cette saison, père, il n'y en a jamais : les dîners, les bals, les manteaux contre l'hiver.

Un silence encore, pendant lequel la jeune fille considéra, de nouveau, le père méconnaissable.

— Je vous ai apporté, dit-elle, de la coquille, que vous tremperez : cela vous fera du bien.

Elle ouvrait son sac de cuir beige, elle prenait le gros gâteau, le montrait à Lucien Leleu, et le tendait à la Sœur. Déjà, depuis un moment, l'eau bouillait, sur le tuyau de l'étuve, dans la chambre à côté. Le père remercia de la tête, indifférent, faute d'espérance. Il appuyait, sur les oreillers, sa tête renversée. Il murmura, fermant les yeux :

— Je crois que j'ai tout dit. Adieu, ma petite Claire !

— Au revoir, au revoir, père ! Je reviendrai !

Elle ne retenait plus ses larmes, puisqu'il ne pouvait la voir. Alors, elle s'approcha encore, prit la main gauche qui pendait le long du drap, et la baisa passionnément.

Puis, à reculons, ses yeux et son cœur tendus vers la pauvre image, Claire s'en alla jusqu'à la porte, leva le loquet, et disparut.

Elle n'était pas bien loin de la maison ; elle regardait encore cette entrée du couloir, cette marche d'où elle avait, si souvent, quand elle partait pour l'école, inspecté la longue bande de ciel, au-dessus de la rue tournante de la Basse-Masure, pour savoir si elle devait ouvrir son parapluie, lorsque le malade appela :

— Ma Sœur Léocadie ?

La Sœur vint, du bout de la seconde chambre, d'un air content, comme une mère qui a promis une friandise, et qui l'apporte. Elle avait, dans une main, le bol de café fumant, dans l'autre, une soucoupe avec la coquille.

— J'espère que vous êtes gâté, aujourd'hui, monsieur Leleu ! Voir mademoiselle Claire et manger du gâteau : il y a de quoi reprendre la santé !

Ces mots-là, même dits tendrement, ne parurent point émouvoir l'homme, dont la tête était toujours renversée en arrière, enfoncée sur l'oreiller. Il fit signe, avec la main : « Appro-

chez-vous encore, je veux vous parler, et la force, je ne l'ai plus. » Elle se baissa, prenant bien garde de ne pas renverser le bol, et quand l'oreille, que cachait la cornette, fut à petite distance de la figure du malade, celui-ci demanda :

— Promettez-moi de dire à Adéline...

— Quoi donc, monsieur Leleu ?

— Qu'elle se remarie.

Il se tut. Elle tourna un peu son visage vers lui, surprise d'entendre ainsi parler son malade : elle se souvenait de la peur qu'elle avait eue, les premiers jours, et du geste de la main qui cherchait, sous le traversin. Et lui, il tâchait de lire, sur le visage de la Sœur, l'impression qu'avaient pu produire des paroles méditées pendant les insomnies. La surprise, il la voyait bien. Mais Sœur Léocadie avait étudié. Elle savait le catéchisme qu'il ignorait. Elle réfléchissait avant de répondre : « Se remarier ? songeait-elle, elle le pourra, sans doute, mais point avec celui qui l'a déjà emmenée d'ici. Lucien Leleu n'a pas dit que ce fût avec celui-là qu'elle devait se remarier ?... Comme il me regarde ! Comme il est inquiet de ce que je vais répondre ! Le pauvre, il aime encore Adéline ! Il est capable d'avoir choisi, pour faire un dernier cadeau à sa femme infidèle, le plus grand sacrifice qu'il pût inventer ! »

Elle en fut très sûre, lorsqu'elle eut répondu, se redressant : « Oui, mon bon monsieur Leleu, je dirai cela comme vous me l'avez dit », car il y eut encore un passage de l'âme sur les traits du mourant, et Lucien Leleu remercia, disant :

— Vous m'avez parlé de pardonner ?

— Sans doute, comme Dieu a fait pour nous...

— Eh bien ! ce que je vous dis là, ma Petite Sœur Léocadie, c'est-il ça, pardonner ?

Il s'était retourné, apaisé, du côté du mur. Sur la tempe mouillée de sueur, la vierge religieuse, du bout de son doigt, traça le signe de la croix.

— Dormez, dit-elle, pendant que je vais prier pour vous.

La coquille ne fut pas mangée, le café ne fut pas bu. Un prêtre vint, et fut reçu. Le lendemain de Noël, Lucien Leleu était mort.

Le 28 décembre, de bon matin, eurent lieu les obsèques. Dès l'avant-veille, Mélanie, la fille cadette de Demeester, prévenue par télégramme, répondait : « Souffrante, ne pourrai venir, et suis deux fois peinée. » La veille, le *Journal de Roubaix* avait publié, sous la rubrique de chaque jour : « Convois funèbres », l'annonce des obsèques de Lucien Leleu, « gendre de notre concitoyen M. Alfred Demeester », et indiqué l'heure de « l'assemblée à la maison mortuaire » et

celle de la messe « en l'église Saint-François d'Assise ».

C'était le roi des Archers qui avait rédigé la note et l'avait portée au journal. Les archers de la *Belle Aventure* étaient convoqués. Ils viendraient sûrement : ils ne laisseraient pas leur camarade presque seul, avec cette fille qu'il ne pouvait pas voir. Ils vinrent. A sept heures et demie, par temps de bise et sept degrés de froid, quand Alfred Demeester arriva rue de la Basse-Masure, il se dirigea vers le couloir qu'un bandeau d'étoffe noire encadrait. Le corbillard des pauvres, attelé d'un cheval habitué aux attentes et qui se déhanchait pour dormir, était rangé le long du trottoir. Demeester monterait-il dans l'appartement de son gendre et de sa fille ? Non, il espérait bien qu'Adéline n'aurait pas le front de suivre l'enterrement de Leleu : mais sait-on jamais ? Les femmes, dans leur tort, aiment la bravade. Il boutonna son pardessus, son beau, celui qui ne sortait que trois fois par an de l'armoire, et, à droite de la porte, les épaules appuyées au mur, l'air sévère, les yeux aux maisons d'en face, très grand, il se planta. Quelques minutes après, il leva son chapeau melon, et tendit la main. C'était le Connétable, qui s'avançait vers lui : et derrière le Connétable, se suivant presque à la file, vinrent le tailleur Houpline, Witendal le comptable, Capelle, Peers,

Pierre Delespine, Hutsebaut, d'autres encore, plus de quarante autres, et Arthur Vincke, que les ménagères, aux deux côtés de la rue, et les marchandes postées derrière les vitres closes et relevant le rideau, admiraient à cause de sa beauté et de l'aisanee de ses gestes. A gauche de Demeester, ils formèrent bientôt un groupe, auquel se mêlaient quelques habitants du quartier, et de nombreux compagnons de l'usine où avait travaillé Leleu. Un vicaire de la paroisse, des enfants de chœur, un chantre, pénétrèrent dans la maison, et Demeester fit demi-tour, parce que le cercueil allait passer. Et il était là, ne parlant plus à personne, tantôt penchant la tête pour apercevoir les porteurs, lorsque, par le couloir, ils s'avanceraient vers lui, tantôt la tête redressée, cherchant quelqu'un parmi les femmes qui se tenaient, en grand nombre aussi, de l'autre côté du corridor, sur le trottoir.

Il était inquiet. Il ne voyait pas Marthe Fleurquin, à laquelle il avait bien expressément demandé : « Vous amènerez Claire ; vous ne la quitterez pas ; vous ne laisserez pas sa mère la cajoler ; vous vous tiendrez au second rang, et Adéline ne marchera pas à côté de sa fille ! »

Or, dans cette foule là-bas, il n'apercevait ni l'imposante Marthe Fleurquin, ni ce brin de jeunesse, cette enfant qui avait tant pleuré, depuis

l'avant-veille, dans la maison de la courée Vehrée.

Les hommes des Pompes funèbres le firent se reculer un peu ; ils passèrent, portant le cercueil : derrière eux, venait une femme en grand voile de deuil, et Sœur Léocadie, et les deux voisines qui avaient soigné le poitrinaire, toutes quatre formant un seul rang. Demeester n'avait pas prévu cette charité des trois femmes accompagnant Adéline. Il en reçut comme un coup au cœur. Son visage s'empourpra. Un instant, le regard d'Adéline, sous les voiles, rencontra celui du père, mais s'abaissa aussitôt ; elle cherchait l'enfant, elle aussi. Elle passa ; la multitude des femmes l'enveloppa. Alfred Demeester se haussa sur ses pieds, et mit sa main au-dessus de ses yeux, pour mieux voir. Cette Marthe Fleurquin, la voici, au milieu ; comment ne l'avait-il pas vue ? Voici Claire, à côté ; hélas ! voici la mère, qui a retrouvé sa fille, et qui l'embrasse...

— Mon cher Demeester, dit le brasseur Pierre Van Damme, prends donc la tête du cortège : on n'attend que toi...

Le tisserand obéit. Entre le connétable de sa compagnie d'archers et Arthur Vincke, venu de loin pour lui faire honneur, il se mit derrière la voiture, et commença de marcher. C'étaient trois beaux Flamands, qui conduisaient à l'église le corps de Lucien Leleu. La distance était courte.

De la rue de la Basse-Masure, le cortège s'engagea dans celle de Flandre, et, presque aussitôt, tourna, et se dirigea au fond d'une petite place, vers l'église de briques enfumées, aux arêtes de pierre blanche, au petit clocher pointu. On entra. Demeester fit comme Van Damme et comme Arthur Vincke, qui s'agenouillèrent au commencement de la messe, à l'élévation, à la communion du prêtre. Il se souvenait de sa défunte, qui lui disait souvent, le dimanche matin :

— Viens donc avec moi, Alfred : ça te portera bonheur.

Les mots lui revenaient aussi de ces deux apprentis rencontrés, il y avait peu de temps, sur la grande place Saint-Jean-Baptiste, et qui causaient de religion. Cette assemblée, où beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières, cela n'était point douteux, priaient pour l'âme de ce tisserand de troisième ordre, son gendre, qu'ils avaient souvent peu connu, mais qui était du métier, inspirait à Alfred Demeester des pensées de mansuétude : « J'ai peut-être été trop sévère pour Leleu. S'il avait été tout mauvais, il n'aurait pas eu tant d'amis. » Mais la riposte ne tardait guère : « Sévère ? Je ne l'ai pas été assez pour Adéline ! » Et il tournait la tête vers les bancs où les femmes s'étaient placées. Adéline était au premier rang, près des deux infirmières de bonne volonté, pas loin de Sœur Léocadie. Claire

et Marthe occupaient le second rang. La petite avait sûrement le cœur en désarroi : des trois êtres qu'elle avait le plus aimés, l'un venait de mourir, abandonné, les deux autres se détestaient. Selon la coutume du pays, — et de bien d'autres pays, — les fidèles, pendant l'office, « allèrent à l'offrande ». Ce fut Demeester qui commença, averti par un mot du Connétable de la *Belle Aventure*. Dans le plateau de cuivre, il déposa un billet de cinq francs, qu'il n'aurait sans doute pas donné, sans les idées qui le tourmentaient, et il dit, un peu des lèvres, beaucoup du cœur, en laissant tomber cette belle offrande : « Je donne pour que, dans la maison du vieux, il y ait enfin un peu de bonheur. »

Après l'absoute, « la famille », cette famille de trois personnes, devait recevoir les condoléances des assistants. Demeester, arrivé le premier au bas de l'église, saisit, au passage, le bras de Claire ; il plaça la jeune fille à sa gauche, et, comme Adéline allait réclamer :

— Toi, dit le tisserand, tu ne m'es rien : tiens-toi en face, toute seule !

Il dit même à Pierre Van Damme, qui s'approchait d'elle :

— Ne lui tendez pas la main ! Passez ! Elle est de trop ici !

La charité secourut, une fois encore, la malheureuse. Deux amies, dont une des voisines,

se placèrent à droite et à gauche d'Adéline, et la soutinrent, car elle pleurait à chaudes larmes, moins de chagrin que de honte.

Sur les pavés, couverts de boue noire et gelée, le cortège diminué prit la direction de Wattrelos, franchit le canal de Roubaix, au pont de la Vigne, et pénétra dans le cimetière. La tombe de Lucien Leleu était creusée dans la partie de l'enclos où la terre ne garde pas longtemps ses morts. Adéline, incapable de dominer ses nerfs, le visage caché dans son mouchoir et ses voiles, avait été ramenée, de l'église dans l'appartement de la rue de la Basse-Masure, par les amies qui l'avaient assistée pendant le défilé. La plupart des femmes, la plupart des tisserands et des archers, avaient dû se rendre au travail, dès la fin de la messe. Il ne resta, pour jeter de l'eau bénite sur la tombe ouverte de Lucien Leleu, qu'un petit groupe de gens, autour de Demeester, de Claire, et de « tante Marthe ». De ce nombre était le Connétable, homme de peu de paroles, mais toujours méditées, bourgeois déjà, et assez courageux pour ne pas se taire quand il désapprouvait. Il profita d'un moment où Demeester marchait seul, dans la grande avenue du cimetière, rejoignit son vieil archer, et, sans élever la voix, sans s'arrêter, lui dit :

— Sire, tu as été trop dur. Tu devras réparation à cette femme-là !

— Ne m'appelez plus Sire, Connétable : elle me fait trop de honte pour que je...

Les derniers mots se perdirent dans l'air. Van Damme ne les entendit pas. Claire et Marthe revinrent, sans se dire un mot, dans la rue des Longues-Haies. Demeester les suivit d'assez loin, tout seul.

CHAPITRE VII

LA FLANDRE AU CONSEIL

Demeester avait écarté la proposition de M. Lepers-Hooghe. Il n'en avait parlé à personne, mais, selon sa coutume, il s'était lui-même, pendant plus de vingt-quatre heures, fortifié dans la résolution prise, et loué abondamment d'avoir montré du caractère, se faisant quelques objections, qu'il avait plaisir à réduire à néant. Les camarades, pendant le travail, les commensaux à l'estaminet, l'avaient surpris, ce jour-là, qui riait, ils ne savaient de quoi. Leur courtoisie populaire les empêchait de demander : « Qu'as-tu donc ? Perds-tu la boule ? On n'a rien dit de drôle. » Les lèvres de Demeester, tirées au coin et remontées dans les joues, se détendaient peu à peu, et reprenaient leur ligne molle et

bonasse. Aucune explication. Il pensait au jour prochain, où il pourrait dire : « Mes camarades, je vous raconterai la chose, plus tard, quand j'aurai vu les conséquences. Il n'y en aura peut-être pas. Elle est curieuse. Le patron m'a proposé de me faire bâtir une maison en banlieue... Vous n'y croyez pas ? Je pourrais vous dire la date. Il m'a fait venir chez lui, oui, parfaitement, sur le Nouveau Boulevard, un endroit où l'on se promène, nous autres, mais qu'on n'habite pas. Une maison même avec un jardin. Il avançait les fonds, je le remboursais peu à peu. Je devenais propriétaire, moi, Alfred Demeester, et j'avais deux métiers actionnés par le fil électrique. Pas moins que cela, mes camarades ! Et vous vous demandez ce que j'ai répondu ? Eh bien ! j'ai dit : « Zut ! » comme on peut le dire à un patron, vous comprenez... » Demeester lisait les journaux, sans choisir, et sa pensée charriait des mots d'emprunt qu'il n'eût point inventés : « Je n'aperçois pas très bien l'intérêt qu'avait M. Lepers à me promettre de devenir proprio ; les patrons ont leurs idées ; moi, j'ai les miennes : j'ai refusé. Il m'a offert ensuite un verre de bordeaux, j'ai accepté, comme vous l'auriez fait. Il avait quand même manqué son coup, et n'était pas content. »

A la fin du petit discours, Demeester imaginait les rires, les applaudissements des cama-

rades, et les santés portées au roi des Archers. Un seul des commensaux se taisait, Van Neele, un grognon, dont la barbe ne remuait pas volontiers, un homme de première force, qui vous regardait de deux yeux bleus, l'un qui était à demi fermé, l'autre qui riait toujours. Au milieu du tapage, dans la salle de l'estaminet, décorée de papier peint où l'on voit une chasse au cerf, Demeester, qu'une sorte de frénésie possédait, s'imaginait, se voyait vivre, en vérité, et il apercevait Van Neele, taquiné par les camarades, et la barbe silencieuse qui se décidait à parler : « Mon copain, une petite maison n'est peut-être pas à dédaigner. Je connais des tisserands qui n'auraient pas dit non. Ton enfant d'à présent, la tombée du nid qui est venue chez toi, tu n'as pas l'air de te douter qu'elle serait moins au danger dans la maison aux volets verts, jardin devant, route à côté, soleil autant qu'il en veut venir. On peut s'y plaire dans une maison pareille ! — Pas de voisins, Van Neele ! — Donc pas d'ennuis ! — Donc pas d'entr'aide ! — La paix vaut mieux. — Tu ne sais pas ce que tu dis, Van Neele : ma petite-fille n'est pas tisserande, elle est couturière : elle ne serait pas plus chez moi qu'à présent ! »

Au fond, il n'avait guère songé qu'à lui-même, le vieux tisserand, veuf et solitaire. Il était pris par la ville, par le mouvement, les étalages, les

camaraderies qui laissent le cœur triste, l'ennui même dont il avait l'habitude, dans l'amusement des autres. Il s'était fait à lui-même tant de questions ainsi, et tant de réponses, qu'il avait décidé de ne plus jamais repenser à cette histoire du 23 décembre.

Pendant quelques jours, il s'était tenu parole. Mais la mort de Lucien Leleu changeait les choses. Claire, à présent, était bien à lui, grand-père, puisque la mère l'avait donnée, et que le père ne vivait plus. Il se remit en songeries, tout le temps du trajet, du cimetière à la rue des Longues-Haies, et entra chez mesdemoiselles Fleurquin. Marthe l'ardente était revenue avant lui ; Marie n'avait pas quitté la chambre.

— Mes voisines, dit-il, j'ai un secret qui me tracasse...

— Voyons ? dirent-elles ensemble, l'une quittant le repassage, l'autre approchant sa chaise.

— Vous, vous avez besoin de parler ; moi, j'ai cru meilleur de me taire, mais je me trouve aussi embarrassé qu'un apprenti devant un outil, et je viens pour que vous me décidiez.

Il raconta la conversation qu'il avait eue avec le patron.

Elles l'écoutèrent avec une attention passionnée, qu'animaient à la fois leur conscience appelée à juger, leur affection pour la petite,

TAYLOR INST. OXFORD

pour le vieux voisin, et tout le romanesque également qu'éveillèrent les premiers mots de Demeester.

Il fut bref, comme un homme qui a longtemps retourné une question, et la sait.

— Mon cher père Meester, dit Marthe, vous avez fait une sottise.

Il essayait de se défendre, humilié du compliment, lorsque Marie la rêveuse indiqua la ligne de repli.

— Consultez Mélanie !

— Elle est malade.

— Elle l'était avant-hier. On se guérit. Vous ne savez pas même si elle a eu de la fièvre. Ecrivez-lui.

— C'est cela même, mademoiselle Marie ! J'écris aujourd'hui 28 décembre ; elle aura ma lettre demain matin ; nous pourrons la voir arriver demain soir, à Roubaix, ou peut-être le 30.

— Les écoles sont en vacances : je l'ai lu dans le journal.

— Comme j'ai bien fait de demander votre avis ! Nous commencerons l'année ensemble, Mélanie, Claire et moi !

Il s'en alla content, car le chagrin ne lui pesait guère. Deux jours plus tard, à l'heure où s'allument toutes les lampes de la rue, le tisserand était à la gare, et les « voyageurs sans bagages » commençaient de défiler devant lui.

Mélanie avait télégraphié : « J'arriverai trente au soir. » Il cherchait la directrice d'école, la fille à laquelle il n'avait aucun reproche à faire. N'aurait-elle pas manqué le train ? Non, après un premier paquet de voyageurs trop pressés, cette grande et svelte jeune femme en deuil, qui cherchait, puis reconnaissait le père Alfred Demeester, c'était Mélanie. Portant sa valise, riant à deux enfants, ses élèves, qu'elle avait accompagnées et qui se séparaient d'elle, l'institutrice, avant même d'embrasser son père, demanda :

— Qu'y a-t-il donc encore ? Pas de drame ? Pas de maladie ?

On pouvait la dire belle, cette fille de vingt-sept ans, brune, affinée, sœur bien différente d'Adéline. L'ascendance espagnole était, chez elle, évidente ; tout l'indiquait : le teint d'une pâleur dorée, le visage fin, la richesse du noir de ses yeux, son air de bravoure, tout, excepté les lèvres, droites, habiles à parler, qui sont d'une immortelle. Demeester était flatté de l'avoir près de lui. Il prit la valise.

— Mais non, dit-il, il n'y a pas de maladie ; la honte que tu connais continue ; je t'ai appelée pour tenir conseil avec toi.

— A ton aise. Tu as Claire à la maison ?

— Elle m'est donnée.

— Ah ? Et c'est à cause d'elle ?... Pas de mariage encore, je suppose ?

— Évidemment. Mais je dois l'élever. Il faut consulter les spécialistes de l'éducation.

Tous deux, ils riaient. Les rues étaient pleines de passants. Les voitures grognaient, dès que l'affluence des piétons obligeait le chauffeur à modérer l'allure.

— Tu as été malade, Mélanie ?

— Un pied foulé ; en jouant avec mes élèves, le dernier jour, je suis tombée. Défense de quitter le lit. Tu ne t'aperçois pas que je boite encore ?

Le tisserand jeta un regard sur sa fille, qui marchait à sa droite, ne remarqua point la très légère irrégularité de moteur dont elle se plaignait, et répondit :

— T'es bien trop belle pour moi : je ne vois que ça !

Le long sourire qui le remercia fit s'épanouir d'admiration le visage d'un jeune homme, à côté d'eux, qui se pencha vers sa compagne, et dit :

— Celle-ci, avec un œillet rouge au-dessus de l'oreille, je l'ai vue à Grenade.

Le père et la fille continuèrent d'aller, causant de la mort de Lucien, de la triste Adéline, et de Claire, qu'on allait trouver, sans doute, dans la maison de la courée Vehrée.

Là-bas, on les attendait. Marthe préparait le dîner des grands jours : bouillon, poule au riz avec sauce blanche, salade abondante, oranges

et « tarte ». L'odeur du bouillon, celle de petits oignons frits, emplissait la maison, s'échappait par la cheminée, par le trou des serrures, par les fentes des fenêtres, annonçant aux voisins qu'un festin se préparait chez les demoiselles Fleurquin. Des femmes, qui virent passer Mélanie près de son père, dans la pauvre lumière de la courée, dirent aussitôt :

— C'est leur princesse, leur demoiselle institutrice ! Elle vous en a un renard au cou !... On voit bien qu'elle n'a pas huit enfants ! elle ne serait pas si mince que ça !

Dans la cuisine, près du mur, Claire, depuis dix minutes, mettait le couvert ; la nappe était blanche à ravir. Du fond d'une armoire héritée, dont les panneaux, cirés chaque samedi, n'étaient pas ouverts trois fois l'an, Marie avait tiré des assiettes fleuries, des verres à pied, des couverts de métal blanc, vingt fois fourbis pour une fois servis, et Claire les disposait sur la table. Ce fut elle qui embrassa la première sa tante. Elle se sentit regardée comme elle ne l'avait jamais été, interrogée et aussitôt devinée par cette dame élégante, qui la tenait devant elle, l'ayant prise aux épaules, sous la lampe, et qui dit, la laissant aller :

— Il y a longtemps que je ne t'avais vue !... Je t'ai quittée enfant, te voici jeune fille... Il y a du bon, en toi.

Alfred Demeester admirait cette aisance, et les choses si justes que disait Mélanie. Il la suivait pas à pas. Marthe cuisinait ; Marie sortait, de leur boîte de carton ficelée de rose, la tarte et des petits gâteaux achetés dans la Grande Rue, à la pâtisserie Messiaen, sous l'enseigne du *Petit Gourmand*. Tout le monde faisait accueil à Mélanie, même la fille, âgée de trois mois, de la chatte de mesdemoiselles Fleurquin, petit animal fantasque, dont les préférences et les répulsions étaient promptes comme l'instinct et comme lui invincibles. La chatte bleue, — c'était son nom, — dès que la porte de la cuisine avait été entr'ouverte, s'était précipitée, en trois bonds, calculés comme des arches, vers la nouvelle venue ; avait sauté une quatrième fois, et enfoncé ses griffes dans l'étoffe de la jupe noire, et s'y balançait, tandis que Mélanie, saluant, saluée, embrassant, embrassée, faisait les premiers pas dans la pièce. Alors seulement l'institutrice avait donné trois tapes sur sa robe : « Veux-tu bien ? » et la chatte, aussi prompte qu'au baise-main, s'était enfuie, et, cachée sous le buffet, ne laissa plus deviner sa présence, de toute la soirée, que par la phosphorescence de ses yeux bridés et immobiles.

Le dîner abondant, ce qui est de Flandre, et fin à cause des recettes que possédaient d'héritage les sœurs Fleurquin, fut servi par Claire.

On causa d'abord à voix basse, comme il est d'usage dans les repas de deuil. Les vêtements noirs de Mélanie Demeester et de Claire Leleu, le visage de la jeune fille, attentive au moindre mot de souvenir, qu'il s'agît de son père ou d'Adéline, et si vite rougissante, malheureuse, tentée de fuir dans la pièce voisine, et de n'en plus sortir, écartèrent des jugements qu'on sentait tout formés dans l'esprit de chacun. Personne de ceux qui « savaient » ne fit allusion à l'entrevue du tisserand avec M. Lepers-Hooghe. Il y eut des silences, lorsque la directrice d'école, ignorant à quel conseil elle était appelée, demanda :

— Et maintenant, père, tu vas rester rue des Longues-Haies, n'est-ce pas ?... Tu peux travailler encore trois ans, quatre ans, plus peut-être, dans la salle aux deux cents métiers ?

— Certainement, répondit le tisserand.

Et il n'ajouta rien.

A la fin du repas, Marthe servit aux convives un verre d'une liqueur de noyaux fabriquée à la maison. Ils avaient bu, outre la bière, du vin blanc, acheté à l'estaminet du coin. Le teint d'Alfred Demeester avait monté de ton ; Marthe était aussi rose qu'après quatre heures de repassage, quand la vapeur d'eau, sortie des linges mouillés, emplissait la pièce de devant, coulait sur les vitres, et éteignait l'éclat du petit miroir

pendu à la cloison ; Marie elle-même s'animait. L'institutrice, habituée à s'observer et à commander dans le bruit d'une récréation, demeurait seule parfaitement libre d'esprit. Un très léger sourire, par moments, allongeait ses lèvres droites.

— Maintenant, dit le père en se levant, nous passerons dans l'atelier de mademoiselle Marthe ; Claire commencera à laver la vaisselle, et nous causerons d'une question qui ne regarde point les enfants, mais qui regarde moi d'abord, et un peu Mélanie, et les voisines aussi.

Ce qui fut fait. Marthe ferma la porte, Alfred Demeester, assis dans le fauteuil de paille qu'avait avancé Marie, alluma sa pipe, et les trois femmes s'assirent devant lui, Mélanie entre les deux sœurs.

L'homme exposa brièvement la proposition qu'il avait reçue de son patron, et comment il avait refusé. Marthe et Marie regardaient Mélanie, et lui, il regardait le carrelage, à ses pieds. Ce fut seulement quand il eut fini de raconter l'épisode le plus important de sa vie ouvrière, qu'il releva la tête pour savoir ce que pensait la directrice d'école, sa fille appelée au jugement, à laquelle, sans le dire, il remettait le pouvoir de prononcer sur sa destinée, à lui le père, l'ancien, le roi de l'Arc.

Le vent d'hiver se plaignait dehors. On n'en-

tendait aucun bruit dans la salle à côté. Les lèvres droites s'entr'ouvrirent.

— Peux-tu revenir sur ce que tu as dit ? demandèrent-elles.

— Oui, je peux.

— Alors, fais-le.

Elle baissa la voix.

— Claire, à présent, c'est une vraie orpheline. Tu l'élèveras mieux dans la banlieue, parce que tu auras une maison où elle te trouvera toujours, où tu habiteras, tandis qu'à présent, tu n'habites pas chez toi : tu ne fais que coucher dans une chambre.

Les deux sœurs Fleurquin, qui la regardaient, tournèrent ensemble la tête vers le grand-père, afin de voir ce qu'il allait répondre. On eût pu croire que leur sort, à elles, dépendait de la réponse que Demeester allait donner.

Lui, il fumait puissamment, par grosses bouffées qui montaient au plafond, et il fermait à demi les yeux. Une lutte violente l'agitait, et faisait remuer jusqu'à ses gros souliers, qui martelaient en mesure le carreau. Elle cessa tout à coup. Il saisit sa cuisse de sa main droite, comme si ç'avait été la commande de son métier ; il redressa le buste ; il considéra une seconde, avec admiration, Mélanie victorieuse, et dit :

— C'est convenu : puisque je t'ai demandé ton conseil, ça n'est point pour ne pas le suivre.

Mais je ne comprends pas tout, et il m'est dur de m'en aller d'ici.

Alors, la femme qui avait étudié sourit pleinement. On vit le bord de ses belles dents ; on vit, sur son visage, son âme prompte et sûre, on vit la joie d'une force hardie.

— Tu ne te rappelles donc pas, père, le temps des métiers à main, quand chaque maison flamande, dans les villages et autour des villes, avait deux, trois, quatre métiers, que menaient les hommes, les femmes, les enfants ?

— Je m'en souviens, mais le temps est passé.

— S'il ressuscite, embelli, pourquoi ne l'accueilles-tu pas ? On avait le cœur à l'ouvrage ; on travaillait chez soi ; on se remplaçait l'un l'autre...

— Moi, je serai tout seul.

Elle se mit à rire tout haut. On entendit les trilles de sa voix de contralto.

— Qu'en sais-tu ? Il y a des jours où mon inspecteur, parce que je suis chrétienne, comme maman, comme toi-même, au fond, se montre pour moi sévère, je puis même dire, se montre injuste...

— Est-il possible ? Pour une fille pareille !

— Je n'ai pas à te raconter mes pauvres histoires, mais, si jamais j'étais obligée de donner ma démission...

— Ne le fais pas, Mélanie !...

— ... Je saurais comment la libeller. J'écrirais : « Je retourne au métier qui a fait vivre les vieux Demeester, depuis plus de quatre cents ans... Et je ne dis pas assez. »

Le bonhomme se leva un moment, et tendit les bras vers elle.

— Ne plaisante pas ! Si je t'avais près de moi, oui, je le sens bien, ça serait le bonheur ! Je pourrais mener l'outil, alors, jusqu'à quatre-vingts ans !

— Je plaisante, en effet. Pardonne-moi. Je ne crois pas que je devienne tisserande, à présent. Mais, dans le pays, on a toujours su ce que c'était qu'une navette ! Nous avons la vocation de tisser. Elle ne séparait pas la famille, autrefois, elle la faisait vivre, et la maintenait une. Apprentissage maternel !

Elle était prise par l'idée. Elle tournait son visage vers l'un ou l'autre de ses auditeurs, pour les prendre à témoin. Mais ce n'étaient plus les sœurs Fleurquin, le vieux père Demeester qui l'écoutaient dans une maison de Roubaix. Non : maîtresse d'école, contente de parler et sachant qu'elle parlait bien, elle faisait, devant ses « grandes », une de ces leçons d'histoire flamande, qu'elle annonçait deux jours d'avance, et qui passionnaient ses élèves.

— Toute la force patiente de la Flandre, sa gaieté qui diminue, sa richesse qui va et vient,

tout a grandi dans ces petites maisons-là. Ils avaient des consciences de braves gens et d'artistes, nos Flamands !

— Peut-être, mais, des libertés, en avaient-ils ?

— Plusieurs que nous n'avons pas ! Et d'abord, celle de travailler comme ils l'entendaient, de mesurer la journée selon le courage, le besoin, la santé de chacun. Ah ! que j'y ai songé de fois !

— Claire ! cria le tisserand, Claire ! viens avec nous : on cause du pays !

Elle vint aussitôt, la petite ; elle se tint debout derrière Mélanie, qui ne s'était point arrêtée. Et Demeester, ravi par la belle voix de sa fille préférée, et par les choses qu'elle disait, rayonnait de plaisir comme aux concerts d'été, quand la Grande Harmonie joue dans le Beau Jardin, à Roubaix.

— Tout le pittoresque de la Flandre est dans nos caractères, dans l'ordonnance de nos cortèges et dans l'ouvrage de nos mains. Dès l'an mille, nos draps et nos tissus étaient célèbres. La gloire de notre travail courait le monde, et le profit venait chez nous, dans la bourse des marchands de France et d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre. Sur leurs vaisseaux, les marchands étrangers arrivaient au port de Bruges ou à celui d'Anvers. Ils nous laissaient tant de belle monnaie d'or, que nous en mettions sur les autels de

Dieu qui remercie toujours, et sur les étendards, les oriflammes, les bannières, sur toute l'armoirie, balancée au vent de mer et au pas de nos hommes, et que nous promenions dans les processions et les cortèges de corporations, dans les défilés qui n'en finissaient pas, lorsque entraient chez nous des princes, tout heureux si c'étaient nos comtes et nos comtesses de Flandre, et jaloux s'ils n'étaient qu'invités.

— Bravo, Mélanie ! grogna Demeester.

— Les gens du métier étaient puissants.

— Quelle blague !

Mélanie ne l'écoutait plus.

— Au XIV^e^, quand mourut le dernier de nos comtes, Louis de Maele, vous croyez peut-être que la prospérité diminua ? Allons donc ! Tous les métiers battaient, toutes les maisons avaient confiance, et habillaient de neuf leurs enfants ; on vendait du velours aux petits des campagnes ; on mangeait à sa faim, et même plus ; on buvait à sa soif, et même plus ; on priait de tout son cœur pour ne pas retomber, tout de même, au péché païen ; les seigneurs et les fils de roi s'honoraient de faire partie de nos guildes. Nous étions alors commandés par les ducs de Bourgogne, des rois sans le titre, et braves, et fastueux : et savez-vous comment se nomme cette époque-là ?

— Non ! dirent les Fleurquin, non, dites-le !

— Elle se nomme la *féerie bourguignonne.* La Bourgogne n'était qu'une des causes, une circonstance : la féerie veut dit la fête, la fête d'un peuple, la nôtre ; et le monde était en admiration, parce que nous étions dans la joie, et on disait avec envie : « Les Flandres ! »

Elle reprit, le cœur battant, le regard interrogeant ceux qui l'écoutaient :

— Il faut m'excuser, mesdemoiselles, et toi aussi, père. Je me crois encore à l'école, quand je parle de ce sujet-là : et je bavarde !

— Bigre non, tu ne bavardes pas : tu nous instruis ! On ne parle des anciens que pour les plaindre, dans les feuilles... Vide ton petit sac. C'étaient de bons travailleurs, à ce que je vois : étaient-ils de bons Français ?

— Ils le devinrent à leur tour. Ils étaient destinés à le devenir, car déjà ils avaient grand cœur. Ça se mérite, la France ! Les meilleurs ne la comprennent pas tout de suite. Il ne suffit pas de l'avoir aperçue de loin : il faut l'avoir vue souffrir, donner et prier. Alors, on l'aime. Jeanne d'Arc a dit quelque chose comme ça aux tisserands, tanneurs, gantiers, armuriers de Tournai...

— Tu plaisantes, Mélanie ? Jeanne d'Arc ? Aux tisserands de Tournai ? Tu es de là, Mélanie, puisque ta mère était Tournaisienne : mais tu vantes ta ville !

— Non, père ; dans le monde d'autrefois, comme dans le monde d'aujourd'hui, il y eut des lieux élus, où la France d'alors apparut, avec le grand air qu'elle a dans l'épreuve, son air de fille de Dieu, et où on l'aima passionnément. Trois de ces lieux bénis formaient triangle autour de ce qui restait de la France, sous le règne de Charles VII : à l'ouest, le mont Saint-Michel, toujours assiégé, jamais pris ; à l'est, le pays de Vaucouleurs ; au nord, nos voisins, Flamands comme nous, de la ville de Tournai. Que c'étaient de fières gens ! Le roi, pour gardes du corps, avait une compagnie de Tournaisiens. Quand il eut perdu le plus clair de son royaume en formation, les trente-six guildes de métiers de Tournai, — les tisserands en étaient sûrement ! — firent frapper une monnaie de cuivre, une monnaie de pauvre, portant cette inscription, signée avec leur cœur et leur orthographe : « Vive le roy de Franche ! » Jeanne d'Arc savait ce qu'ils valaient, ceux de Tournai ! Elle n'avait pas, depuis un mois, délivré la ville d'Orléans, qu'elle invitait les Tournaisiens au sacre de Charles VII. Je réciterais sa lettre par cœur : « Jhésus ! Maria ! Gentilz loïaux Franchois de la ville de Tournay, la Pucelle vous fait savoir des nouvelles de par decha que, en huit jours, elle a chacié les Anglois de toutes les places qu'ils tenoient sur la rivière de Loire... », etc. Ils y

vinrent, au sacre. Ils choisirent des délégués, et c'étaient encore les métiers qui choisissaient, de sorte que, peut-être, un grand-père Vermeulen se tint debout, à genoux, parmi les chevaliers et les princes, dans la basilique de Reims. A ses amis de Tournai, elle a écrit deux autres lettres. Au duc de Bourgogne, elle a écrit une lettre qui vaudra dans les siècles ; elle lui a reproché de ne point être du côté France : « Ne guerroyez plus au saint royaume de France... Tous ceux qui guerroient audit saint royaume de France, guerroient contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain Seigneur. »

Mélanie Demeester se tut. Les deux demoiselles Fleurquin, déshabituées de toutes les spéculations de l'esprit, étaient épanouies d'admiration, chacune selon son humeur, comme des enfants que ravit l'histoire d'une grand'mère ; la petite, derrière elles, de son regard tout neuf, regardait le haut de la muraille, et sans doute n'imaginait rien, n'ayant jamais entendu parler de ces choses. Alfred Demeester, redevenu tout grave, réfléchissait à la formule dont il revêtirait sa volonté, à présent nette et certaine. Ce fut en flamand qu'il dit, lentement, devant les quatre femmes qui comptaient et pesaient les mots :

— A présent, Mélanie, j'accepterai la maison

de monsieur Lepers, et l'année ne finira point avant que j'aie retiré mon refus. Seulement, je le redis : je serai seul au métier. Car ce n'est pas toi qui donneras ta démission !

Il se leva, et personne n'ajouta plus un mot, parce que, tous, ils étaient, depuis une heure peut-être, hors de la vie présente.

Le lendemain, samedi, semaine anglaise, le tisserand se rendait à la fabrique de M. Lepers-Hooghe. Il savait, par un employé, que le patron ne quitterait pas le bureau avant cinq heures. Et, en chemin, il fit la rencontre d'un camarade, jeune et ardent, « anarchiste d'opinions », comme il disait, et peut-être bien de métier. Celui-ci, au moment où il croisait le grand vieux tisserand, sur le trottoir, fit une pause, le corps déjà tendu en avant, pour repartir, et dit, levant son museau de renard :

— Quand seras-tu de la rouge avec nous, Demeester ?

L'ancien n'était pas d'humeur à plaisanter. Dominant, de toute la tête, l'homme qui riait :

— Crétin ! dit-il, tu ne sais donc pas ce que nous étions autrefois ?

— Quand ça ?

— Au temps des rois et des ducs ? Eh bien ! nous étions des petits rois aussi, dans la commune et dans le métier, et nous avions un chez-nous.

— Qui t'a enseigné ?

— Ma fille !

— L'institutrice ?

— Pour sûr. Et elle en sait long !

Le colporteur « d'idées » secoua la tête, et reprit la marche en se moquant.

— Tu changes, Demeester ! dit-il. Il y a une femme après toi !

Il se trompait : elles étaient plusieurs.

Un peu avant cinq heures, le tisserand, annoncé par un coup de téléphone du concierge, montait dans le cabinet de travail du patron. Au moment où il achevait de mettre en ordre ses papiers et de poser, sur les quatre piles, un galet de la plage d'Equihen, une demi-boule de verre de Saint-Gobain, un obus de canon-revolver, — déchargé, — et un beau chien de bronze signé « Barye », le fabricant vit entrer Alfred Demeester, toujours sérieux, et, ce soir, plus déférent que de coutume. Demeester n'aurait point eu une autre mine, au sacre de Reims.

— Qu'est-ce qu'il y a, Demeester ? Pourquoi vous êtes-vous fait annoncer ? Auriez-vous réfléchi à ma proposition de l'autre jour ?

— Oui, monsieur Lepers.

— Vous l'acceptez, alors ?

— Avec plaisir, monsieur Lepers.

Le patron se pencha au-dessus d'un agenda neuf de *la Lainière de Roubaix*, imprimé avec

goût, relié en cuir souple et posé sur le coin du bureau. En le feuilletant, il dit, avec bonne humeur :

— Nous sommes aujourd'hui le 31 décembre ; ce sont de véritables étrennes que vous me donnez, Demeester, en m'apportant une réponse affirmative : vous me permettez de vous faire du bien. Je vais commencer une œuvre à laquelle nous tenons, ma femme et moi... Voyons, avez-vous une date, à laquelle vous seriez désireux que votre maison fût achevée, prête à livrer ?

Le tisserand balança un instant son buste, levant un peu l'épaule, pour bien montrer qu'il avouait un caprice, une fantaisie peu digne d'un homme d'âge.

— Voilà, monsieur Lepers : pour le tir à l'oiseau, de la *Belle Aventure*, j'avais pensé qu'il aurait lieu chez moi, cette année, ou dans un terrain à côté...

— Quel jour ?

— Saint-Jean d'été, 24 juin.

— Bah ! mais nous serons prêts bien plus tôt ! J'ai un rapport de l'architecte... Tenez, Demeester, vous aurez les clés en main pour la Semaine sainte, tout au commencement d'avril. Nous sommes d'accord ?

— Tout à fait, monsieur Lepers.

— Et c'est un empereur, je le devine, que j'aurai logé dans ma première maison !

Alfred Demeester fit un signe de dénégation, — modestie, pensa M. Lepers-Hooghe, — et les deux hommes échangèrent une poignée de main, contents, chacun, d'une joie différente et noble.

CHAPITRE VIII

AVRIL DANS LA BANLIEUE

La maison devait être prête au commencement de la Semaine sainte. Elle le fut seulement à la fin de la semaine de Pâques, le samedi 14 avril. Les camions de l'usine transportèrent, de la rue des Longues-Haies jusqu'au chemin de la Tribonnerie, au sud de Roubaix, le mobilier d'Alfred Demeester, ses vêtements, ceux de Claire, qui eussent tenu dans une bourriche, et la chatte bleue, toujours effilée, joueuse et traîtresse. « Faute de rats, prendra des mulots », avait dit mademoiselle Marthe. Les chauffeurs et livreurs de M. Lepers-Hooghe, ayant donné un coup de main à leur camarade tisserand, les meubles furent promptement mis en place, quelques clous plantés dans les parois imma-

culées ; de vieilles malles, caisses, ferrailles, que l'homme transporte avec soi et qui ne lui servent jamais, connurent un nouveau grenier ; deux caisses même furent emplies de charbon. Les livreurs se montraient galants, et Claire riait de les voir lui obéir.

— Par ici, monsieur Verheide ; au premier dans la chambre de grand'mère, monsieur Vandenbrouck ! A présent, le buffet, dans la cuisine, en face de l'étuve !

A quatre heures, dans la nuit hâtive d'un jour sombre, l'aménagement était achevé. Alfred Demeester, en manches de chemise et nu-tête, malgré le froid, debout dans la première pièce de « sa » maison, fit l'appel des 77 numéros qu'il avait inscrits sur un calepin. Toutes les lampes électriques étaient allumées, en bas, en haut. La grosse voix du roi des Archers sonnait et rebondissait entre les murs. C'était Claire qui répondait, allant, venant, montant et descendant l'escalier. Elle criait : « Présent ! » à chaque article appelé. Trois des quatre camarades, chauffeurs ou livreurs, se tenaient assis et las, soufflant et riant un peu, à côté de Demeester. Le quatrième, par la fenêtre, regardait la campagne. Pas un objet ne manqua, pas un n'avait été brisé dans le voyage. Le tisserand, satisfait, descendit dans l'appentis accolé à la maison, du côté de la route.

— Baissez la tête, vous qui êtes grands, pour entrer dans l'atelier, mes amis !

Il les précéda, baissant la tête, lui aussi. Ils se trouvèrent dans une salle rectangulaire, bâtie en briques, éclairée par une fenêtre au nord et une lucarne au sud, et deux fois plus spacieuse qu'il n'était nécessaire pour les deux métiers neufs, luisants, sans poussière ni rouille, qui emplissaient la partie gauche, et reposaient, solides, sur le pavage de béton.

— La place vide, à droite, dit le tisserand, c'est là qu'on aurait mis les métiers de ma femme, si Anna vivait encore ; c'est là qu'on mettra ceux d'un de mes arrière-petits-enfants, si jamais je vois ce temps-là !

Il se détournait, en disant cela, vers le bruit qui venait de la salle, en arrière, où Claire marchait, aussi vive que le matin. Les quatre hommes, qui plaignaient le vieux de n'avoir point de lignée de son état, souriaient, en manière de consolation et en signe d'amitié. Ils pensaient, ils étaient sûrs que cette Claire, la rose, se marierait aisément, et qu'un de ses enfants viendrait là, en effet, tisser du lainage de nouveauté, pour un successeur de M. Lepers-Hooghe, mais ils savaient aussi que le roi des Archers n'y serait plus. C'est pourquoi leur sourire était mêlé d'un peu d'apitoiement.

Demeester étendit le bras, et, après une pause,

destinée à appeler l'attention des témoins, « clincha » la commande de la machine. Aussitôt le métier se mit à battre. Et le bruit du battant, doublé par les échos, carillonnait dans la cage aux murs rapprochés ; il sortait par les vitres et par la porte ouverte ; il allait dans la campagne habituée, tout autour, bruit familier à tous, et qui rappelait, à plusieurs, qu'à deux pas de la maison neuve, là, sur la butte, de l'autre côté du chemin, le métier du dernier des tisserands à main, Roland Maes, du matin jusqu'au soir, il n'y avait pas vingt-cinq ans, lançait ainsi, dans la vallée, son refrain d'horloge enrouée et tapageuse. Demeester arrêta les métiers.

— Ils battent comme à Roubaix, dit un des livreurs. Lundi, mon vieux, je leur apporterai de quoi travailler, à ces beaux galopins : la chaîne, la trame, et les cartons qui guident la danse.

— J'en ai hâte, dit Demeester.

Et, ayant repris son veston, il emmena les hommes à l'estaminet de la Montagne, qu'ils connaissaient déjà, au bas du chemin.

Claire était seule. Elle avait éteint les lampes. Tout se taisait. Cette délivrance totale du mouvement et des voix la surprit, elle que la plainte confuse de Roubaix, jour et nuit, depuis l'enfance, avait enveloppée. Elle demeura interdite,

au milieu de la salle d'entrée, debout en face de la porte abritée d'un auvent, et du perron de trois marches par où l'on descendait dans ce qui serait le jardin. Aucune pensée ne lui vint. Mais nous avons si grand besoin de la paix, que la jeune fille sentit son âme s'émouvoir à cette entrée abondante d'une douceur inconnue. Elle ploya les genoux ; elle ne pria pas ; elle regarda l'étendue où, dans un reste de jour mêlé de beaucoup de nuit, elle devinait les premiers piquets limitant le jardin ; la haie du chemin descendant ; plus bas, des ombres qui devaient être la vallée. Au-dessus, elle voyait un pauvre ciel d'hiver, sans étoiles, mais libre de toits et de cheminées. C'était là son bien, désormais, son royaume. A ce moment, elle se souvint de sa mère. Aller la voir ? Non, elle ne pouvait pas le faire. Lui donner rendez-vous, à Roubaix, lui parler comme aux jours passés, l'implorer, et qui sait ?... Non, elle ne pouvait pas revoir sa mère. Le grand-père Demeester aurait pu l'apprendre, et quelle colère ! Il aurait couru, le soir même, jusqu'au chemin du Brun-Pain, jusqu'à Menin, et, violent comme il était, et tenant sa petite-fille comme son bien, à lui seul, de quelle vengeance n'était-il pas capable ?... Mais demander à tante Marthe Fleurquin d'écrire, et de rappeler à maman Adéline qu'il y avait, dans la maison neuve, sur le chemin de la Tribonnerie,

une enfant qui faisait effort pour paraître gaie, mais qui souvent, en cachette, pleurait?... Deux larmes tombèrent de ses yeux sur le carreau rouge qu'elle balaierait le lendemain. Puis elle se releva, décidée, et s'en alla dans la cuisine, pour préparer le dîner.

Claire commençait de l'aimer, cette maison, que l'architecte de M. Lepers-Hooghe avait bâtie plaisante, en bons matériaux, blanche, couverte en larges tuiles de Lauwe. On entrait par un perron avançant, dominé par un petit toit qui faisait l'accent circonflexe au-dessus de la porte. Deux pièces en bas, deux pièces en haut. La première de toutes, l'indispensable « pièce de devant », ou pièce de réception, donnait accès dans la cuisine. De là, par un escalier-échelle, on gagnait l'étage, c'est-à-dire d'abord un couloir, sur lequel deux chambres s'ouvraient. La plus grande était la chambre à donner, mais que Demeester ne donnerait jamais, celle où étaient le grand lit de bois et la couronne de mariée d'Anna Vermeulen, femme Demeester, à présent en paradis. La seconde chambre, petite, était meublée d'un lit, celui de Claire, jadis celui de Mélanie, la fille cadette du tisserand. C'était la chambre de la nouvelle maîtresse de maison, d'où l'on pouvait guetter. Elle avait une fenêtre au sud, par où l'on apercevait les gens qui entraient, et le jardin, et quelque chose

de la vallée, et une autre ouverture à l'ouest, qui paraissait en feu, quand le soleil se couchait et se mirait dans les vitres.

Et Demeester, où coucherait-il ? La maison n'était pas seulement une maison pour dormir. Maison pour le travail également, elle avait une aile, parallèle au chemin, et qui s'avançait jusqu'auprès de la haie. C'est là qu'étaient logés les métiers neufs. Demeester, consulté par le patron, avant que le plan fût signé, avait demandé d'avoir sa chambre au-dessus de l'atelier, idée de vieux tisserand qui, voilà bien des années, habitant la ville de Menin, avait couché ainsi, dans une sorte de grenier, où le bruit du battant berçait son sommeil de jeune garçon.

— Je ferai comme vous voudrez, avait répondu le patron ; vous désirez dormir au-dessus du métier, comme faisaient souvent vos pères les Brugeois, eh bien ! l'appentis sera surélevé ; je le ferai double, pour que, dans l'avenir, la famille y puisse travailler avec vous, et, au-dessus, vous aurez une chambre.

C'était moins une chambre qu'un réduit, avec un plafond incliné ; mais deux lucarnes l'éclairaient, et la porte, comme les deux autres de l'étage, s'ouvrait sur le couloir. Demeester disait :

— J'ai vécu dans le bruit à Roubaix, je n'en manquerai pas ici : j'aurai celui de mes

métiers, et, la nuit, celui du vent du nord.

La place avait été bien choisie, où était bâtie la maison, dans un de ces terrains menacés d'assez près par la ville avançante, circonvenus par elle, où l'on tracerait bientôt des rues, mais qu'elle n'a point commencé de dépecer. Un chemin rural, pavé, qui vient de Roubaix, suit le faîte d'une modeste colline, que les naturels du pays, habitués au sol plat, appellent « la Montagne » ; le chemin tourne, parce que les anciens l'avaient fait pour desservir les fermes de la vallée ; il descend, et, par l'angle qu'il forme ainsi, se trouve limité un vaste champ en pente, sept ou huit hectares, dix peut-être, qu'on laboure encore, où l'on récolte, et qui attend les bâtisses. C'est là que l'architecte de M. Lepers-Hooghe a construit la maison d'Alfred Demeester. Il l'a plantée en bordure du chemin pavé, ne laissant, entre la route et l'appentis où est l'atelier, que ce qu'il faudrait d'espace, à la rigueur, pour doubler celui-ci. L'entrée du domaine est toute rustique : un ponceau jeté sur le fossé, une entaille dans la haie du chemin, une porte à claire-voie, le long de laquelle pend un cordon de sonnette. On entre, on suit un sentier de terre battue, on est au pied du perron de trois marches : le jardin est à gauche, et continue de descendre le long de la haie.

Ce n'est encore, le jardin du Roi, qu'un bout

de champ, plus long que large, clos par des palissades de chemin de fer. Mais demain, mais dans six semaines, mais dans deux mois ! Il n'a pas encore sa tonnelle, mais personne ne saurait dire qu'il n'aura pas, un jour, sa cage de treillage, où grimpera un chèvrefeuille. Sûrement, il aura son allée sablée, sa planche de choux, sa plate-bande de salades, son parc aux petits oignons, son semis de radis roses, sa bordure de persil et son coin d'échalotes. On verra, dans un autre alignement, les premiers fuseaux d'une giroflée ramoneuse ; il se trouvera quelque volubilis, planté là par le vent ou par la main d'une femme, et qui grimpera aux lattes de châtaignier, et, tout à la pointe, à trois pieds du sol, ouvrira ses yeux blancs, ses yeux bleu-horizon, ses yeux couleur de la mer profonde. Le volubilis est un contemplatif, que la boue n'atteint pas. Une touffe d'iris pourra, en face, lever ses épées vertes, si mademoiselle Marthe Fleurquin pense à donner au père Meester quelque bout de racine, et la grande fleur violette, veloutée, courbée en ailes de cygne, durable et parfumée, s'élancera des mottes, et fera vis-à-vis aux volubilis d'un seul après-midi.

Autour de la maison neuve, le paysage n'est nullement négligeable. Les voisins sont assez nombreux ; ils ne gênent pas encore. En haut du chemin, au tournant, il y a, d'un côté, un

établissement de maraîcher ; de l'autre la maison de campagne de la Tribonnerie, avec son bois de peupliers de l'espèce épanouie, planté sur la montagne et toujours transparent ; plus bas, le long du même chemin, presque au niveau du pré, en forme de coque de navire, il y a plusieurs maisons anciennes, dont deux estaminets ruraux, comme il convient, puis, disséminées dans la campagne, des fermes dont l'une est toute cachée dans son verger de poiriers sauvages. Et ce n'est là que le paysage du nord au sud. La première fois qu'Alfred Demeester a regardé à l'ouest, par-dessus le grand champ, il a découvert une pente boisée et habitée, les cheminées d'un hameau, les girouettes de l'orphelinat Wallaert, des parcs, reconnaissables aux couronnes que dessinent les pointes des arbres, autour de pelouses invisibles : tout un pays dont les eaux s'écoulent vers la Marque, la rivière cachée dans les bois et les herbes, la Marque qui vient de Bouvines.

Il pourrait être très heureux dans la maison nouvelle : il ne l'est pas encore. Il attend, avant de se prononcer. A ses compagnons de la *Belle Aventure*, qui sont venus le voir, le lendemain de son installation, — ils étaient deux seulement, — et qui demandaient :

— Tu es content ?

Il a répondu :

— J'ai pas assez de famille pour être content ici.

Et, comme les compagnons, d'un mouvement d'épaules et riant dans leur barbe, désignaient Claire la rose, Claire apportant des « jattes » et le café « cramique », et signifiaient ainsi : « Ta famille de demain, ton espérance, ta joie, Sire, la voilà ! » il a dit :

— Dans combien de temps ? car je suis vieux.

Ils ne firent point allusion à Adéline. Tout le monde, dans Roubaix, ne connaissait-il pas le chagrin du Roi ?

Claire, mieux que lui, et dès les premiers jours, commença donc de s'habituer. Elle avait obtenu, de sa maîtresse de couture, la permission d'arriver une demi-heure après les autres ouvrières, à cause de la distance qu'elle avait à parcourir. Le matin, ayant apprêté le premier déjeuner, peu pressée de balayer les chambres, elle étendait seulement sur l'appui des fenêtres, les quatre draps de la maison, qui claquaient au vent, comme des voiles demi-carguées ; puis elle prenait son caoutchouc, trottait par les chemins, et, par la rue de Beaumont, gagnait la place du Travail, où elle trouvait le tramway. Par le même moyen, le soir, elle retournait à la maison neuve, terminait le ménage, et se mettait à préparer le dîner. Il lui arrivait souvent d'être en retard, et, quand le grand-père l'interrogeait, elle avait

toujours une réponse, jamais la même, à quoi il ne trouvait guère à faire de réplique. Secrètement, le bonhomme s'étonnait que Claire eût été retenue par la patronne ; qu'elle n'eût point trouvé de place dans le tramway de cinq heures et demie ; qu'une averse, qui n'avait pas mouillé les voisins de Tribonnerie, eût obligé la jeune fille à s'abriter dans une boutique de la ville, avant de continuer sa route.

Elle était demeurée assez médiocre cuisinière. Le grand-père, inutilement, faisait des allusions aux menus de son ancien estaminet. On dînait dans la cuisine, toutes fenêtres closes ; Demeester parlait peu, il songeait davantage ; la chatte bleue tendait sa gueule serpentine et ses yeux demi-fermés à l'odeur du fricot. Bleue ? c'était une manière de dire. La jeune chatte de mesdemoiselles Fleurquin était rayée de blanc et de gris, mais ce gris de haut velours, ce duvet plus léger, plus aéré que celui de la graine de souci, avait, quand on savait regarder, des reflets bleus fugitifs. « Le beau temps aurait bien aidé à l'accoutumance », pensait Claire. Dîner sans allumer la lampe, la fenêtre ouverte, peut-être même sur le sable, en avant du jardin ! Oui, sur le sable : le grand-père avait acheté, payé, étendu, ratissé, avec un amour singulier, deux mètres cubes de gros sable, qui parait le terrain, tout le long de la façade, jusqu'à l'entrée du

domaine, et craquait sous le talon, et, criblé d'étincelles, prenait, les jours de pluie, un air de voie lactée.

Claire attendait le beau temps, et le beau temps ne venait pas. Quand elle travaillait à l'aiguille, — il le fallait bien, — après le dîner, pendant la pipe dans la « salle de devant », elle n'avait pas toujours d'histoire à raconter au grand-père, et elle voyait le vieil homme, dès qu'elle cessait de parler, prendre cet air triste qu'elle expliquait à sa manière : « Ce n'est pas la vieillesse, pensait-elle, ce n'est pas la fatigue : il n'est malade que de nos peines. » Entre elle et lui, la même image passait souvent, mais ils ne se l'avouaient pas. C'était le fantôme de la maison. La jeune fille évitait souvent de parler. Elle souffrait de n'avoir, avec ce grand-père, presque aucune liberté de se souvenir. Un soir, arrivant tard du travail, et comme elle entrait dans l'atelier, où Alfred Demeester, calme, achevait de longues heures de tissage, elle avait eu un mot imprudent. Elle avait dit, avec une joie évidente :

— Ah ! te voilà ! Je me demandais où tu étais !

— Et où veux-tu que je sois à cette heure-ci ? A voir passer les Belges ?

Le ton de la riposte, et le coup d'œil, et le visage non moins que les paroles, montraient que la colère était bien nourrie, en cage, et ne perdait point de sa force. Il fallait se taire.

Non, le vieux Demeester n'irait pas une seconde fois sur le trottoir du chemin du Brun-Pain, attendre le passage des émigrants quotidiens ; mais il entendait que personne, même étourdiment, ne vînt lui rappeler la fille indigne, sa honte. N'était-ce pas trop, déjà, cette douleur, qui ne le quittait point, de n'avoir plus une famille intacte, et la rougeur qui lui montait au visage, lorsque les compagnons de la fabrique, ou ceux de la *Belle Aventure*, demandaient au vieux Roi des nouvelles de Mélanie, des nouvelles de Claire, et se gardaient de nommer l'autre ?

Une semaine environ après leur aménagement, un soir qu'ils venaient de souper, Alfred Demeester et Claire entendirent le commandement qu'un homme lançait à des bêtes au travail. Ils ouvrirent la fenêtre de l'ouest, donnant sur l'immense guéret dont leur habitation occupait une infime parcelle en bordure. L'air glacé entra. Un peu de jour, attardé sur la terre, flottait autour des choses ; le ciel, très pur, n'avait encore que ses grosses étoiles. Dans le champ, très loin, deux chevaux, une herse, un homme guidant les bêtes, s'avançaient avec lenteur, et descendaient la pente.

— Que font-ils si tard ? Ils labourent, grand-père ? demanda Claire.

— Ils usent bien du temps, ils sont bons ménagers, répondit Demeester.

— Et encore ?

— S'il y a un autre homme en arrière, ils font les semailles, et la graine, nous la verrons germer. En attendant, va quérir ton châle ; il gèlera cette nuit.

Ils demeurèrent accoudés sur l'appui de la fenêtre ; ils virent les deux chevaux gris remonter le champ, et, dans les ténèbres presque faites, ils virent encore, à la suite, l'homme au geste en feston, l'homme qui répand la graine sur les guérets brisés.

— Je les estime, ces voisins, répéta le tisserand : ils ne craignent pas leur peine.

Une partie de la nuit, Claire, qui dormait d'une seule traite dans le bruit de Roubaix, fut éveillée par la voix du herseur, qui commandait les chevaux.

Le lendemain matin, dans la courée Vehrée, Marie la malade, ayant regardé le ciel, au-dessus des maisons d'en face, se retourna brusquement vers sa sœur. Elle avait cette pâleur, et ces creux, et ces lignes tendues et dures, dont les moindres émotions travaillaient son visage.

— Marthe ! regarde, toi aussi ! Le vent de mer ! Le vent de mer qui accourt, avec son chargement !

Angoisse de la Flandre habituée, qui devine la tempête ! Loin de la rue des Longues-Haies, dans l'atelier de la maison nouvelle, où déjà

ses métiers battaient, au même moment, Demeester criait :

— L'enfant ? J'allume ma lampe : il fait noir comme dans un four !

Comme il ne recevait pas de réponse, il arrêtait les métiers, il traversait les pièces d'en bas, il montait l'escalier :

— Partie ! Un temps pareil !... Elle a du sang d'ouvrier, la petite !... Le travail : ce que ça fait de nous tout de même !... N'y a que la mère qu'était pas brave : c'est ça qui l'a perdue.

Il ne comprenait pas beaucoup de choses, mais il savait le travail. Le vieux se remit au tissage, sous la lampe que l'ébranlement des machines faisait se balancer au bout du fil.

— Mon bateau-phare ! grognait le tisserand. Le jour est à la bourrasque : tout tremble ici !

Par la fenêtre basse, bien qu'il fût près de neuf heures du matin, aucune lumière ne venait. Seule, la lampe au roulis, en décrivant son arc, jetait, à bout de course, une lueur sur le sable de l'allée. Déjà plus de la moitié du ciel, du côté du nord, était tendue de sombre, et les nuées, sorties de la mer, continuaient d'avancer, et de diminuer les étendues de jour.

— La pluie sera pour Tourcoing, pour Roubaix et pour Lille, grommelait encore Demeester ; la pluie sera pour Erquinghem, et pour Haubourdin, pour l'Hemponpont et pour Gruson où j'ai

de la famille. Rien n'échappera. Toute la pêche a dû rentrer dans les ports de la côte. Comme cela monte vite !

Dans les temps d'arrêt des deux métiers, aucun autre bruit que celui du vent, et bientôt des premières gouttes espacées martelant les tuiles, les vitres, et rebondissant. Dans les chemins, aucune voiture : dans les champs, plus un laboureur, plus une gardeuse de vaches ; plus un oiseau volant, sous la voûte de nuit en marche et sans fissure. Une crainte avait saisi le monde. Le tisserand s'approcha de la fenêtre. Le verger de la ferme la plus éloignée, le haut verger de poiriers sauvages, plantés sur une butte, était déjà caché par le rideau de gouttes d'eau, coulée de métal qui tombait du ciel bas ; le coteau d'en face entrait dans la pluie, puis la prairie au creux de la pente, puis les maisons plus proches, celle d'un charretier, l'estaminet de la Montagne, l'estaminet de la Tribonnerie, enfin le futur jardin entouré de sa palissade. Alors le toit, les murs, les vitres crépitèrent au choc de la pluie diluvienne. En même temps, un grand souffle ébranlait la maison. Demeester voulut fermer les volets. Mais déjà les vitres cessaient de plier et de gémir ; le vent s'apaisait : l'avant-garde de la tempête avait passé. L'averse pressée, fouettante, isolait l'habitation de tout voisinage. Le vieil homme reprit le travail avec peine, le

corps brisé par le poids de cette eau qui cependant ne l'avait pas touché. Il ne put se décider à se risquer dehors, et à faire les cent pas qui le séparaient de l'estaminet de la Montagne, où il déjeunait, d'ordinaire. Les quelques provisions serrées dans l'armoire, en face de la cheminée de la cuisine, lui suffirent. Le soir, quand Claire arriva de Roubaix, trempée, il la reçut avec humeur, et dit :

— Si ça continue, Claire, je dirai à Lepers-Hooghe : Reprenez votre maison, moi je retourne à la ville !

Claire était en face de lui, éclairée par la lampe ; elle avait enlevé son caoutchouc ruisselant ; tous ses frisons défaits tombaient sur son front et ses joues ; elle considérait sa robe, ses bottines tachées de boue jaune et qui coulait. Les mots que son grand-père prononçait avec rapidité, et comme une chose apprise, récitée à soi-même pendant des heures de solitude, la firent sourire, d'un sourire qui commença petitement, et qui grandit peu à peu. Toute son âme jeune s'épanouit sur son visage mouillé. Cependant, elle ne répondit rien, et monta dans sa chambre.

La pluie ne cessa point le lendemain. Ce fut un jour de ténèbres. Demeester, ayant défendu à Claire de voyager par les chemins jusqu'à la place du Travail, la jeune fille alla chez un voisin, et téléphona à la patronne de la maison

de couture, — ce furent ses propres expressions, — qu'il faisait, à la campagne, « un temps à ne pas mettre même une petite main dehors ». Et, comme ce fut dit d'un ton enjoué, elle reçut la réponse qu'elle attendait. Le boulanger vint, ainsi qu'il avait commencé de le faire le 14 avril ; le boucher, qui montait le chemin dans son automobile, fut hélé au passage ; le grand-père ne gronda pas, et cette sombre journée, où il ne fut pas seul dans la maison, même une heure, le mit en joie.

La nuit suivante fut détestable. Le vent poussa tous ses hurlements, ceux du lion, et ceux du veau marin, et ceux du chien perdu qui aboie à la lune ; il roula comme le tonnerre, galopa comme un cheval, secoua les tuiles, siffla aux serrures, lança des cailloux dans les vitres ; il appela les morts de la Grande Guerre, et plusieurs des vivants, qui dormaient dans les fermes, éveillés en sursaut, crurent qu'il disait les noms. Dans la maison nouvelle, le grand-père et Claire la jeune fermèrent à peine les yeux. Quelque chose les épouvantait : le sentiment de la solitude, encore plus que les rafales que la mer envoyait ainsi, à la rescousse, vers la pointe de la tempête déjà rendue bien loin, peut-être au-dessus de Paris, peut-être jusqu'en Provence. Alfred Demeester aurait voulu prendre le bol de porcelaine, comme autrefois, l'appliquer à la

muraille de brique, et crier : « Pierre, mon voisin, si tu ne peux reposer, viens jouer une partie de cartes. » Et l'autre aurait répondu : « Merci, il y a encore trop de chemin, de chez moi, chez toi : je me noierais. » Mais on aurait causé : on n'aurait pas connu, dans ce désordre de tout, un abandon pareil.

Et le troisième jour parut. Il était vers cinq heures. Déjà les métiers levaient et abaissaient leurs nappes de fil, déjà les navettes couraient. Demeester entendit une voix, mieux chantante que celle du vent, et qui disait :

— Grand-père, on pourra bientôt sortir !

— C'est pas vrai !

Il s'avança pourtant jusqu'à la fenêtre de l'appentis, et vit que le ciel était sombre encore. Mais il n'en découvrait qu'une contrée. De sa chambre, au premier, Claire apercevait d'autres champs, des collines, des lointains vers la vallée de la Marque, et, au-dessus, les nuées en désordre. Ce n'était plus la pièce de laine grise, tissée au grand métier de la mer, et qui se déroulait toujours, toujours. Le vent l'avait rompue enfin ; elle volait par lambeaux plus larges que des îles, et qui couvraient des villes, des villages, des rivières, et qui se succédaient, raccordés l'un à l'autre par des loques de vapeurs tordues, roulant, essayant de s'échapper, rabattues aussitôt et contraintes de suivre les

grandes nuées en déroute. Aucune clarté pure, entre elles, même aucune espérance de bleu. Une seconde nappe de nuages coulait au-dessus de la première. La pluie n'avait pas cessé, elle tombait seulement plus fine et moins serrée. Les gouttières de la maison avaient fouillé le sable, et creusé des lits de torrents. Claire, dans le jardin, où le grand-père s'était amusé, les premiers jours, à tracer quelques plates-bandes, comptait, au bout du creux des sillons, les flaques d'eau arrêtées par le rempart des terres non touchées : « Deux, quatre, six, huit, neuf ». Claire voyait plus loin encore. Elle apercevait, au delà du jardin, la fin du champ labouré et semé, la haie, le pré en forme de carène, et un ruisseau jaune au milieu, apport de toutes les pentes saturées de pluie. Elle vit alors une chose qui la saisit d'admiration.

— Oh ! dit-elle.

Aussitôt, elle eut peur d'avoir été entendue. Mais le tisserand travaillait dur. Vers dix heures, la pluie cessa tout à fait. Claire descendit dans la cuisine, et se dirigea vers le perron :

— Où vas-tu, Claire ?

— Une course, tout près.

— Mets tes sabots !

— Je les ai.

— Prends ta cape de laine !

— Je n'en ai plus besoin !

La première rayée de soleil, voyageant entre deux nuées, touchait des mottes, et tout le poli des pierres s'allumait ; elle touchait des herbes, et la transparence du vert caressait les yeux ; elle effleurait la pointe des arbres encore nus, et l'on voyait, au bout des branches, la pourpre des bourgeons gonflés. Claire suivit le chemin, jusqu'au delà de la partie la plus basse, sauta sur le talus, passa par une brèche des épines, et se trouva dans la pâture, qu'elle voyait de sa fenêtre. Droit devant elle, sur l'herbe trempée et glissante, elle s'avança. Il y avait là dix aubépins, reste d'une clôture antique. La terre, entre eux, sous les averses et les gelées d'un siècle, avait fondu, avait coulé sur la prairie. Ils étaient en ligne toujours, mais séparés, fermes sur leurs racines noueuses et dégarnies, et, au sommet de la tige, chacun s'était épanoui en boule, en pyramide, en bouquet de campagne. Claire s'arrêta devant le premier, plus haut qu'elle-même.

— Ah Dieu ! dit-elle, je ne m'étais pas trompée !

Trois rameaux, au-dessus d'elle, sont couverts de fleurs blanches, mêlées aux feuilles naissantes. Elle lève le bras, elle a choisi le plus beau brin, le mieux fleuri, solide, vergué d'épines comme un brick ; elle l'attire, le détache et l'emporte. Un parfum la suit et la touche au cœur. Elle a le printemps dans la main. Des pétales tombent

sur sa robe ; elle a peur de glisser ; elle ne frappe pas sur le pavé du chemin ses sabots bottés de boue. Quelle trouvaille ! Que savent-ils, les Roubaisiens, les Lillois et les Tourquennois ? Ont-ils seulement deviné que l'hiver est fini ? Elle, la petite-fille du Roi, elle en est sûre : elle a le gage au bout des doigts. C'est fini, pourtant, d'avoir si froid ! On ne dépensera plus tant de charbon pour chauffer l'étuve ; les hommes et les femmes, le long de la route, là-bas, où triment, matin et soir, ceux de Belgique, n'auront plus l'onglée en pédalant ; les mères, qui ont mis le nourrisson à la garderie des Sœurs, le rapporteront à découvert, sans le cacher sous la laine, comme s'il n'était pas beau à voir ; elles passeront avec lenteur devant les portes des voisines, écartant, chaque fois, du sein qui la tient chaude, la tête de l'endormi, et diront :

— Regardez comme il a bonne mine ! C'est le printemps, mes amies !

Claire a ouvert sans bruit la porte de la maison ; le tisserand travaille toujours ; elle est entrée dans l'appentis ; elle s'est tenue toute droite, entre le grand-père et la fenêtre, faisant presque de l'ombre.

Lui, il n'a pas arrêté tout de suite son moteur. Elle venait ainsi, parfois, le voir travailler. Il travaillait, penché. Mais, le parfum de la branche d'aubépine ayant coulé jusqu'à lui, le tis-

serand s'est détourné tout à coup ; il a étendu le bras, et son dur visage s'est attendri un moment.

— Claire, que c'est joli ! Où as-tu cueilli ce printemps-là ?

— Dans le pré. Je l'ai vu, et j'ai couru.

Alors, il a pris la quenouille blanche, et, ayant reniflé autour, il en a fleuri son métier. Il l'a mise du côté droit, qui était celui de la meilleure lumière ; il l'a placée un peu haut, pour mieux l'avoir dans le regard ; il l'a placée tout au bout du grand bâti d'acier, afin que, si elle tombait, elle ne gâtât point la draperie.

— A présent, grand-père, je pars pour Roubaix. Tu es content, je le vois !

Il fit un signe de tête, sans se tourner vers elle : un fil de chaîne l'inquiétait.

— Eh bien ! reprit Claire, quand je reviendrai, je crois que tu auras une autre joie !

Et elle s'échappa en courant. Une autre joie ? Depuis combien d'années ce mot-là n'avait-il point été prononcé devant lui ? Qui donc aurait nommé la joie devant Alfred Demeester ? Elle n'était plus de sa connaissance. L'occasion ne s'était pas trouvée. Qu'est-ce que cette petite avait voulu dire ? Rien sans doute. Ça parle de l'abondance de son cœur, qui est jeune... Et quand il eut fait cette réflexion, tout de suite, le roi des Archers redevint triste. « Pourvu, pensait-il, pourvu que ça ne soit pas une amourette ! A

cet âge-là, on appelle du nom de la joie ce qui cause souvent la misère de la vie ! Un petit jeune homme, un regard, un mot pour rire. Elles croient le premier qui les trouve jolies. Ah, misère ! si elle va me raconter des choses pareilles ! Non, ce n'est pas possible : elle n'est qu'une enfant... Mais aujourd'hui !... » Il continua de tisser, peut-être une heure encore. Puis, la lumière entrant, comme pour le contredire, par la fenêtre de l'atelier, il « déclincha » la manette, interrompit le courant, et, lui aussi, il prit ses sabots, qui avaient leur place attitrée, à gauche de « l'outil », dans le coin de l'atelier. « J'ai tant fait de mètres de draperie pendant la tempête, songeait-il, que j'ai envie, à présent, de bêcher ! » Comme il quittait l'atelier, il voulut mettre à sa boutonnière le bouquet de Claire. Plus que des feuilles et des épines ! Il le jeta.

— Ça ne tient pas longtemps, la fleur d'aubépine ! Le métier l'a trop secouée : déjà n'en reste plus ! La joie de ce soir fera tout pareil.

Le terrain, dans le rectangle entouré de palissades, n'était que de la boue. Un paysan n'y eût pas enfoncé le fer d'une pelle. Demeester, citadin, pas même closier, pas même jardinier, à peine apprenti planteur de salades et de choux dans son enfance, voulait bêcher pour changer d'humeur et sentir sur sa peau le passage d'un rayon de soleil. Car le soleil luisait assez chaud,

entre les nuées qui couraient encore, et s'efforçaient de rattraper le gros de la tempête en fuite. L'eau coulait des pelletées de terre que soulevait le tisserand ; il était obligé, au bout de chaque sillon, de vider les creux, comme on vide un bateau. Mais avant midi, robuste comme il était encore, et trouvant, pour cette besogne nouvelle, des muscles frais, il avait défoncé deux jolies plates-bandes, et il avait chaud par tout le corps. Il planta sa pelle dans son bien, au premier coup de midi, rajusta le veston gris, renoua sa cravate, et descendit pour déjeuner à l'estaminet de la Montagne.

— Tiens, dit le cabaretier, le Roi jardine, à ce que je vois ! N'y a que les rois pour faire ça, quand la terre est noyée.

— Ce qui me plaît, à moi, répondit le bonhomme, c'est d'être maître de mes heures : je ne l'ai jamais été.

Sa liberté lui plaisait tant, qu'il en usa encore. Il défonça une troisième plate-bande. Comme il se reposait un instant, sur le manche de sa pelle, et qu'il s'était tourné vers le pré bas, il vit que les aubépins avaient tous pris du blanc, dans cette première journée d'une saison. La fleur avait hâte de sortir de l'écaille. Le vent n'était pas doux ; mais elle ne s'y trompe point : son heure était venue.

Demeester était tout content, lorsque Claire

apparut, descendant le chemin, au tournant de la Tribonnerie, le mot qu'elle avait aventuré, le matin, s'éveilla au cœur du grand-père. A peine eut-elle fait tourner le portillon à claire-voie, et pénétré dans le « domaine», que le grand-père demanda :

— Eh bien ! la petite, où est-elle ta joie ?

— Viens ! dit-elle.

« Viens ! » Elle était grave, en disant cela. Il la suivit. Ils entrèrent dans la salle de devant ; Claire enleva son caoutchouc, refit à petits coups de doigts sa coiffure, puis, prenant Demeester par la main, elle le mena vers l'atelier, dont elle ouvrit seulement la porte.

— Grand-père, tu m'as bien dit que M. Lepers-Hooghe ferait établir deux autres métiers ici, — elle montrait la place vide entre les métiers de Demeester et la fenêtre, — si tu voulais avancer une partie du prix ?

— C'est même pour cela que l'atelier est double.

— As-tu encore un peu d'argent, pour acheter deux métiers ?

— Pas beaucoup : mais à peu près ce qu'on me demanderait.

— Je t'aiderai : j'ai cent francs à la caisse d'épargne !

— Mais, ma petite, quand je les aurai achetés, les métiers, qui les fera marcher ?

— Moi, grand-père !

— Tu n'es pas tisserande.

— Je le suis devenue.

— Quand ça ?

— Depuis trois mois.

— Chez qui as-tu travaillé ?

— Chez ton patron. Et le contremaître de la salle des trente métiers...

— Le bancal ?... oui, eh bien ?

— Il a dit que je savais ouvrer, à présent, et que j'avais même les mains tisserandes.

Il la regardait, saisi d'une des plus fortes émotions de sa vie.

— C'est vrai, Claire ? Tu changes d'outil ?

— Oui.

— Pour qui le fais-tu ?

Elle mit un petit instant avant de répondre :

— Pour toi !

— Alors mets en marche toi-même !

Elle le suivit, elle se mit près de lui, à la place que Demeester occupait tous les jours, manœuvra la commande, veilla, répara un fil, puis deux, plus vite qu'il ne l'eût fait lui-même. Ses mains assouplies par le travail de dix générations, ses mains dans les nappes glissaient avec promptitude, faisaient de même le raccord, et ranimaient la machine énorme.

Ce fut Demeester qui arrêta le travail. Là, dans la ruelle ouvrière, il ouvrit les bras à l'enfant,

il la serra si fort que Claire devina qu'il pleurait, lui si rude, lui qui se moquait des larmes des autres. L'instant d'après, il s'essuya les yeux, et essaya de rire, pour prouver simplement que ç'avait été une faiblesse passagère, cet attendrissement, et qu'il ne fallait point y attacher d'importance. Il demeura dans l'atelier, tandis que sa petite-fille allumait le fourneau de la cuisine, mais une pareille nouvelle, bien qu'il s'efforçât de ne point paraître changé, avait rompu toute sa coutume. Il se sentait incapable, ce soir, de travailler encore. C'était fini ; il fallait penser à Claire tisserande, et peut-être en dire un petit mot à la grand'mère Anna Vermeulen, qu'il invoquait en cachette, aux heures graves.

Debout dans l'appentis, et dans cette moitié laissée libre pour recevoir d'autres métiers, il prenait, en marchant, les mesures qu'il savait par cœur : tant de mètres de longueur, tant de largeur, un petit couloir autour. Il s'approchait de la fenêtre. Le vent se calmait. Il y avait, dans le ciel, de la promesse pour le lendemain. Le soleil, près de disparaître, clignant parmi les herbes et les végétations basses, s'amusait à poudrer d'or, là-haut, sur la montagne, tout le bois de peupliers de la Tribonnerie.

Dès que le souper fut achevé, Claire débarrassa la table, l'essuya, en appuyant le torchon

afin de faire briller le bois blanc teinté et ciré, puis apporta l'encrier de la maison, gros comme un dé, avec une feuille de papier à lettres, une enveloppe et un timbre. Le plus pressé n'était-il pas d'écrire à M. Lepers-Hooghe ? Ce fut une œuvre collective. Claire tint la plume, Alfred Demeester dicta. Il y eut des conseils tenus et des différences d'appréciation. Pour le début, le grand-père voulait écrire ainsi : « Mon patron » ; la petite-fille proposa de mettre : « Monsieur Lepers » ; elle gagna sa cause. Demeester n'avait point d'entêtement, dans les questions qu'il ignorait. La lettre fut donc ainsi rédigée :

« Monsieur Lepers,

» La nouvelle maison n'est point pour déplaire ; il faut croire qu'on commence à tout âge, puisque je commence à m'habituer. Même, il s'est produit une chose que je dois vous annoncer, et sur laquelle je ne comptais pas. Ma petite-fille Claire a trouvé le tissage à son goût. Elle connaît déjà la pratique. Elle demande deux métiers, dans l'appentis, à côté des miens. Si vous voulez bien les faire monter, dès à présent, elle quittera la couture, et travaillera près de moi : ça me désennuiera de la voir, maintenant que je n'ai plus les compagnons de votre salle des deux cents.

» Croyez, je vous prie, monsieur Lepers... »

A ce point, Claire proposa d'écrire : « ... à mes sentiments distingués ». Le vieux tisserand fit une grimace. « Ça se met toujours », répondit elle. Il fut d'avis que « reconnaissants » ferait bien aussi. Et c'est pourquoi la formule finale assura M. Lepers-Hooghe des sentiments distingués et reconnaissants d'Alfred Demeester.

Le travail de l'esprit, l'émotion surtout de toute la journée, avaient fatigué Demeester. Quand il eut signé le papier, assez habilement, et ajouté aux lettres de son nom une balafre en forme de cimeterre, il demanda :

— Petite Claire, tu me parais avoir envie de dormir ?

Elle sourit, sans répondre. Mais elle se leva. Le grand-père l'admirait : peut-être pour la première fois. Sous la lumière de la lampe, le menton délicat de la jeune fille, la courbe de ses joues, son cou mince et rond apparurent, et, sortant de la haie taillée des cheveux acajou, le bout rose de l'oreille.

— Petite Claire, reprit Demeester, qui contenait sa grosse voix, il me semble que tu portais des pendants d'oreilles, à Roubaix, et encore ces jours-ci ?

— Peut-être bien : du faux corail.

— Tu ne les as plus ?

— Je les trouvais lourds, dit-elle.

Elle riait, à demi détournée vers l'escalier.

TAYLOR INST. OXFORD

— Petite Claire, dit encore le tisserand, voilà que le temps de Pâques est passé : achète-moi donc des craquelins, pour dimanche ?

Elle vit ainsi qu'il était content. Le tisserand ne manquait pas, en bon fils des Flandres, de manger, les jours de kermesse, des « couque-bacques » qui sont des crêpes ; de la « coquille » à Noël ; des craquelins à la mi-carême et au delà.

Trois semaines environ après que cette lettre eut été mise à la poste, à Roubaix, deux autres métiers étaient montés dans l'atelier de la maison nouvelle, et Claire Leleu qui, par sa grand'mère était de Tournai, et qui, par son grand-père, était de Bruges, descendante d'une vieille race dentellière et tisserande, travaillait quelques heures chaque jour, près du roi des Archers et dans le même rayon de soleil bien souvent : car le grand printemps était venu, auquel le Nord même obéit.

CHAPITRE IX

AVRIL A MENIN

Depuis plusieurs mois, Adéline vivait en Belgique, à Menin, l'ancienne porte de France, l'ancienne ville militaire, bâtie sur quelques vagues dominant des terres plates. De la fenêtre de sa chambre, par-dessus des toits et des rues, elle découvrait l'étendue sans haies, sans arbres, divisée en rectangles par la couleur des guérets, des semailles ou des moissons, et sur laquelle ne cessait de passer et de repasser le travail des hommes, comme avait fait celui de la mer, autrefois. Belle chambre assurément, tenue propre, décorée de colifichets.

Adéline, à présent, ne venait plus à Roubaix, si ce n'est le dimanche, et quand il lui plaisait. Elle avait donc quitté Lucien, sa fille, son

père, sa ville, par dégoût de la misère et du travail. Elle ne tissait plus, recevait assez d'argent pour n'être jamais endettée ; elle s'habillait mieux que les voisines ; allait aux cinémas, même aux théâtres de Tourcoing ; se défendait de penser à plusieurs choses, disant aux souvenirs : « Je ne veux pas de vous ; j'ai refait ma vie ; j'en avais le droit, voilà tout ! » Ces mots-là, elle les avait lus dans des feuilletons, puis sur la pellicule d'une image, projetée au cinéma de Menin. Heureuse alors ? Non. L'homme qu'elle avait suivi, sorte de loup maigre mâtiné de plusieurs races, lui avait plu un moment. Il était de ceux qui peuvent plaire, en effet, parlant bien, — beaucoup mieux que Leleu ; — tout frisé, — ce qu'elle aimait, d'une incroyable audace dans une discussion, par quoi il n'était pas sans influence dans les usines où il passait. Car il ne demeurait nulle part. Au premier reproche, il redressait sa tête impertinente, et disait, avec un demi-sourire :

— Vous n'êtes pas content ? Je m'en vais.

Chaque dimanche, il pariait, soit aux combats de coqs, soit aux concours de pigeons. Elle avait vite cessé de combattre cette passion du jeu, car l'homme ne jouait que de l'argent à lui, et il gagnait le plus souvent. Il était dépensier, très adroit dans son métier d'ajusteur, d'un tour d'esprit souvent drôle, habile comme pas un à

flatter les filles. Les plus fines se contentaient de rire ; Adéline avait cru en lui. Elle souffrait de le voir toujours prendre en plaisantant ce qu'elle disait. Il n'était d'ailleurs pas jaloux. Elle aurait parfois désiré qu'il le fût davantage.

Elle souffrait aussi d'être peu considérée, de faire la dame, et d'être ramenée soudain au sentiment de son état, qui n'était pas honorable. Sans doute, les petites femmes du quartier, et les marchandes, lui faisaient bonne mine, en général. Mais le commerce, ou la timidité, empêchait la plupart de celles-là de montrer qu'elles eussent mieux aimé avoir affaire à une femme mariée. Il y avait cependant de vieilles femmes pieuses, et des mères chargées de marmaille, qui ne se gênaient pas pour faire sentir à Adéline qu'elle ne donnait pas le bon exemple, et qu'on a le droit de choisir ses amitiés. Un jour d'hiver, qu'elle arrêtait un petit garçon sur la place, l'interrogeant et le caressant, parce qu'il ressemblait à Claire, quand elle était petite, une femme, du pas de la porte entr'ouverte, là-bas, avait crié :

— Il n'est pas à vous, le petiot ! Laissez-le donc aller à l'école !

L'image de Claire ! Dans le tiroir d'une commode, sous le cahier de dépenses, Adéline avait mis la photographie de Claire à sept ans. Quand elle était seule, l'après-midi, elle la posait sur

le marbre ; elle l'appuyait le long d'une pelote, et la considérait avec amour. Et, sans doute, la question se présentait souvent, l'importune question : « Pourquoi l'as-tu quittée ? » La réponse venait aussitôt, bien incomplète : « Ma fille ? Elle est mieux là où elle est ! » Et c'était vrai.

Deux fois, au mois de mars, sous la pluie, dans les rues de Roubaix, Adéline et Claire s'étaient rencontrées. Elles s'étaient embrassées. Claire avait répondu aux questions : « Que deviens-tu ? Est-on bon pour toi ? Grand-père parle-t-il de moi ? » Mais si la mère interrogeait l'enfant, celle-ci ne faisait, en retour, aucune question. Qu'aurait-elle pu demander sans honte ? Et quel reproche secret dans ces yeux purs ! Quelle émotion inexprimée, en chacune d'elles, quand elles se quittaient, sans pouvoir se dire, ni l'une, ni l'autre :

— Viens chez nous !

Non, les heures de solitude à Menin, tandis qu'elle reprisait, cousait ou repassait, ne ressemblaient point à ce qu'elle avait imaginé lorsque, ouvrière de tissage, elle enviait les femmes « qui sont à leur ménage, et ne font point la route pour se rendre au travail ».

Ce qui la troublait le plus, ce n'était point la petite estime qu'avaient d'elle celui avec qui elle vivait, ou certaines femmes de Menin ; ce n'était pas même l'éloignement de sa fille ; elle se

défendait malaisément, il est vrai, de ces douleurs-là, mais elle ne réussissait plus, dans cette vie presque solitaire, à chasser le remords, qui parfois disait : « Où va ton âme, Adéline, où va-t-elle ? » Ce n'est pas en vain qu'elle était née de la mère Anna Vermeulen, qu'elle avait été la première au catéchisme ; et cette fille, molle et pécheresse, demeurait capable encore d'entendre le cantique pur de sa jeunesse.

Or, depuis la mort de son mari, les quatre mots que ce pauvre lui avait légués : « Qu'elle se remarie ! » lui revenaient sans cesse à l'esprit. Se remarier ? Avec qui ? On a beau avoir été la première au catéchisme, on ne sait pas tout. Elle se répondait à elle-même : « Avec lui. » Et lui, c'était l'homme encore plus coupable qu'elle. L'idée de vivre toujours avec lui ne lui plaisait qu'à demi. Une autre chose, un désir puissant l'attirait : la paix. Adéline, s'arrêtant de coudre, la main en l'air qui tenait l'aiguille, regardant la plaine belge où l'herbe de blé et d'orge n'avait point encore d'épi, songeait souvent à la paix. « D'abord, il m'aimera mieux si je suis mariée, il aura plus d'estime. Il ne me laissera pas, comme il peut faire à présent, tout à coup. Nous quitterons Menin, nous louerons une chambre, ailleurs, peut-être à Halluin, qui n'est pas loin, et où il a des amis. Les femmes ne me défendront plus de trouver gentils

leurs enfants. Claire ne demande que ça : avoir une mère mariée. Je la laisserais où elle est, mais nous pourrions nous voir. Le père ? Oh ! je sais bien qu'il n'est pas commode. Il mettrait du temps à s'habituer à « lui ». Peut-être même ne s'habitueraient-ils point l'un à l'autre, mais je ne serais plus sa honte. Je serais pareille aux autres, qui vont, d'un air tranquille, sans s'occuper de ce qu'on pense d'elles. J'aurais mes cartes de visite : « Monsieur et madame X. » Et je crois que je reprendrais mes Pâques. »

Une fois, « dans les commencements », avant même qu'elle connût les dernières paroles de son mari, elle avait dit à l'ouvrier ajusteur, un après-midi de dimanche qu'il faisait beau se promener :

— Si nous nous mariions ?

Il s'était mis à rire, comme d'habitude lorsqu'il était fâché :

— Se marier ? Pour quoi faire ? Est-ce que je te l'ai promis ? Je ne pouvais même pas, puisque tu l'étais, mariée. Laisse-moi tranquille !

Et il l'avait quittée, pour boire avec les coqueleux et les couloneux.

Elle se promit d'attendre et d'être plus adroite.

Huit jours avant la fin d'avril, une annonce parut dans le journal :

Pour la procession du Saint-Sang à Bruges.

« Le lundi 7 mai prochain, a lieu à Bruges la célèbre procession du Saint-Sang, qui, chaque année, attire de nombreux étrangers dans l'antique cité flamande.

» A cette occasion, la Société des autobus Linsellois organise un voyage vers Bruges. Le nombre des places étant limité, il est utile de prendre des tickets dès à présent et de retenir les places.

» Prix au départ de Linselles, Wervicq, Bousbecque, Roncq et Tourcoing, 25 francs aller et retour. Heures des départs : Tourcoing, 6 heures ; Roncq, 6 h. 15 ; Linselles, 6 h. 30 ; Wervicq, 6 h. 35 ; Bousbecque, 6 h. 40 ; Menin, 6 h. 55. »

Ce soir-là, elle descendait de sa maison, à l'heure où les autocars, venant de Roubaix, arrivent à Menin. Elle n'avait pas l'habitude d'aller ainsi au-devant de l'ouvrier. Il fut content. Elle se montra gaie. Dans sa main, elle tenait l'annonce qu'elle avait découpée. Et elle marcha ainsi une centaine de pas, jusqu'à ce que les témoins, ouvriers, ouvrières, descendus de la voiture, se fussent dispersés dans les rues de Menin, où le jour était mêlé d'ombre. Le papier lui brûlait les doigs. Sous une lampe électrique, elle ralentit le pas, s'arrêta, ouvrit la main.

— Tiens, dit-elle, lis ceci.

Il lut rapidement.

— Qu'est-ce que tu veux encore, Adéline ?

— Je voudrais aller à Bruges.

Il eut l'immédiate intuition qu'elle avait préparé un plan.

— Vas-y seule !

— Non, avec toi !

— Je ne suis pas bigot, tu le sais bien ; toi, tu vis comme une païenne, mais, au fond, tu as des regrets.

Elle ne voulut pas répondre oui ; elle reprit la marche, plia le petit papier, et dit, voyant que l'homme ne s'emportait pas :

— Le 7 mai, c'est un lundi : j'ai regardé sur l'almanach. Nous partirions le dimanche. Il y aura bien une voiture, le dimanche, pour aller à Bruges ?

— A quoi bon ?

— Écoute, j'ai tout arrangé dans mon esprit, tandis que je raccommodais mon meilleur corsage, cet après-midi. Bruges, le jour du Saint-Sang, a autant de passants que Roubaix a d'habitants. C'est cent mille hommes et femmes qui mouvent par les rues. Toi, tu coucherais à l'hôtel, ou dans un jeu de boules, ou dans un garni : un homme, ça se tire toujours d'affaire ; tu as été soldat. Moi, j'irais revoir des parentes, la veuve Bolle et ses deux filles, qui sont dentellières. Mon père m'a souvent parlé d'elles. Je

suis sûre qu'elles m'offriraient un lit. Le matin du 7 mai, de bonne heure, bien avant ceux qui arriveraient en autocar, ou à pied, ou par le train, j'aurai choisi ma place, et la tienne, si tu veux, tout au premier rang, pour bien voir passer les chars, et le Saint-Sang.

Il réfléchit un instant. Il n'était pas timide. L'idée qu'il allait jouer une partie contre Adéline ne lui déplaisait pas. Revoir Bruges, il s'en souciait peu. Mais un jour de congé, pour la procession fameuse dans tout le Nord, il était sûr de l'obtenir.

— Soit ! dit-il. J'ai faim : rentrons.

La femme, en prévision de la victoire qu'elle venait de remporter, avait acheté un pigeon, et une guirlande de morilles, qui mijotaient au feu. Pourquoi désirait-elle si vivement faire ce voyage de Bruges ? Elle n'aurait pu l'expliquer. Qu'espérait-elle ? Rien de précis : elle attendait quelque chose. Fille de ces Brugeois qui, depuis des siècles, figuraient les soldats romains ou les disciples du Christ aux cortèges du Saint-Sang, elle songeait que, peut-être, ému par le spectacle et touché par une grâce, cette espèce de loup, dur et ricanier, deviendrait un homme capable de comprendre la peine d'autrui, et qu'il y aurait ensuite du bonheur pour elle.

La date du 7 mai passait devant ses yeux, entourée de rayons : Bruges ! Bruges qui vient !

CHAPITRE X

LA PROCESSION DU SAINT-SANG

Justement, la veille de ce lundi, il fit un temps invitant et nouveau dans l'année. A peu de distance de Menin où Adéline s'apprêtait, et dans la banlieue de Roubaix, sa fille lisait, pour la première fois assise dans le jardin, en robe légère, sans chapeau. Alfred Demeester descendait le chemin, et s'avançait vers elle. Il arrivait de la ville ; il avait, dans l'après-midi, fait un dernier tir au berceau, avec les compagnons de la *Belle Aventure*, et battu les plus jeunes aussi bien que les vieux. Il était gai. Claire ne l'entendait pas marcher.

— C'est grand-père ! dit-il.

— Bonjour, le Roi !

— Bonjour, la liseuse de romans ! As-tu seulement regardé le temps qu'il fait ?

Elle posa le livre sur ses genoux, et leva la tête. De son regard tout neuf, elle admira la clarté revenue. Quel enchantement ! Nulle part un coin d'azur dans le ciel, nulle part un rayon éclatant, nulle part d'ombre non plus. Tout était brume lumineuse, et fraîche, et bonne à respirer. Au travers, on apercevait même la haie du pré, même les collines de la Marque, et, merveilleusement, les peupliers de la Tribonnerie. D'où venait-elle ? Tout ici vient de la mer. A l'heure des basses marées, songeait la petite-fille du Roi, lorsque toutes les coquilles s'ouvrent, sur les roches et les plages, n'est-ce pas la poussière de nacre qui s'envole dans le vent, et voyage par les Flandres ?

— C'est pourtant de la brume, dis, mignonne ?

— Oui, grand-père. Une espèce nouvelle. J'en ai compté quatre, jusqu'à présent.

— Tu les nommes ?

— La pleurante, la grande rageuse, la bleue et la dorée.

— Est-ce que c'est la dorée, celle d'aujourd'hui ?

— Non, grand-père, c'en est une nouvelle : la brume de l'été venu.

— Allons, remets-toi à lire, je vais changer d'habits, je suis trop beau pour un vieux.

Il riait, s'en retournant vers la maison.

A cette heure même, et sur la place de Me-

nin, Adéline et le maigre loup montaient dans le grand autocar pour se rendre à Bruges. Adéline était assise au bout de la première banquette. On avait relevé les rideaux, à cause de cette moiteur du jour. Rapidement la voiture dépassa les premières maisons de Menin, et roula sur la route pavée, entre des terres plates et toutes ensemencées. Douceur du vert dans la brume d'été ! Mais nulle part la campagne n'est maîtresse. Les blés nouveaux, les orges, quelques champs de lin plus pâles, ondulaient dans les clairières enveloppées de maisons. Tes maisons sont des pavots roses, Flandre aux printemps tardifs ! Adéline se penchait en arrière, la tête hors des toiles.

— Tiens ! dit-elle, on voit encore Tourcoing, et peut-être Roubaix !

C'était Tourcoing, et c'étaient aussi d'autres villes, formant à l'ouest un demi-cercle immense, où, plus nombreuses que les mâts dans un port, douze cents cheminées d'usines unissaient leurs fumées en une seule draperie noire que le vent étirait. Des alouettes se levaient au passage du chariot ; des mouettes remontaient le vent ; les villages se ressemblaient. On s'arrêtait parfois pour prendre un voyageur. Il n'y avait point d'arbres, ou presque point. Mais on commença d'en voir, à environ deux lieues de Bruges : des peupliers et des ormes en bordure des

champs, ou le long de la route ; des futaies entourant une pelouse avec son château de briques ; beaucoup de taillis ; quelques lueurs d'étangs à travers les feuillages. Le soir venait. La brume de nacre demeurait claire et le vent léger.

Alors on découvrit la ville, ses clochers et ses tours, ses eaux baignant les assises des façades de briques sculptées.

— Qu'est-ce que c'est là-haut ? dit une voix dans le char.

— Il y a bien des choses en l'air. Laquelle voulez-vous dire ?

— Sur la tour du beffroi ; on jurerait un arbre vert ?

— C'en est un, c'est le mai ! Il a été porté de la forêt jusque-là, pour annoncer la fête aux gens du plat pays.

Les voyageurs se penchaient au dehors. La voix qui répondait ajouta, plaisamment :

— Le mai n'est pas sans compagnon, sur la plus haute tour de Bruges : il a près de lui le gros bourdon. Tous deux, ils causeront, demain, vous verrez, quand sortira la relique.

Plusieurs, dans la voiture, se signèrent.

Des sons de cloches, égrenés, annonçaient la fin d'un office. Quand l'automobile se fut arrêtée, dans le milieu de la ville, Adéline prit le paquet qu'elle avait préparé, et dit à son compagnon :

— Je vais chez mes parentes. Demain, pour la fin de la procession, qui est si belle à voir, je serai sur la place du Bourg, en face de l'Hôtel de Ville, et droit devant la porte du gouverneur. Je te garderai une place à côté de moi.

— J'y serai, dit l'homme.

Elle fut joyeuse.

Tout de suite, elle disparut, parmi les groupes déjà nombreux qui passaient. Elle demanda son chemin, et, sans se hâter, descendit vers le quartier où est le Béguinage Princier. Les parentes demeuraient non loin des remparts et du canal de l'Escaut, qui font ensemble le tour de la ville, dans une très vieille rue pauvre, appelée la rue Ouest-du-Marais. Adéline eut bientôt gagné la rue des Foulons, puis la rue du Puits-aux-Oies, et elle se mit à suivre une rue mal pavée, bordée de maisons basses, toutes anciennes et habitées par des ouvriers. Le silence habituel de Bruges n'y était point troublé ; les pèlerins ni les curieux ne venaient jusque-là. Voici la porte, la fenêtre basse, large et cintrée, la façade de briques usées par le vent et la pluie, le pignon à quelques gradins, le ciel au-dessus, et sa brume légère. Le bruit de la sonnette fut si menu qu'Adéline se demanda : « Faut-il recommencer à tirer la chaînette ? » Mais non : presque aussitôt, une femme parut, demi-vieille, demi-pauvre, qui avait, dans un visage amaigri, les

yeux les plus doux du monde. Elle saluait, en refermant la porte.

— Votre lettre est arrivée hier soir. Nous vous attendions, ma cousine, mais vous êtes bien en avance ; mes filles devaient aller au-devant de vous : excusez-nous.

Par le couloir, à gauche, on entrait dans une pièce lambrissée de bois, dallée de larges pierres, et qui n'avait pas dû être touchée par des mains d'ouvriers depuis le XV^e^ siècle. A cause des vitres antiques de la fenêtre en arc, la lumière y était verte, d'un vert extrêmement fin, celui des premières feuilles transparentes, au printemps. Et, du milieu de la salle, où elles étaient assises, prêtes à partir, en effet, vinrent deux jeunes filles, presque du même âge.

— Voilà Ursule, l'aînée, voici Alléluia. Quand je dis Alléluia, vous devinez que je la surnomme, ma cousine : elle s'appelle, de son vrai nom, Begge.

La cousine regardait : elle voyait deux jeunes visages qui se ressemblaient, le plus jeune resplendissant, non pas de gaîté, ce qui est commun, mais d'une joie calme qui ne l'est pas.

Les jeunes filles s'étaient penchées, le front en avant, par habitude, croyant que leur cousine Adéline les embrasserait. Il n'en fut rien. L'image de sa petite jeunesse était devant elle, et lui commandait : « Ne touche pas les vierges. » La

voyageuse se recula même un peu, et, sur le sol, posa son paquet de vêtements. Une tristesse de toute l'âme la saisissait.

— Vous êtes seule ? reprit la mère.

— Oui, mais oui, seule.

— Je me rappelle que mes parents ont reçu les vôtres, ici : j'étais bien jeune, et vous étiez toute petite. Ils venaient, eux aussi, en pèlerins, pour le Saint-Sang. Demain soir, vous aurez le temps de visiter la ville ?

— Je ne pense pas, ma cousine.

— Toute pèlerine, alors ?

Elle n'osa pas répondre oui. La dentellière l'invita :

— Nous dînerons maintenant, si vous voulez bien. Mes filles ont tout préparé.

Les quatre femmes dînèrent dans la pièce à côté, qu'éclairait une porte vitrée donnant accès dans un petit jardin. Le sol du jardin était plus élevé que celui de la maison. A travers les vitres, on apercevait, en profondeur, un lacis de branches, de troncs d'arbustes, de pointes de hautes herbes, et il n'y avait point de ciel visible, mais une lumière diffuse, égale et faiblissante, s'endormait dans ce décor printanier. Un crucifix enfumé, accroché à la hotte de la cheminée, dominait la table. La conversation fut pauvre, entre ces parentes qui ne se connaissaient pas. Adéline, que presque toute interro-

gation gênait, répondait par des mots vagues. La surprise, la défiance tenace et combattue, se lisaient dans les yeux de la femme qui recevait la passante. Patiente et avisée, la dentellière chercha, un peu de temps, quel sujet pouvait intéresser cette autre mère qui ne parlait pas de Claire Leleu, cette autre veuve qui racontait si peu de chose de la vie de naguère, cette tisserande à qui le goût du métier paraissait étranger. Alors, avec une charité instruite de la misère du monde, elle se mit à raconter ce qu'elle savait de la procession du Saint-Sang, de l'antiquité de la relique, rapportée de Jérusalem par le comte Thierry d'Alsace, de la manière dont les membres du cortège étaient choisis et exercés, des personnages composant la Noble Confrérie du Saint-Sang, d'une jeune fille, brugeoise et d'une des familles illustres de la ville, qui aurait l'honneur, le lendemain, de figurer la Vierge Marie.

— Je n'assisterai pas à la procession, dit-elle ; mes filles seront costumées, l'une en Marie-Madeleine, l'autre en ange de Bethléem pour chanter la Nativité.

Et le rire d'Alléluia s'éleva enfin. Le jour mourait dans le sous-bois du jardin.

La mère des deux jeunes filles expliqua qu'elle avait beaucoup de commandes en ce moment.

— L'étranger est de toutes les saisons, mais

il vient de partout au Saint-Sang, l'Anglais surtout. Nous nous entendons si bien, mère et filles ! Nous travaillons ensemble. Dieu tient les comptes : ni trop, ni trop peu, voilà ce que nous gagnons. Mais la paix dans le travail, et après, nous l'avons.

— Je vous envie.

— C'est que nous sommes trois de la même espérance. N'est-ce pas, Ursule ? N'est-ce pas, Alléluia ? Vous avez une fille, Adéline, et vous me comprenez. Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous ? Il faudra le faire, l'an qui vient.

Comme il arrive, lorsque nous exprimons la toute simple vérité du travail quotidien, que les jeunes prennent part d'eux-mêmes à la conversation, Ursule et Alléluia, par l'imagination, furent tout de suite au métier. Les dessins qu'elles copiaient, la difficulté du point de Bruges, sa beauté, les heures qu'elles passaient, assises devant la fenêtre de la rue Ouest-du-Marais, elles racontaient leur vie. « Il faut du temps pour faire un lys, madame Adéline : le lys est difficile en dentelle, à cause de sa majesté. La rose n'a pas changé, au bout de nos fuseaux, depuis l'année où la femme de Charles le Téméraire entrait dans Bruges, portant la couronne de roses tressée par les Béguines. »

— Les feuilles sont plaisantes à faire tourner.

— Souvent les cloches viennent nous trouver. Même celle du Béguinage, qui ne sonne pas pour tout Bruges.

— A la longue, le sommeil nous prend. Alors maman cause avec nous, ou bien elle prie tout haut. Nous chantons même. La maison seule s'en doute.

— Si j'avais à recommencer ma jeunesse, je la ferais telle que je l'ai vécue.

— Et moi de même.

— On assure que nous nous marierons, madame Adéline, mais que ce sera triste pour les autres !

— Trois mains qui remuent les fuseaux, trois cœurs qui se devinent, juste de quoi vivre, le silence qui nous écoute, et quelques mots tendres pour nous consoler : c'est le bonheur que nous avons.

Ursule et Alléluia disaient ainsi, moitié rieuses. La mère les approuvait. On voyait bien, au cerne de ses yeux, qu'elle avait pleuré plus d'une fois, mais la paix demeurait là. Une tristesse qu'elle ne pouvait vaincre rendait muette la voyageuse. Cette tendresse des enfants devenues grandes, Adéline ne la connaîtrait jamais. Elle avait perdu le meilleur, ce qui ne peut s'acheter, ni se vendre. Elle n'aurait point, près d'elle, Claire, son enfant.

Ces deux filles assurées, confiantes, pouvaient

deviner des peines sans en savoir les causes. Elles dirent, après le dîner :

— Madame notre cousine, allez vous reposer. Le voyage vous a fatiguée. Nous vous réveillerons demain à l'heure qu'il faudra, et nous vous mènerons à l'endroit d'où vous verrez le mieux la procession. Puis nous irons nous habiller en Marie-Magdeleine et en ange de Bethléem.

Adéline dormit jusqu'au matin. La fatigue de son cœur l'avait même empêchée de rêver. Elle s'habilla. Un jour unique parmi ses jours, elle en était persuadée, éclairait déjà depuis des heures le jardin, et de vieux toits mêlés aux feuilles, et un clocher qui semblait en gloire. Pas de brume : il faisait parfaitement beau. En ouvrant la fenêtre, elle entendit le bruit inhabituel qui s'élevait des quartiers du centre de Bruges.

— Oui, murmurait-elle, je demanderai cela. A qui ? Je ne sais. Ursule ou Alléluia me le dira.

Un encrier, une plume, du papier à lettres avaient été placés, pour elle, sur une table. De son écriture maladroite, la femme traça quelques lignes ; puis elle plia le papier, le glissa dans une enveloppe, et songea, avant d'écrire l'adresse. Enfin, elle se décida, et mit : « Au Saint-Sang. » Alors, elle cacha le billet dans son corsage. Deux larmes coulaient sur ses joues. Elle les essuya, et dit encore, à demi-voix, avec une fermeté dont elle n'était pas coutumière :

— Je ne pleurerai plus d'aujourd'hui.

Les jeunes filles vinrent alors, et l'emmenèrent.

Elles s'en allaient toutes les trois, dans le frais du matin, et dans l'attente de grandes choses. Pour les jeunes filles, la joie promise était toute dans la procession où elles devaient figurer, émotion pieuse et profane, dont avait battu le cœur de bien des filles de Bruges, depuis tant de siècles associées, tour à tour, au triomphe que décerne leur ville à la relique sacrée. La pauvre femme de Roubaix se réjouissait un peu de voir défiler le cortège, dont on parle souvent dans tout le pays des Flandres, mais sa grande espérance était autre. Le billet, qu'elle avait écrit au Saint-Sang, portait ces mots : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » et cette signature : « La femme adultère. » Si la lettre touchait le reliquaire, « peut-être, pensait Adéline, que ce serait comme au temps de Jésus-Christ, quand une femme parvenait à toucher la frange de la tunique, et que la grâce que je demande me serait accordée. » Adéline avait l'âme toute possédée de ce désir. Elle ne savait comment faire, ni quel messager pourrait porter le message. Ursule, décidée et secrète, avait fait un détour, afin que la voyageuse, sa parente, vît mieux la ville en fête. Les rues étaient pleines de passants ; des tapis, des banderoles, des drapeaux

ornaient les balcons ou le fronton des portes, et déjà, dans les appartements, par les fenêtres ouvertes, on apercevait des invités qui se penchaient, pour voir le train de la rue, ou les décorations des maisons voisines. Sur la tour maîtresse, celle des Halles, un peu au-dessus du mai, le grand étendard brugeois, argent, bleu et rouge, flottait, tout déployé par le vent de la mer. Il y avait des suites de pignons à gradins, des façades en briques sculptées, des palais bâtis par les corporations et par d'autres seigneuries ; quelquefois, au bout d'une rue, on découvrait un pont, une eau calme, un saule planté au bord, la retombée d'un chèvrefeuille ou d'une glycine au sommet d'un vieux mur : Ursule, aussi lente à parler que l'Escaut brugeois à couler, nommait les demeures fameuses.

— Notre Bruges, disait-elle, c'est un vieux missel avec toutes ses images.

Adéline n'eût pas été plus inattentive au milieu d'un bois de jeunes sapins, tous pareils. Elle ne répondait pas, ayant l'esprit au loin. Les trois femmes parvinrent ainsi au nord de la cathédrale Saint-Sauveur. Il y a là un petit jardin, et, au bout du jardin, où la rue des Pierres s'élargit, les employés de l'église avaient disposé des sièges pour les évêques, le gouverneur, et d'autres personnages. Ursule, ayant fait signe à un homme qui se trouvait là, chargé

de garder les fauteuils et les chaises, convint avec lui que la cousine Adéline aurait une place, la place même qu'il occupait, le long d'un massif d'arbustes verts, à l'extrémité d'un rang, dans les feuilles.

— Nous vous quittons, dit encore l'aînée des jeunes filles ; nous n'avons plus que le temps de nous habiller. Vous assisterez à la messe pontificale, puis vous verrez, d'ici, le départ de la procession, et vous saurez bien, alors, vous rendre à la place du Bourg, pour la bénédiction.

— Permettez, répondit Adéline : je voudrais qu'une lettre que j'ai écrite, la demande d'une grâce, vous le devinez, fût prise par quelqu'un, et touchât la relique du Saint-Sang ?

— Adressez-vous à l'homme qui veille sur les chaises ! A ce soir, ma cousine !

L'homme de garde, interrogé par Adéline, se mit à rire.

— Un jour pareil, ma petite dame ! Vous n'y pensez pas ! Parlez à un suisse, mais je doute...

Le suisse, dans la cathédrale, leva les épaules, pour toute réponse. Un abbé, qui traversait la nef, cherchant à entrer dans la chapelle où l'évêque de Liége allait officier, se pencha un moment pour écouter Adéline, puis releva la tête, mécontent :

— Je ne suis pas d'ici. Mais ce que vous de-

mandez n'a pas le sens commun : un jour de procession !

— Je n'en aurai pas d'autre, dit la femme.

Il ne l'entendit pas. Elle vit alors passer, allant aussi vers la chapelle, un bel homme, de figure fine, aux moustaches grises, qui portait un manteau de soie noire, brodé d'un pélican à l'endroit du cœur, et un collier d'argent magnifique. Elle eut le courage de répéter la demande.

— Je vous en prie, ajouta-t-elle, ne me repoussez pas : je suis malheureuse.

Il la considéra un instant, et il eut pitié.

— Donnez-moi la lettre.

— La voici : quand elle aura touché le Saint-Sang, vous la déchirerez ?

— Je vous le promets. Je ne pourrai approcher de la relique que sur la place du Bourg, ou bien, après la cérémonie, dans la basilique : mais ce que vous désirez sera fait, madame.

C'était un confrère de la « Noble Confrérie du Saint-Sang » ; elle ne l'apprit que plus tard.

Presque au même instant, le gros bourdon du beffroi se mit à sonner ; les cloches de Saint-Sauveur lui répondirent ; celles des églises et des couvents commencèrent de même à faire chacune sa partie, dans le concert par quoi toutes les flèches, toutes les tours, tous les clochetons chanteurs célébraient la sortie de la relique du

Saint-Sang, qu'on apportait de la place du Bourg jusqu'à la cathédrale. L'air était saturé de bruit. Jusque dans les fondations de Bruges, les briques enveloppées de limon apprenaient que c'était grande fête, là-haut, dans la lumière, et vibraient d'accord avec celles des pignons.

La fille d'Alfred Demeester assista à la messe. Elle pria, d'un cœur brisé. Mais elle ne pleura pas. A onze heures, elle se glissait, protégée par le gardien auquel Ursule l'avait recommandée, à l'extrémité d'un rang de chaises : elle trouvait même, pour s'asseoir, un escabeau d'enfant de chœur, que l'homme avait dû apporter pour elle, et, à demi cachée sous le feuillage d'un fusain, voisine de beaucoup de notables et de plusieurs quêteuses de chance, comme elle, il ne se passa guère de minutes avant qu'elle vît les soldats qui font ranger la foule. C'était un peloton de gendarmerie. La musique du 4e régiment de ligne les suivait, puis venaient les groupes figuratifs organisés et costumés par les sept paroisses de Bruges. En tête du premier groupe, marchait une femme en robe verte et manteau rouge ; ses cheveux dénoués retombaient sur ses épaules ; elle ne regardait point la foule massée sur les trottoirs, ni les évêques et les personnages en uniformes rassemblés dans le jardin, ni les façades des maisons pleines, qui, pour une fois, larges gre-

nades ouvertes, montraient toute leur grenaille : elle avait les yeux à demi baissés, une dignité si jeune et si conforme à la qualité de l'âme, que la moitié des spectateurs disaient :

— Ravissante, cette jeune fille !

Et les autres :

— Marie de Magdala ne fut pas plus belle que notre Ursule la Brugeoise, fille d'artiste et artiste elle-même.

Les bergères qui venaient après, nombreuses, avec des fleurs tout plein les poches apparentes de leurs robes, accompagnaient sainte Germaine ; sainte Marguerite avait toute une cour autour d'elle, et les palmes l'enveloppaient ; sainte Anne, en violet, tenait par la main une petite sainte Vierge en bleu tendre ; sainte Walburge marchait appuyée sur sa crosse abbatiale ; saint Boniface, en froc de bénédictin, passait, suivi de beaucoup d'hommes d'armes, ses premiers convertis sans doute ; une longue troupe de jeunes filles tenaient levés les étendards des nations chrétiennes, des nations qui adorent le Christ, et la Belgique s'avançait en tête, comme il convenait, vêtue en reine, et la France d'Adéline était là aussi.

La marche était processionnelle ; il n'y avait point d'arrêts, point de compressions et de heurts : une habitude ancienne réglait les mouvements ; une tradition séculaire écartait la do-

rure inutile et les couleurs trop vives ; elle était reconnaissable encore dans le sérieux des visages, dans le respect de ces figures, peuple complet, fils ou filles de comtes, fils ou filles d'artisans, pour le rôle sacré, qu'une fois l'an, ils jouaient ensemble. Comme la foule était grave, autour d'eux, et comme elle comprenait ! Plus d'une âme priait ; beaucoup d'autres, sentant frémir leurs ailes, songeaient : « Et moi ? Et moi ? »

Adéline était ainsi troublée. Elle comptait les groupes, les « actes », de l'immense procession ; elle savait, pour l'avoir appris chez les dentellières, que la moitié seulement du cortège avait défilé, que les scènes bibliques, et celles de la vie du Christ allaient être rappelées, à elle-même et à cette multitude ; que les grands chars allaient venir, depuis celui de la Nativité, où l'on voit Marie et Joseph en adoration devant l'Enfant, jusqu'au char qui porte tout le sommet du Calvaire, et les témoins qui étaient là quand le Sauveur expira. Elle attendit qu'eussent défilé devant elle les zélatrices de Notre-Dame des Sept Douleurs, femmes habillées de violet pourpre, voilées entièrement de crêpe, et qui sont de pure Espagne ; elle vit encore le groupe des patriarches et des prophètes, et la jeune troupe des anges, parmi lesquels était Alléluia. Puis, se levant, elle traversa les derniers rangs des spectateurs, gagna la cathédrale, sortit par une

porte du transept, et, à chaque instant ralentie dans sa marche, obligée à de longs détours, par la foule, elle gagna la place du Bourg, où la bénédiction devait être donnée. Il y avait déjà des invités, en double rang, aux fenêtres de l'hôtel du Gouverneur.

Adéline se mit à droite de la porte, au delà d'une corde tendue gardée par un agent, et qui protégeait l'entrée. C'est là qu'elle avait donné rendez-vous. Mais lui, viendrait-il ? Elle entendait déjà la voix de l'homme qui s'excusait, avec son air habituel de ne pas croire ce qu'il disait : « J'ai été retenu par des amis, je me suis trouvé en retard, et, plus moyen de passer ! » Devant elle, à l'autre extrémité de la place, se dressaient, dans l'air vif et bleu, deux nefs de cathédrales, soudées et se faisant suite, dont l'une était le Saint-Sang, dont l'autre, la plus haute, la plus longue, était l'Hôtel de Ville, avec ses trois clochetons, les lucarnes aiguës de ses toits, ses balustrades sculptées et ses verrières ogivales. Là justement, devant la façade de la Maison Commune, un autel de fortune avait été élevé, afin que la relique, quand l'évêque bénirait le peuple, fût aperçue de tous. Des groupes, sur la place encore libre, se croisaient en tous sens. Le long des maisons, à droite, à gauche, la haie des spectateurs debout, campés, patients, augmentait rapidement d'épaisseur. Adéline

cherchait la silhouette mince et féline de celui qui avait promis de venir. De nouveau, le cortège commença de défiler devant elle. Elle revit les groupes de femmes et d'hommes, les bannières, les emblèmes des nations ; elle vit les chars et leurs tableaux vivants. A mesure qu'approchait la relique attendue, la relique que les évêques allaient tout à l'heure prendre sur leurs épaules, et porter jusqu'à l'autel, là-bas, le murmure de la foule s'apaisait. Le spectacle était magnifique. Tout ce peuple avait l'habitude des cortèges, de les voir et d'y figurer. Parmi ces groupes aux costumes anciens, massés au centre de la place, aucune note offensante pour les yeux. Partout des tons atténués et une harmonie savante : mauve et vert d'eau, rose et gris, brun et jaune pâle. La grosse cloche du beffroi sonnait à toute volée ; la petite cloche du Saint-Sang mêlait, au chant de gloire, sa voix tendre et haute, qui disait : « Voici ma relique, inclinez-vous ! » Adéline n'entendait plus rien. Elle fermait les yeux ; elle était seule dans l'angoisse et la honte. Tout à coup, venu le long des maisons, on ne sait d'où ni comment, l'ajusteur fut à côté d'elle.

— Quelle mine tu as ! dit-il. Tu ne m'attendais plus ? Eh bien ! me voici : je l'avais promis.

Elle répondit tout bas :

— Ote ton chapeau : le Saint-Sang va passer !

Il prit son air le plus dédaigneux, regarda autour de lui, vit les hommes qui se découvraient, et fit de même, avec un retard voulu.

La châsse monumentale, portée par deux évêques, et escortée par des soldats, passait. Adéline, courbée, petite auprès de l'homme, priait. Elle se redressa, dès que les derniers rangs du cortège se furent un peu éloignés, et leva les yeux vers l'homme. Celui-ci était demeuré découvert ; il s'attendait à ce qu'Adéline lui parlât.

— Ce n'est pas seulement pour voir ça que tu m'as fait venir, Adéline ?

— Non, j'ai voulu ici, pendant la procession, te demander une chose.

— Laquelle ?

— Je ne peux plus vivre comme nous sommes...

— Comment, tu ne peux plus ?

— Non : marie-toi avec moi, et je resterai.

— Encore, Adéline ! Mais, je t'ai déjà refusée !

Il se recula d'un pas, autant qu'il pouvait faire ; les voisins écoutaient. Adéline lui prit la main, se rapprocha de lui, et dit très bas, très humblement :

— C'est vrai que j'ai mes défauts ; je suis paresseuse ; je n'ai pas d'ordre : mais je me corrigerai. Si tu veux te marier avec moi... j'irai arracher le lin, dans les champs, à Courtrai.

— Cette bêtise ! Ça dure huit jours !

— Alors, je ferai un ménage à Menin.

L'homme ne répondit pas, buté, l'air méprisant.

— Tu aimerais mieux autre chose ?... Écoute-moi... Eh bien !... je m'embaucherai à Roubaix, dans l'usine où je travaillais quand tu m'as rencontrée. Pourquoi ne dis-tu rien ?

Il la regardait : il la voyait devenir toute blanche de visage, essayer de rire pour lui ressembler, et n'y pas réussir. Elle reprit :

— On vivra bien, si je gagne, et toi aussi ! Écoute, je te le promets, je ne manquerai pas un seul jour l'auto ; même, j'irai à bicyclette, s'il le faut... Pourtant, ça me fatigue de faire la route...

Il desserra les dents :

— C'est parce que tu vieillis, Adéline !... Non ; n'y compte pas : c'est dit !

A son tour, elle se recula de lui, les bras en arrière, comme si elle allait tomber, et, sans plus s'occuper du voisinage, dit tout haut :

— Tu peux t'en retourner : je ne te reverrai jamais !

L'homme la considéra un moment, pour s'assurer qu'elle était bien décidée, peut-être aussi pour emporter, dans sa mémoire, l'image d'une Adéline qu'il n'avait pas connue, celle de la jeunesse, celle de la petite d'Anna Vermeulen, puis

il enfonça son chapeau sur sa tête, pour mieux prouver sa résolution, et, écartant les spectateurs, il se fit un chemin jusqu'au milieu de la rue de la Bride, et se perdit dans le peuple immense.

— Ne vous appuyez pas comme ça sur la corde, ma petite dame, dit une voix : vous voyez bien qu'elle ne tient guère !

C'était l'agent chargé de garder l'entrée du palais du Gouverneur. Une sonnerie de clairons partit du bout de la place, faisant s'incliner les têtes. L'évêque de Liége, debout sur les marches de l'autel, devant la façade de l'Hôtel de Ville, éleva, abaissa plusieurs fois la relique sacrée. Des milliers d'hommes et de femmes se signèrent.

Les clairons cessèrent de sonner. On entendit encore la vieille cloche du Saint-Sang, qui tintait et rappelait sa relique. Et de grands remous agitèrent le peuple : la procession de l'an de grâce 1928 était achevée.

Dès qu'elle put se dégager, Adéline traversa la place, suivit le canal, et vite, vite, gagna son refuge. On dut la prendre pour une égarée, le long du chemin. Ses vêtements de deuil, ses yeux rouges, ses lèvres qui remuaient et ne disaient rien, cette honte et cette douleur mêlées, firent se détourner des promeneurs. Tout le monde salue un peu la peine. On la plaignait,

l'inconnue en deuil. Où allait-elle ? L'eau du quai du Rosaire, l'eau du Dyver peut tenter une folle ? Adéline continua de descendre, et sonna à la porte de sa parente. La dentellière laissa le travail de broderie qu'elle faisait en hâte. Elle était seule, les jeunes filles ne rentreraient que bien plus tard. Quand elle aperçut Adéline, son cœur maternel s'émut.

— Qu'avez-vous ? Venez.

Elle l'attira dans la salle où était le métier avec les fuseaux pendants, et, avant de rien savoir, elle ouvrit les bras. Adéline s'y jeta, et, bien qu'elle eût promis de ne pas pleurer, elle pleura. Dans le silence de tout, assise près de l'ouvrière, et sur une chaise plus basse, comme aurait fait une enfant, sans même quitter son chapeau, elle appuyait la tête sur la poitrine de son aînée, elle sanglotait, disant une parole, toujours la même : « Merci, Ève la charitable », parce qu'elle avait trouvé une femme qui la plaignait. Là, sur ce cœur compatissant, qu'elle entendait battre, et qui la devinait, fermant les yeux, elle revoyait, en elle-même, passer sa triste vie. Avec une lucidité qui la surprenait et la rendait tremblante et muette, elle comptait les fautes de sa paresse et de sa sensualité depuis l'enfance, les occasions et les avertissements méprisés, les peines qu'elle avait causées, les êtres, vivants ou morts, et ceux qui eussent été

possibles, qu'elle avait sacrifiés à elle-même. Jamais elle ne s'était connue ainsi. Des mots, des regards, des mensonges oubliés revivaient. Elle n'en discutait aucun. Elle ne les chassait point. Ils l'accablaient de leur nombre et de leur précision. Ses lèvres étaient toutes proches du cœur qui la portait. Elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, sans qu'elle leur eût commandé de parler ; elles confessèrent la misère de plus de trente années. Pas un reproche n'interrompit l'aveu, pas une question, pas un mouvement de la créature étrangère la veille, à laquelle Adéline se confiait totalement. Elle raconta le message qui lui avait été transmis, de son mari agonisant : « Dites-lui de se remarier ! » et la réponse que, tout à l'heure, elle avait entendue. Enfin, elle se tut, puis, se renversant un peu en arrière, appuya sa tête aux lambris vermoulus de la vieille chambre de travail. Épuisée, elle écoutait.

La voix désirée ne parla pas tout de suite. Une lumière dorée, attendrie par les vitres vertes, emplissait la salle. Tout se taisait. L'ouvrière de Bruges, joignant les mains sur sa robe, dit enfin :

— Grâce de Dieu, que vous vous donnez de mal !

Elle fut comprise, mais ne reçut point de réponse. Un grand silence encore, et la voix reprit :

— Adéline, avez-vous encore une maison ou une chambre à vous ?

— Aucune.

— Pouvez-vous demander à votre père de vous loger ?

— Non, bien sûr !

— Avez-vous une amie, à Roubaix, qui vous recevrait, comme je fais ici ?

— Peut-être les demoiselles Fleurquin.

Adéline réfléchit, et ajouta :

— Maintenant que mon père n'est plus leur voisin, peut-être voudraient-elles bien ; elles ont bon cœur : elles ont reçu ma fille.

— Vous coucherez ce soir chez moi. Demain matin, vous prendrez le train, et vous irez leur demander asile.

Cette charité, et ces mots d'espérance, rendirent quelque force à Adéline, qui osa regarder la femme à demie tournée vers elle.

— Vous ne me mépriserez pas trop ?

— Non, le salut va vous venir, il est déjà venu.

— Comment se fait-il que j'aie pu tout vous dire, à vous ?

— Parce que je me suis trouvée là, je suis n'importe qui...

— Non pas !

— Écoutez, dit la mère, les voici.

Elle écarta un peu sa chaise ; elle se pencha,

mit le chapeau d'Adéline plus droit, releva, du bout des doigts, les cheveux retombés sur le front, puis se redressa. Ursule et Alléluia entraient, l'une plus grave, l'autre en joie, toutes les deux ayant vingt souvenirs vivants dans les yeux et dans le cœur, et les lèvres déjà ouvertes pour les raconter. En apercevant le visage inquiet de leur mère, et Adéline éplorée, elles s'arrêtèrent.

— Embrassez-la, dit leur mère : notre parente Adéline a eu de grands chagrins, et me les a confiés.

Au seul nom de la douleur, dans le regard des deux jeunes filles et dans le geste de leurs mains tendues, on aurait vu toute la joie disparaître de leurs âmes. Surprises, mais habituées aux silences maternels, elles s'approchèrent, elles embrassèrent celle qui souffrait. Adéline, cette fois, ne les écarta point.

Lorsqu'elles se furent éloignées, elle eut le sentiment que le pardon avait commencé.

Dans la maison de la courée Vehrée, le lendemain, Adéline fut reçue. Elle n'eut point besoin de répéter sa confession. Elle dit seulement :

— J'ai abandonné mon mari ; à présent, je suis abandonnée, moi aussi. Je ne veux plus

vivre comme je l'ai fait. Vous savez que mon père me chasserait, si j'allais le voir. Je n'ai pas de chambre et pas de monnaie : voulez-vous de moi ?

Marie, à laquelle d'abord elle s'était adressée, et qui tricotait, assise près de la porte, au frais de l'air passant, dit :

— Moi, je veux bien, si ma sœur Marthe est d'accord. Elle travaille ; elle a dû vous entendre, et elle m'entend sûrement, car elle a l'oreille fine.

Marthe, debout à côté de la table chargée de linge humide, approchait, de sa joue, un fer à repasser, pour juger du degré de chaleur. Elle posa le fer sur une grille à quatre pieds, hocha la tête, mesura, du regard, ce qu'il y avait de loyauté et de regret dans le visage de cette femme, et répondit :

— A une condition : c'est que vous travaillerez, tous les jours !

— Je l'ai promis déjà : il n'a pas voulu.

— A moi, vous me repromettez ?

— Oui. Alors, que dois-je faire ?

— Restez.

Elle resta, et ne manqua point à sa promesse.

Marthe et Marie l'y aidaient.

— Il est l'heure, disaient-elles, descendez de la chambre !

— Mon ménage n'est pas fini !

— Vous le finirez ce soir !

Elle avait besoin d'être beaucoup commandée, tout le temps surveillée, un peu aimée. Un compliment la tenait à l'attache. Ceux que lui adressait, parcimonieusement, la plus rude des Fleurquin, l'aînée, avaient, pour Adéline, un prix inestimable. Une attention épanouissait de gratitude ce visage épais et fatigué ; elle amenait de la clarté dans un regard trop souvent distrait et pauvre d'âme. Même à Marie, la songeuse, Adéline ne racontait pas sa triste vie. On ne le lui demandait pas. Quelquefois, elle disait :

— Je ne peux pas vivre avec Claire toute seule : je lui ferais tort. Mais je voudrais la revoir.

C'est pourquoi, vers la fin de mai, un dimanche, d'assez bonne heure pour qu'elle fût persuadée de rencontrer chez lui Alfred Demeester, la repasseuse de la courée Vehrée prit le tramway, et, descendue au bout de la rue de Barbieux, s'en fut par la rue Verte, puis par des chemins, bien plus verts que la rue, dans cette extrême banlieue où M. Lepers-Hooghe avait bâti, comme il disait « la première maison de tisserand au bout du fil ». Elle marchait d'un pas viril, contente d'être libre, d'être seule un moment, de voir du vert et du bleu, et de respirer à pleine poitrine. Son chapeau, qu'elle attachait mal, penchait sur l'oreille gauche,

quand elle fit jouer le loquet de la petite barrière de la maison au bout du fil.

— Vous avez l'air d'une cantinière, mademoiselle Marthe ! cria Demeester. Mais c'est égal : c'est gentil à vous de revoisiner avec moi !

— Avec le Roi, dit-elle, on est fier d'être amis.

Ils étaient de bonne humeur tous deux. Cependant, au mot de roi, Alfred Demeester fronça le sourcil, et il répondit, venant du jardin, et tendant la main à la visiteuse :

— Dans trois semaines à peu près, le jour de la Saint-Jean, aura lieu le tir du Roi, et je jouerai mon titre.

Il montrait, du bras, la prairie, au bas du champ de trèfle, à cent pas du jardin.

Marthe Fleurquin le connaissait bien, le père Demeester. Elle comprit qu'il avait là, dans le risque, sans doute, de perdre le collier de roi, un sujet d'inquiétude. « Ne faut-il pas, toujours que les hommes se rendent malheureux ? pensait la vieille fille. Pour une flèche qui peut manquer un bouquet de plumes, le voici déjà en tourment, mon pauvre voisin d'autrefois ! »

Elle savait être aimable, elle fut complimenteuse. Tout fut trouvé admirable, l'atelier, les chambres, la mine de Claire Leleu qui sortait de la cuisine, tenant un panier à salade plein de chicorée mouillée. La vieille fille et la toute jeune se trouvèrent seules une petite minute.

— Es-tu heureuse? demanda Marthe.

— Je le serais, si je voyais maman.

— Il ne veut pas que tu viennes?

— Non ; il dit qu'elle m'a donnée à lui. C'est peut-être vrai. Mais elle, ma mère, elle m'a, de naissance.

— Ça va bien, l'outil?

— Oh ! oui ! on en met, grand-père et moi, du travail, on en met !

— Tu pries le Bon Dieu, comme je t'ai appris?

— Oui, ma tante.

— Continuons. Ne cherche pas trop à nous rencontrer. Quand j'aurai quelque chose à te dire, je chargerai, de la commission, l'employé qui apporte le fil de chez Lepers-Hooghe.

On se reposa dans la salle. Le tisserand eut plaisir à causer de la ville, des voisins et des voisines de la rue des Longues-Haies, de plusieurs de ces choses menues, habitudes, travers, querelles sans suite, éclats de rire, dont la vie est faite, que l'on croit oubliées, qui reviennent en mémoire un jour, toutes ensemble, ayant comme le vin, pris du goût en vieillissant. Le nom d'Adéline ne fut pas prononcé.

Mais, vers quatre heures, Marthe et Demeester firent ensemble le chemin de la maison nouvelle à la ville. Elle s'en retournait chez elle ; lui, il allait, selon l'habitude, à la *Belle Aventure*. Avant d'arriver au tramway de la rue de

Barbieux, Marthe, qui croyait avoir retrouvé le tisserand tel qu'elle l'avait connu si longtemps, plein de déférence, et même obéissant, lui dit :

— Monsieur Demeester, nous avons Adéline chez nous.

— Vous l'avez ? Gardez-la.

— Elle travaille.

— Tant mieux ! Vous me donnerez de ses nouvelles, tous les six mois, et ça me suffira.

— Pourtant, monsieur Demeester, à la longue, tout se pardonne ?

— Une fille qui a fait mal parler de ma famille ! Faudra cent ans pour que je la revoie !

Ils se quittèrent au centre de la ville, poliment, presque comme autrefois. Demeester, dans la salle de la *Belle Aventure*, tira vingt flèches, dont huit touchèrent le blanc. Marthe Fleurquin rentra pour retrouver Marie. Elle ne lui dit pas, mais elle pensait que l'ancien voisinage avait perdu de sa puissance.

Elle était heureuse, cependant, d'avoir fait ce voyage, et dit les choses qu'il fallait dire. Le semeur, en retournant chez lui, sait bien qu'elles ne lèveront pas toutes, les graines qu'il a semées. La moisson ne dépend plus de lui : il a rempli sa tâche. Ce soir-là, la repasseuse de la rue des Longues-Haies tardait à s'endormir ; le temps était devenu chaud, tout à coup, et plusieurs femmes qui se promenaient encore, çà et là, dans

la ville, dégrafant leur col de fourrure, avaient dit : « C'est vrai, je n'y pensais pas : nous sommes en mai. »

La veille s'étant prolongée, Marthe entendit le concert d'un orage lointain, d'un premier orage de l'été. D'où venaient-ils, ces cris dans la nuit, ces claquements brusques, ces plaintes stridentes, comme d'une toile qu'on déchire ? Ils venaient des mers froides de Norvège, de Danemark et d'Écosse. Mais cette chanson fine, entre les grondements et les plaintes, ces apaisements brefs, ces notes sifflées, ces murmures coulant sur les toits de la ville ? La mer n'a pas d'oiseau qui chante ; la vague lui suffit. Le vent les récoltait dans la plaine, à la pointe des herbes déjà hautes et des premières feuilles. L'orchestre était déchaîné : presque toute la nuit fut musique, amour, épouvante et promesse.

CHAPITRE XI

LE TIR DU ROI

Il arrivait, le jour du tir du Roi. En 1928, la Saint-Jean-Baptiste tombait un dimanche. La directrice d'école avait prévenu son père qu'elle viendrait passer l'après-midi à Roubaix. « Je verrai la maison nouvelle, disait Mélanie, je fêterai avec vous les quinze ans de Claire, puis j'embrasserai le Roi, mon père, avant de saluer, sur la prairie, au milieu de ses chevaliers, mon père l'Empereur. »

Les plaisanteries doivent nous trouver déjà gais, pour nous faire rire. Demeester n'avait pas ri, en rapportant à Claire les mots de « tante Mélanie ».

Dans la semaine qui précéda la Saint-Jean, le tisserand fit plusieurs absences, laissant chômer

le métier, auquel il pouvait dire qu'il devait des vacances. Des amis vinrent le chercher. Avec eux, on le vit bêcher, dans la prairie, à l'endroit où elle était le plus large, et la terre s'amoncelait, jaune sur l'herbe verte, comme s'ils eussent voulu creuser un puits. Un peu en arrière, et s'écartant de la route, ils faisaient d'autres trous, moins profonds, ce qu'on pouvait deviner à la moindre abondance des rejets de guéret. D'autres fois, ils s'en allaient, de compagnie, par les chemins, et durant trois heures ou quatre de l'après-midi, ne paraissaient plus, et Claire le savait bien, qui les attendait à rentrer. C'est qu'ils travaillaient ailleurs, non plus terrassiers, mais menuisiers, serruriers, peintres même. N'avaient-ils pas eu la chance de découvrir, dans une ferme éloignée, sous le toit d'une grange, une perche de tir, une perche de plus de trente mètres, qui avait appartenu à la société de Saint-Sébastien, et qu'on avait mise là, aux invalides, vers « les années vingt » ?

Dans l'après-midi du samedi, le tisserand annonça qu'il allait chercher la perche, afin de la planter dans le pré. Il n'était pas parti depuis une demi-heure, que Claire entendit la sonnette du portillon sur le chemin. Elle se leva, quitta le métier, ouvrit la petite fenêtre de l'appentis, et aperçut le chauffeur d'un des camions de l'usine Lepers, qui se dirigeait vers le perron.

— Par ici, monsieur Sébastien ! Grand-père est absent... Vous avez quelque chose pour moi ?

L'homme, un gros, d'une quarantaine d'années, de l'espèce plaisantine, fit demi-tour et s'approcha, sur le sable encore neuf en cette place, et craquant.

— Deux lettres, mademoiselle Claire, une pour le grand-père, une pour vous. C'est mademoiselle Marthe qui me les a données, quand elle a su que je passerais par la Tribonnerie, avec mon camion. Même, elle m'a dit : « La lettre pour la petite, faut pas que le grand-père la voie... » Ça se trouve bien, puisqu'il est absent.

Il tendit les bras, et les deux lettres, avec une lenteur voulue.

— En avez-vous une voix, mademoiselle Claire ! On dirait un rossignol.

— Je suis le seul du quartier. Vous croyez qu'il en vient ici ?

— Oui donc ! et quand il n'y aurait que celui qui chantera pour vous ?

Le livreur de M. Lepers se mit à rire, d'une façon qu'elle traduisait sans peine, et qui voulait dire : « Est-elle plaisante, cette petite-là ! Dans quelques années, elle aura dix prétendants, et choisira selon son cœur : peut-être un contremaître, un caissier, un paquet-bleu, un clerc de notaire, un épicier qui repeindra sa bou-

tique, pour faire honneur à cette jeunesse ! »

Dès que l'homme eut tourné le dos, Claire ouvrit la lettre, lut les cinq lignes qu'écrivait Marthe Fleurquin, et les métiers ne repartirent que longtemps après.

Vers cinq heures, le père fut de retour. Une voiture, celle du Connétable de la *Belle Aventure*, le brasseur Van Damme, apportait la herse triangulaire, destinée à être piquée au sommet du mât, et sur laquelle on fixe les oiseaux.

— Tiens, petite, dit Demeester, je vais travailler dans le pré, je te laisse la herse ; amuse-toi à la garnir ; je reviendrai la prendre tout à l'heure. Dans le panier que voici, tu trouveras trois oiseaux de tir, et ce qu'il faut pour les habiller mieux. Ils seront trois seulement : un coq, en pointe, et, sur la dernière traverse, deux oisillons.

— Aux extrémités ?

— Oui.

— Alors, deux guetteurs ?

— Tu parles comme une archère.

— Grand-père, j'ai une lettre à vous remettre, de la part de tante Marthe.

Arrêté au bord de son domaine, Demeester, avant de continuer la route, déchira l'enveloppe, et parcourut la lettre, puis la relut avec attention. Claire aurait voulu savoir ce que disait Marthe Fleurquin. Elle demanda :

— Vous avez de bonnes nouvelles ?

Le tisserand répondit d'un simple signe de tête. Mais l'affirmation n'était pas sérieuse. Il avait pris, en lisant la lettre, un air si malheureux !

Claire se mit à orner, de plumes supplémentaires, les trois figurines de bois, percées d'un trou, qui allaient être posées sur les pointes de fer de la herse. Elle doubla, de plumes vertes et retombantes, les ailes de l'Oiseau-Roi, qu'elle plaça, comme un couvreur place une girouette, en tête du mât. Au-dessous, le grand-père l'avait bien recommandé, la herse ne devait point porter les figurines habituelles : ni les poules, d'ordinaire perchées sur la première traverse, ni les cailles, ni cette longue ligne de petits oiseaux, que frôlent volontiers les flèches montantes et cherchant le maître. Seuls, aux deux bouts de la dernière tige de fer, Claire avait la permission de planter deux « guetteurs ». Elle les voulut magnifiques. Elle les habilla de plumes écarlates, et leur fit une crête bleue, bleu de roi, de la couleur que le ciel aurait demain.

— Bravo, l'enfant ! dit Demeester, quand il vint chercher la herse garnie. Les amis des deux estaminets et ceux de la ferme vont m'aider. Dans une demi-heure, le mât sera debout, et tu verras l'effet !

Une bonne heure seulement après, il rentrait

pour souper. Claire, le voyant triste, et dans l'espoir de plaire au vieux tisserand, avait mis le couvert sur une caisse de bois blanc, dehors, entre la maison et le jardin. Il y avait place, tout juste, pour les deux assiettes et les deux verres. Un plat comble de miroton chaud, un autre de céleri, et deux canettes de bière, attendaient sur le sable. C'était la première fois que le tisserand et sa petite-fille mangeaient en plein air. Mais la lettre de Marthe Fleurquin avait dû profondément inquiéter le grand-père ; c'est à peine s'il dit : « C'est bien. » Et il resta songeur, en mangeant. Il repassait, dans son esprit, les lignes qu'avait tracées, pour lui, la main ferme de l'ancienne voisine :

« Mon cher monsieur Demeester, les choses ne peuvent rester comme elles sont. Adéline se dépérit de ne plus voir sa fille, et je crois aussi du chagrin de son passé. Elle travaille, autant que vous, autant que moi. Jamais de retard. Je puis vous dire, et je sais bien que vous prendrez cela au sérieux, qu'elle a recommencé de vivre sa religion. On n'est pas toujours pécheresse, monsieur Demeester, quand on est de bonne race, qu'on a pour père notre ancien voisin, dont nous savons tout ce qu'il vaut, et pour mère une Anna Vermeulen. Étudiez bien ce que vous devez répondre, si vous en avez l'occasion.

Je vous envoie les souvenirs de ma sœur et les miens, et vous salue.

» MARTHE FLEURQUIN. »

Le nom de sa femme n'était jamais rappelé, sans que Demeester fût attendri. Le Roi songeait, ce soir, et le songe, comme d'ordinaire, ne lui laissait que de la tristesse. Il était de nature forte, impulsive, mais non pas résolue : la simple raison ne le commandait pas.

La lettre qu'avait reçue Claire était plus courte, mais pleine et précise. Elle disait à la jeune fille ce qui aurait lieu le lendemain. Le secret devait être gardé. Il le serait. Claire et Alfred Demeester n'échangeaient que de petits mots, sans aucun lien avec le profond de l'âme.

Cependant, devant eux, au delà du champ de trèfle, au delà du mince taillis qui servait de frontière au champ, dans le pré long qui faisait la coque de navire entre deux coteaux, ils voyaient la perche plantée et les trois oiseaux, le coq vert, les guetteurs écarlates, qui battaient de l'aile au passage du vent d'été. Il était doux, le vent de la veille de la Saint-Jean ; l'été jeune s'amusait à chasser les nuages, pas plus gros qu'un drap déplié, et qui fondaient dans l'azur ; un petit souffle seulement descendait jusqu'à terre ; il remuait la pointe des arbres et donc les plumes du papegai. Le bonhomme voyait cela,

quand il s'interrompait de manger pour lever le gobelet, le menton, et les paupières par surcroît, et boire une lampée de bière. Mais il ne riait pas.

— Grand-père, je ne connais pas bien toutes les règles du jeu de l'arc, mais je croyais, on m'avait dit, que le jour du tir du Roi, on ne met qu'un seul oiseau sur la perche : le coq.

— Tu as raison, petite, et les camarades ne manqueront pas de me reprocher d'avoir manqué aux usages. Ils ne s'en iront pas sans avoir tiré leurs flèches, parce qu'ils m'aiment bien. Après, ils comprendront. J'ai mon idée.

Comme il ne disait point quelle était son idée, Claire ne voulut pas l'interroger plus avant. Elle regarda tout au loin.

— Dommage, dit-elle, que la nuit approche : on voit, ce soir, par-dessus les moulins !

— Il n'y a plus de moulins, ma petite.

— Oh ! regardez « l'allau » !

Demeester ne chercha point dans le ciel, pour apercevoir un halo. Il était Flamand, et ce mot-là, pour lui, signifiait un saule. N'était-ce pas le même mot, et un mot magnifique, qui rappelle l'écartement des branches de cet arbre court de tronc, et leur déploiement en éventail ? Vers la vallée de la Marque, éclairée encore des derniers rayons du soleil, le vieil archer eut vite découvert ce qu'admirait l'enfant : un saule

traversé de lumière rouge, et qui faisait la roue.

— C'est peut-être la couronne du Roi, ton grand-père, que tu vois là-bas ; dans une minute, elle aura disparu. Enlève les assiettes, Claire, enlève la caisse de bois : moi, je fume une pipe, et puis j'irai dormir.

Il disait cela, selon sa coutume, assez durement. Et cependant, au fond de son cœur, il pensait : « C'est mignon, une petite comme la mienne, et c'est bien conservé. A la fabrique, ça serait déjà perdu. »

Pendant un quart d'heure, il entendit le bruit de la faïence et des verres que la jeune fille emportait, et qui se heurtaient dans sa main, puis le même bruit lointain, quand elle lava la vaisselle et qu'elle serra dans l'armoire les verres, les assiettes, les plats essuyés et luisants. Lorsqu'elle faisait le ménage, Claire s'attardait à « mettre de l'ordre », comme elle disait. Depuis qu'elle habitait chez son grand-père, elle en avait fait des progrès ! Les aïeules brugeoises l'eussent avouée déjà pour une bonne apprentie ménagère, attentive aux coutumes que lui avaient enseignées mesdemoiselles Fleurquin ; féroce contre la tache, offensée par la déchirure, prompte et tenace dans le fourbissement, observatrice des beaux alignements et capable de jouir, comme d'un objet d'art, des fulgurances du cuivre et du reflet modeste de l'étain. Elle

montrait même, à présent, plus de goût pour le ménage que pour la couture. Cela fut cause qu'elle ne revint qu'après longtemps sur le perron de la maison neuve. Elle y trouva son grand-père toujours songeant. L'ombre était sur les champs, non pas noire, mais légère, mêlée d'un reste de jour. Les nuits de la fin de mai ne sont qu'un crépuscule. Le vent n'avait plus de force. Les pointes d'arbres demeuraient droites, au delà du champ, le long de la ligne qui déclinait vers les vallées ; la couleur des feuillages était seulement devenue sans éclat, d'un gris bleu et brouillé. Les lointains de la Marque dormaient dans un peu de brume.

La nuit vint. Le tisserand et sa petite-fille, inquiets l'un et l'autre, de ce lendemain dont ils ne voulaient rien se dire, se retirèrent, elle dans sa chambre, lui dans son réduit au-dessus de l'appentis, mais ne purent fermer les yeux. Au petit jour, après un si long débat, Demeester n'avait pas changé d'idée : dans quelques heures, il ne serait plus roi, et il ne serait pas empereur.

Ah ! sans doute, il y tenait, à ce titre de roi ! L'échanger contre celui d'empereur, ç'eût été sa meilleure ambition, et sa dernière. Il aurait pour concurrents, le lendemain, des archers bien adroits, bien exercés, tous plus jeunes que lui. Mais il les valait ; même pour la vigueur, il

pouvait lutter : ne l'avait-on pas vu lancer, quatre fois de suite, au dernier tir, des flèches de quatre-vingt-cinq centimètres, ce qui suppose, quand on se sert d'un arc pareil à celui d'Alfred Demeester, une force dans les bras de plus de quarante kilos ? Il avait des chances de gagner ; il en avait de très grandes : mais, dans la nuit, tandis que Claire dormait, il avait pris enfin une résolution. Laquelle ? Se laisser battre. Il s'arrangerait pour montrer à tous qu'il était battu parce qu'il le voulait bien. Il se l'était juré à lui-même : les compagnons du noble jeu n'auraient pas plus longtemps, à leur tête, le père d'Adéline Leleu, une femme de rien. Certainement, ils s'étaient montrés discrets, les archers de la *Belle Aventure*, des amis, des gens qui savent vivre : pas un seul n'avait fait une allusion directe à la conduite d'Adéline. Une simple variante dans la formule par laquelle ils le « bonjouraient », et le Roi avait compris. Autrefois, quand ils le rencontraient, la plupart disaient :

— Sire, comment vas-tu ? Et tes filles aussi vont bien ?

Depuis les événements que la chronique verbale avait annoncés et commentés, parmi les ouvriers de l'usine Lepers-Hooghe et bien au delà, trois fois au moins, l'un ou l'autre des compagnons de l'Arc avait demandé à Alfred Demeester :

— Tu vas bien, Sire, et ta petite-fille aussi ?

Le souvenir de la mère était passé sous silence ; on ne connaissait plus l'épouse adultère ; à sa place, on mettait l'enfant. Merci, messieurs ! Le grand-père savait ce que parler veut dire. La leçon était donnée par des hommes dont aucun n'était un moraliste difficile. Ils avaient horreur de cette lâcheté d'une femme abandonnant son mari malade ; vaguement, au fond de leurs âmes, ils avaient craint, peut-être, que l'exemple ne fût contagieux, et le salut d'amitié s'était modifié : « Tu vas bien, Sire, et ta petite-fille aussi ? » On supprimait les deux filles en raison de l'impossibilité de n'en supprimer qu'une. Eh bien ! soit, l'un des meilleurs archers qu'on eût jamais vus, dans Roubaix, se retirerait. Aucun éclat, pas de démission motivée : l'échec. Il aurait pu être, comme d'autres, prud'homme, ou président d'une société de secours mutuels. Il avait préféré, naguère, exceller dans le jeu antique de l'arc. Depuis près de trois ans, il était roi. Au moment où il pouvait devenir l'un des chefs du jeu dans toute la Flandre, empereur écouté, photographié, invité même au delà de la frontière de France, il renoncerait à tout.

Alfred Demeester souffrait de la résolution qu'il avait prise, et, selon sa coutume, il voulait souffrir seul. La journée de demain, comme il eût voulu l'empêcher de venir si vite ! Ce qu'il

avait gagné d'honneur, il allait le perdre. Un général, la veille de sa retraite, n'est pas plus triste qu'il n'était. Le vieil homme avait laissé ouverts les volets du réduit où il couchait. Le premier quartier de la lune lui servait de veilleuse.

Comme toujours, en méditant sa peine, il avait retrouvé le passé. Pourquoi la honte était-elle venue dans sa famille, à lui ? Pourquoi avait-elle diminué son nom, à lui, brave homme, qui, en près de quarante ans, n'avait pas manqué plus de vingt fois à faire sa journée de travail ? Par moments, il parlait tout haut, comme s'il exposait sa défense, devant les camarades de la *Belle Aventure*.

— C'est pour vous que je le fais ! Pour vous que mes flèches n'iront pas droit au ventre de l'Oiseau-Roi !

Il les voyait, tous les compagnons, dans la mansarde basse, aux murs inclinés et plâtrés, où il n'y avait que lui, couché dans le lit à couverture rouge, et ses vêtements bien pliés sur une chaise, et la petite armoire, près de la fenêtre, touchant la table de toilette, la cuvette, le pot à eau, et un brin d'œillet que Claire avait mis là, pour réjouir soixante années de patience.

— Non, pas plus de vingt jours sans aller à l'usine, mes bons amis. Encore, je peux dire

que, la moitié des fois, c'était pour cause de maladie. Mes deux métiers m'ont usé, mais, moi aussi, je les ai usés, et nous sommes quittes : je les ai fait reluire, avec la peau de ma main, les poignées d'acier qui clinchent et qui déclinchent ! Vous n'avez qu'à demander à les voir, chez Lepers-Hooghe !

» Quand je me suis marié avec Anna Vermeulen, dont je ne serai jamais consolé, je n'ai pas voulu la laisser travailler à l'usine. Elle aurait consenti, la brave ! Moi, je ne voulais pas. Je lui disais : Tu es pour le mariage, pour pouponner, raccommoder et apprendre à nos filles à te ressembler !

» Mes filles ! Il n'y en a qu'une qui a ressemblé à la mère, et encore elle n'a pas d'enfant, celle-là. Élevées de même, chéries de même, qu'est-ce qui leur a manqué ? La mère, partie trop tôt, pour moi et pour elles. Allez donc surveiller des filles qui grandissent, si vous n'êtes pas leur mère ! Nous autres, les hommes, quand nous avons passé neuf heures et demie hors de la maison, qu'est-ce que nous savons de leur cœur ? Pourvu qu'elles nous embrassent, nous les croyons bonnes ! La mère se défie plus. Elle a des yeux qui devinent ; les nôtres ne font que voir, et encore pas tout.

» Je me souviens que j'avais acheté deux potées, — ma foi à peu près dans le même temps

de l'année où nous sommes, — pour les mettre sur la fenêtre de la grande chambre, du côté de la courée. Mes filles croyaient que je voulais faire le faraud, ou peut-être que ça me réjouissait de respirer l'odeur de la giroflée et celle de la jacinthe. Au vrai, j'avais seulement l'idée de fleurir la chambre de ma défunte, en souvenir de la giroflée surtout, qui plaisait à Anna. Je les avais arrosées une fois. J'ai oublié de recommencer. Quand j'ai vu qu'elles se fanaient, je leur ai donné de l'eau, tant que j'ai pu : mais ça n'a réussi que pour une. La giroflée a repris du cœur, la jacinthe rose a péri.

» Adéline, depuis longtemps, pour moi, elle est comme morte. Quelquefois même, je voudrais que ce fût vrai. Les amis de la *Belle Aventure* ne la jugent pas autrement. J'en ai vu qui détournaient la tête, lorsqu'un jeune racontait, devant moi, l'histoire d'une femme qui avait quitté son mari. Qu'auraient-ils donc fait à ma place, soit Witendal, soit Van Damme, soit Arthur Vincke, l'Empereur, que j'ai invité au tir de demain, soit Apollinaire Hutsebaut, un homme qui vaut mieux que moi, c'est sûr, pas comme archer, comme homme ?

» Marthe Fleurquin, elle aussi, vaut mieux que moi. C'est une femme de piété. Mais elle est disposée à prêter aux autres une once de ses vertus : pour un mot, pour une larme d'Adé-

TAYLOR INST. OXFORD

line, elle lui pardonne, et veut que j'en fasse autant ! Que non pas ! Je suis plus défiant qu'elle. Elle assure qu'Adéline travaille : je voudrais voir ça ! Elle m'écrit une lettre ; elle a l'air de me conseiller et de vouloir me commander même. Non pas ! Le temps n'est pas venu ! Dans un an, si elle est encore aussi satisfaite de sa locataire, on verra, on étudiera... Alfred Demeester sera dur à convaincre, mais enfin, tous ces gens qui me parlent de religion, comme s'ils s'entendaient pour me persuader, Marthe Fleurquin, Hutsebaut, et jusqu'au petit apprenti de la place Saint-Jean-Baptiste, finiront peut-être par avoir raison. J'examinerai le procès, moi, Demeester. Une seule chose est sûre : je ne peux plus supporter la pitié de mes amis. Ils m'appellent encore : « Sire », à cause de mes flèches qui sont bonnes, mais cela leur coûte. Demain, ils m'appelleront de mon simple nom, ils diront comme avant, comme aux jours où j'avais encore de la jeunesse : « Demeester, te voilà ? » Je ne serai plus roi demain, mais les jaloux parleront moins.

Est-ce bien « demain » qu'il fallait dire ? Le tisserand rejeta le drap de son lit, et s'approcha de la fenêtre. Le jour naissait déjà dans le ciel, où il n'y avait aucun nuage pour recevoir la lumière : la terre ne savait rien encore de lui. Rien ne luisait, pas même la pointe des arbres ;

les maisons dormaient ; le trèfle, courbé sous le poids de la rosée, n'était qu'un tapis d'ombre molle. Au-dessus du pré, le tisserand aperçut les oiseaux de la herse. Ils ne bougeaient pas plus que les oiseaux vivants. Il dit alors :

— Oiseau-Maître, si j'avais deux filles comme Mélanie, tu n'aurais pas beaucoup d'heures à rester là perché ! Je t'abattrais de ma première flèche !

Il eut un grand soupir, et commença de s'habiller. A cause du plancher neuf, qui criait, il prenait garde de demeurer sur les planches qu'il savait silencieuses. Claire dormait, — il le croyait du moins, — dans la chambre voisine. « Pauvre enfant, pensait-il, elle aura aujourd'hui une grande déception, et Mélanie aussi, et tous ceux qui m'aiment, s'il y en a, dans Roubaix ! » Rien que d'y songer il avait la main tremblante. « Faut pas me balafrer en me rasant, dit-il encore ; je dois avoir bonne mine ; les camarades, s'ils remarquaient une entaille dans la peau de mes vieilles joues, ne manqueraient pas de raconter que je n'ai plus la main sûre. »

Il sortit, au matin demi-clair, tandis que, matineuse elle aussi, et songeant à des choses qu'elle seule pouvait prévoir, et qui ne tarderaient guère, la fille d'Adéline, Claire dont les quinze ans sonnaient, prenait les chemins verts, et se rendait à la première messe de Hem.

Jusqu'à une heure après-midi, Alfred Demeester, aidé par des voisins, transporta, dans le pré du tir, des bancs et des tables ; établit, avec des cordes, une enceinte réservée ; dressa sur l'herbe, à douze mètres de la perche, un auvent de marchand forain, où les archers se retireraient, pour éviter les flèches retombantes.

A une heure, comme il mangeait un morceau, en hâte, dans la salle d'en bas, que Claire avait fleurie, la première invitée, la chère Mélanie, l'orgueil et la joie de Demeester, apparut au bas du perron. Elle arrivait avec un peu de retard ; à la demande de Claire, elle s'était arrêtée à Roubaix, pour faire visite à Marthe Fleurquin. Mélanie, pour la fête du tir du Roi, s'était mise en frais. Elle avait quitté le deuil. Elle portait une robe élégante. Le père, pour l'embrasser, remit la veste qu'il avait accrochée au dossier de sa chaise.

Mélanie s'assit près de lui. Elle vit promptement, à des mots qu'il ne disait pas, mais qui étaient sur son visage, — inquiétude, fatigue, tristesse, — que le père avait conscience d'être à une de ces heures de la vie qui sont pleines et débordantes de destinée. Il savait du moins qu'il n'était plus roi que pour deux heures. Et c'était là le commencement, après quoi personne ne pouvait rien prévoir. Claire servait, muette.

Il n'y eut pas de conversation suivie entre le

père et Mélanie ; mais cette parole fut dite par le vieil homme, après qu'il eut fini de boire son bol de café :

— Mélanie, jusqu'à quand restes-tu avec nous ?

— Je partirai vers six heures, et je ne puis faire mieux : je ne suis pas libre, mon cher père.

— Mélanie, tu m'assisteras, comme au jour de ma mort !

Sans comprendre, elle fit signe qu'elle l'assisterait.

Lui-même, il ne comprenait pas entièrement ce qu'il disait là ; l'obscur pressentiment lui dictait des mots trop grands pour la minute où ils étaient dits.

Peu après, on entendit des accordéons qui geignaient en mesure. Ils devaient être sur la route, en haut de la « Montagne ». Que l'air d'été porte bien les chansons ! Il soufflaient une marche, ou une danse. Quand ils tournèrent, pour descendre par le chemin de la Tribonnerie, Demeester les compta.

— Ils sont quatre, dit-il, et autant de tambours.

Les tambours, en effet, dès qu'on fut à bonne distance de la maison du Roi, se mirent à battre et à rouler.

Plus de soixante archers les suivaient, tenant l'arc au poing gauche. Devant la barrière, ils

s'arrêtèrent tous, mais bien peu de temps, car Demeester, en tenue du dimanche, s'avançait vers les archers de la *Belle Aventure*, et les invitait à entrer chez lui.

Ils entrèrent. Presque tout de suite, le Roi se trouva en présence du connétable Van Damme, homme puissant, d'ordinaire jovial, et dont la physionomie exprimait une vive contrariété. Laissant les autres traverser la salle à manger et pénétrer dans l'atelier, puis monter au premier étage, Demeester attira le Connétable près de la fenêtre de la première salle.

— Qu'as-tu fait, Sire ? dit Van Damme. Tu es notre ancien à tous, tu connais les règlements du jeu de l'Arc...

— Sans doute.

— Et, pour le tir du Roi, que vient-on de me dire ? Que tu as garni la perche de deux guetteurs inutiles ? Seul, le coq devait être perché en haut du mât !

— Il est reconnaissable ! Ma petite-fille lui a fait des ailes vertes !

— D'accord. Mais la tradition exige un seul oiseau. Je ne peux pas ouvrir le concours, mon ami... je ne peux pas.

Demeester lui prit la main, et répondit, avec un accent de supplication :

— Faites-le pour moi, monsieur Van Damme !... J'ai su ce que je faisais, et je devinais que vous

seriez mécontent : mais ce n'est pas par caprice que j'ai mis les deux guetteurs au-dessous de l'Oiseau-Maître. Je vous expliquerai la chose, après le tir ; vous la comprendrez même auparavant. Protestez, je le veux bien, et dites aux camarades que j'ai un peu perdu la tête... Ça ne sera pas tout à fait faux. Mais, ouvrez le concours : les camarades ne viseront que le coq...

Le brasseur hésita. Il regarda, par la fenêtre, les groupes d'archers demeurés dans le jardin, les curieux déjà nombreux dans le pré, les bancs et les tables, le mât avec la herse fleurie de plumes, et finit par dire :

— Si les chevaliers acceptent tes fantaisies, je ne m'y opposerai pas, Sire. Allons, il est temps d'ouvrir le tir. Viens !

Les chevaliers de l'Arc, le Roi et Van Damme à leur tête, gagnèrent le chemin de la Tribonnerie. Bien que la distance fût courte, ils se formèrent de nouveau en cortège, les accordéons et les tambours en avant, qui jouaient une *Marseillaise*. En une centaine de pas, ils furent rendus en face du pré bas, où une petite foule attendait. Mélanie suivait le cortège. Claire seule avait demandé la permission de rester à la maison, qui ne pouvait, un jour pareil, demeurer sans gardien.

Mais, tout en haut du champ de trèfle, à l'en-

droit où la haie de la route cerne une maison de maraîcher, une femme guettait leur départ. Quand elle eut vu s'éloigner Mélanie et Alfred Demeester, elle descendit, lentement, sans quitter le bas côté du chemin, où l'ombre du talus et des ronces la protégeait. Arrivée devant le portillon, qui donnait accès dans le domaine du tisserand, elle se redressa. Elle était en deuil. A vingt pas de là, devant le perron, Claire l'attendait. Elle accourut, mit la main sur la sonnette, pour l'empêcher de tinter, ouvrit la barrière, et les deux femmes, en hâte, pénétrèrent dans la maison que M. Lepers-Hooghe avait fait bâtir pour le roi des Archers.

Celui-ci, au milieu des compagnons de la *Belle Aventure*, qui buvaient, en attendant l'ouverture du jeu, faisait bonne contenance, non banale, ni faussement amicale, comme celle de tant d'hommes en quête perpétuelle d'un suffrage possible, mais attitude de vieil homme désabusé, courtois avec un peu d'effort. Il offrait une « jatte de café » aux officiers du jeu ; il répondait, de la main, aux toasts que lui portaient des groupes assis autour des tables ; il s'assurait que les curieux venus des environs, jeunes gens, jeunes filles, alouettes au miroir, consentaient à se tenir en dehors de l'enceinte. Se dressant au milieu des archers, trois fois, il se leva, et, de sa forte voix, cria :

— Tout le monde en dehors des cordes ! Vous, là-bas ! Et vous ! Rentrez !

Et « le monde » obéit.

A trois heures, les tambours groupés en haut du pré, par delà les aubépins, battirent pour annoncer le rassemblement. Autour de la perche, soixante-dix chevaliers furent, en peu d'instants, réunis. Le Connétable se tenait adossé au mât, et Vincke était près de lui, non pour concourir, mais comme invité, et fidèle au rendez-vous que lui avait donné, naguère, Alfred Demeester. Le brasseur expliqua, avec l'aisance d'un courtier et l'ironie d'un lettré qui se met en frais, qu'il y avait manquement aux règles du jeu de l'arc ; que lui, connétable, demandait aux archers de ne pas tenir rigueur au vieux roi Demeester, mais de commencer le concours immédiatement, les tireurs devant, bien entendu, s'abstenir de viser tout autre oiseau que le coq aux ailes vertes. Ils avaient tous leur arc serré contre la poitrine. Ils levèrent la main droite. La contre-épreuve ne signala pas un dissident. Le Connétable cria :

— Écartez-vous ! D'abord, les trois flèches d'honneur accordées au Roi !

Alfred Demeester seul demeura à quelques mètres de la perche. Plus de deux cents personnes suivaient des yeux ses mouvements. Ce grand bonhomme aux moustaches blanches pencha le buste à droite, tourna la tête vers la

pointe du mât, tendit son arc à fond, et délibérément, comme un jeune, lança une flèche. Un guetteur tomba.

— Bravo ! crièrent les badauds le long des cordes.

Mais le cri d'un compagnon couvrit ceux des barbares :

— Taisez-vous ! Le Roi s'a trompé !

C'était un petit archer, un nouveau, qui disculpait le Roi, et maintenait la règle. Tous les anciens de la compagnie pensaient déjà : « Le Roi l'a fait exprès. »

Demeester reçut sa flèche, des mains d'un gamin, chasseur du jeu, coiffé d'un chapeau pointu en forte vannerie, la replaça sur la corde de l'arc, tira aussitôt, et le second guetteur écarlate, à l'extrémité de la traverse, vola, à plus de six pieds en l'air, pour retomber dans l'herbe.

Cette fois, personne ne pouvait se méprendre. L'adresse de l'archer était magnifique, son intention claire : il refusait d'être le Roi ; il refusait donc d'être Empereur ! Vingt spectateurs l'interpellèrent. Plus de vingt archers, malgré l'ancienneté du tireur, et l'estime qu'on avait de lui, grognèrent leur étonnement, leur désapprobation, quelques-uns même leur indignation. Le Connétable, sous l'auvent de toile, où il se tenait avec un groupe d'hommes, étendit le bras, pour demander le silence. Sa voix dut porter

jusqu'à la maison nouvelle, jusqu'au verger de la ferme perdue sous les poiriers sauvages :

— Alfred Demeester, notre Sire, tu n'as plus qu'une flèche d'honneur à tirer. Je t'enjoins, au nom de toute la Compagnie, de viser l'Oiseau-Maître !

Le vieux Roi, pour la troisième fois, se courba en deux sur la droite, accrocha ses doigts à la corde, fit ployer si fortement l'arc que la pointe émoussée de la flèche, la grande flèche de quatre-vingts centimètres, touchait le milieu du bois. Il demeura ainsi un instant, immobile, dans le silence de tous. La flèche partit, elle effleura l'oiseau, et monta si haut, si haut, qu'on perdit de vue son talon et ses plumes enfoncées dans le ciel bleu.

Cette fois, personne ne cria. Tous les spectateurs regardaient l'homme qui se redressait, grand, digne, sans un geste de dépit. Ce n'était pas un joueur qui avait perdu : c'était une sorte de héros, mais que nul ne comprenait. La tête haute, il se dirigea vers les archers qui se tenaient face à la route, dans la partie la plus reculée du pré ; il passa près du Connétable, sans que celui-ci lui adressât la parole ; il contourna plusieurs groupes de compagnons entre lesquels il n'était question que de lui, mais qui ne l'arrêtèrent pas. Il avança jusqu'à la corde de l'enceinte, au bout du pré opposé à la route. Là, quelqu'un faisait un geste : « Viens ? Viens ? »

Il l'avait aperçu. Il allait. C'était Mélanie. Jamais il ne l'avait vue si blanche de visage, son Espagnole. Et, d'abord, il pensa qu'elle le plaignait.

— Eh bien ! dit-il, tu les entends ? Je ne suis plus Roi !

— Tu l'as voulu ainsi !

— Sans doute, et trois fois de suite ! Tu as vu le tir ?

— Oui, sans comprendre.

L'homme se mit à rire bruyamment, d'un rire mauvais, en regardant Mélanie.

— Oh ! tu n'as rien compris ? Tu sais pourtant plus de choses que moi ! Je vais te dire mon secret ! Je n'ai pas vouler rester Roi, et devenir Empereur, parce que ta sœur Adéline me fait honte !

Mélanie, d'un geste, l'empêcha de continuer.

— Père, ma sœur Adéline est chez toi !

Il aurait reçu, dans le milieu du front, la flèche qu'il venait de lancer au coq vert, qu'il n'aurait pas été plus étourdi par le choc. Après un moment, il dit, avec effort :

— Chez moi ? Adéline ? Elle vient me quêter ? Comment le sais-tu ?

— Je l'ai aperçue devant la maison.

— Alors, elle vient pour me prendre Claire ?

— Oh ! non !

Il s'emporta, et vingt témoins éloignés purent l'entendre :

— Dis vite, dis vite, puisque tu sais ! Que veut-elle, ta sœur ?

— Son pardon, j'en suis sûre !

Il secoua la tête, comme ceux qui sont décidés, et qui ne veulent pas.

— Je ne lui donnerais pas un sou, à cette fille-là, et c'est beaucoup plus que de l'argent, le pardon ! Va lui dire de s'en aller !

Il épiait, dans les yeux sombres de Mélanie, et sur ces lèvres fermes, les mots qu'elle allait répondre. Elle dit :

— Viens toi-même, père ! Elle est chez toi !

Elle était si calme, si bien maîtresse d'elle-même, qu'elle lui en imposa.

— Tu as raison. Je vais. Tu me suivras. Je te le redis, Mélanie : assiste-moi !

Déjà, il se détournait. Il tendit son arc à un ami rencontré au passage, et, prenant la traverse, coupant droit devant lui, par une brèche de la haie, pénétra dans le champ de trèfle.

A grandes enjambées, il remonta vers son jardin et vers les murs de chaux blanche. On ne voyait personne aux fenêtres. Mélanie suivait à peu de distance. Il ne l'entendait pas marcher. La colère le tenait encore. Comme un jeune, il monta les marches du perron, traversa la salle de devant, s'arrêta sur le seuil de l'atelier.

Elle était là, et ce fut elle qu'il vit d'abord, en deuil, assise entre les deux métiers de Claire

Leleu, toute penchée en avant, les bras étendus sur le premier métier. Elle pleurait. Demeester ne s'attendait pas aux larmes. La physionomie de Claire Leleu le surprit encore plus. Debout dans le passage, près d'un de ses métiers à lui, Demeester, la jeune fille se tenait droite et immobile. Elle avait entendu venir le grand-père. Elle le savait là. Elle regardait sa mère, et elle avait l'air d'une petite justicière. A qui en avait-elle ?

Le maître de la maison nouvelle appela :

— Adéline ?

La femme ne bougea pas, Claire non plus.

— Adéline, va-t'en de chez moi !

La femme ne répondit rien. Une voix jeune répondit à sa place :

— Elle est à mon métier, c'est moi qui l'ai mise là !

— Chez moi !

— Chez nous !

Et Claire regarda le tisserand. Elle avait sa décision toute prête, assurément. Ses yeux, grands ouverts, disaient : « Si vous la renvoyez, je pars avec elle ! » Elle voulait sauver la coupable ! Elle était contre Demeester ! Elle invoquait le droit d'asile, chez le grand-père ! Stupéfait de l'audace, il appuya la tête de côté, sur le chambranle de la porte, et demeura un moment muet, les paupières fermées. Une pensée

rapide traversa son esprit : « Comme elle me ressemble, cette petite ! Elle est fière ! » Mais cela ne menait à rien. Il ne savait que décider.

Alors, un secours lui vint. Mélanie, ayant suivi Demeester, se tenait derrière lui, dans la salle d'entrée, tout près. Elle se pencha, lui toucha le bras, et dit tout bas :

— Père, elle a tant de peine : ne la chasse pas !

Il n'eut pas l'air d'entendre. Mais tous les traits de son visage et les cordes de son cou se tendirent, à cause de l'effort qu'il faisait pour se dominer. Il avança de trois pas, dans l'atelier, jusqu'à toucher Claire, qui ne bougea point. Et Adéline était près de lui, à droite, couchée sur le métier, attendant la sentence, et n'osant regarder ni sa fille, ni son père.

Demeester finit par lui dire :

— As-tu été assez gueuse, Adéline ?

Il avait retrouvé sa voix et son air de commandement.

La femme releva légèrement la tête, puis la rabaissa, mais on ne vit pas son visage. Cela signifiait : « Vous n'avez pas tort, je suis gueuse, de toute manière je le suis. »

— As-tu fini de me faire honte ?

La femme, très lentement, refit le même geste. Sa fille ne put supporter cette vue. Elle passa

entre son grand-père et Adéline, rapidement, sans plus regarder l'un que l'autre, sortit de l'atelier, ne s'arrêta point à côté de Mélanie, immobile sur le seuil, et monta l'escalier. Dans le silence, on entendit son pas sur les marches, puis, dans sa chambre, où elle se réfugiait, ayant mis toute la maison entre elle et la douleur de deux êtres qu'elle aimait.

Demeester reprit :

— Adéline, on prétend que tu travailles à présent ? Je n'y crois guère. Veux-tu que j'en sois sûr ?

Cette fois, la femme répondit :

— Oui.

— Ote tes mains de dessus tes joues : tu ne verrais pas pour ouvrer !

Elle enleva ses bras de dessus le métier.

— Mets-toi debout !

Elle se redressa.

— Écarte-toi de l'outil, à présent !

Quand il la vit obéissante, debout, les yeux encore baissés, il s'émut, et sa voix faiblit :

— Fais attention, Adéline : c'est du 120 fils au pouce, et c'est lourd, ça peut casser ; la façon est en conséquence.

Alors, lui-même, il étendit la main pour « clincher » la commande du premier métier ; il fit trois pas, et « clincha » la commande du second, et les battants se mirent à battre, les na-

vettes à courir, les nappes de trame à s'élever et à descendre.

— Je jugerai ce soir si tu sais encore travailler, dit le tisserand.

Au même instant, du champ de tir, là-bas, un bruit confus et fort arriva : des applaudissements, des mots qui se heurtaient et roulaient pelotonnés. Puis, beaucoup de voix s'étant mises à l'unisson, le cri des archers éclata dans l'atelier de la maison nouvelle : « Vive le Roi ! Vive Van Damme ! »

Demeester courut au bas de l'escalier.

— Claire, où es-tu ?

— Dans ma chambre ! répondit la jeunesse.

— Le coq est abattu ! Va tout de suite dans ma soupente ! Ouvre mon armoire !

— Oui, grand-père.

— Derrière les draps de mes noces, il y a mon collier d'argent.

— Je sais !

— Apporte-moi mon collier ; je vais saluer le Roi nouveau : il le faut !

Ce fut elle, la petite aux yeux couleur d'aigue-marine, et qui brillaient de larmes, ce fut elle qui tendit au Roi déchu le collier qu'il ne remettrait plus. Il le prit dans ses deux mains. Les anneaux étaient plats et luisants, car, deux fois l'an, Demeester fourbissait chaque maillon. Il tenait son trésor dans la corbeille de

ses dix doigts, et il le considérait, en sortant de la maison, en marchant vers le pré. On ne le vit pas, ou bien on ne devina pas ce qu'il allait faire. De toutes part, les tireurs, ayant au poing gauche, et touchant leur poitrine, leur arc détendu, s'assemblaient autour du vainqueur, le grand Van Damme, qui riait sans paroles, au milieu de leurs cris. Van Damme donnait sa main droite à toutes les mains tendues, sans savoir à quelle tête elles étaient rattachées. Les habitants des maisons voisines, les jeunes tout au moins, et quelques femmes parmi, s'approchaient du pré des archers, dépassaient les piquets et la corde de l'enceinte réservée aux tireurs. Ils cherchaient à distinguer le Roi, dans tout ce paquet de joueurs que nouait la chance de l'un d'eux. C'était le nouveau règne, tout de suite dur à l'ancien. Demeester, pourtant, s'avançait, les deux mains tisserandes formant la coupe et remplies des anneaux de la belle chaîne d'argent et des vingt médailles qui l'ornaient, chacune portant le nom d'un roi de l'Arc. Personne ne signalait sa présence. Il avait fait déjà la moitié du chemin, que nul n'avait prêté attention à ce dernier courtisan de la victoire du Connétable. Qui le verra le premier ? Un étranger, le petit gars du fermier de la Fontaine, rejeté hors du groupe tumultueux que formaient les admirateurs de Van Damme, et

qui, désespérant d'approcher du vainqueur, s'était assis, au loin, sur l'herbe, et tourné, de dépit, vers la pente du champ de trèfle, vers la brèche par où venait d'entrer Demeester.

— Oh ! regardez ! regardez ! Le Roi d'hier !

Trois archers, par-dessus l'épaule, cherchèrent du regard le point d'où partait la voix de l'enfant, puis dix, puis cinquante, et, la pelote humaine s'étant ouverte, une double haie d'hommes s'établit, s'allongea vers le tisserand, le reçut, et les premiers de ces deux ailes, ne sachant comment accueillir celui qui arrivait ainsi, portant la chaîne dont il n'avait plus le droit de se parer, trouvèrent les seuls mots d'amitié qui convinssent : « Pauvre vieux ! Pauvre vieux ! »

Lui, il ne répondit à aucun, il ne semblait pas les reconnaître, il avait les yeux fixés en avant, au-dessus d'eux, sur la pointe du mât, d'où le coq était tombé. Il avait grand air. Il tenait bien serré le collier, que les poussées de la foule et les secousses de la marche auraient pu faire échapper de ses mains ; plusieurs mailles, étincelantes, et plusieurs médailles pendaient au-dessous de ses bras tendus. Personne ne lui dit : « Sire » ! Mais personne ne vit la lueur d'une larme au coin de ses paupières. Il parvint ainsi jusqu'au mât de tir, et jusqu'au Connétable de la compagnie de la *Belle Aventure*, le nouveau Roi, qui se tenait debout, joyeux de la réussite

de la partie de campagne, content de la popularité dont il recevait, une fois de plus, le témoignage. Le roi Van Damme avait, à sa gauche, le bel empereur de Mouvaux, et derrière eux, entourant le mât, plusieurs des anciens s'étaient groupés. Tous étaient animés et joyeux. Mais quand Demeester s'approcha, et quand il fut tout près, le sourire se rétrécit et s'effaça de toutes les joues, rebondies ou plates. L'amitié des compagnons plaignait le Roi déchu. Alors, Alfred Demeester, entr'ouvrant les mains, et regardant, bien en face, le brasseur de bière, dit :

— Sire, je rapporte le collier ; je n'ai plus le droit de le garder ! Le voici.

— Mon pauvre Demeester, répondit le Connétable, tout le monde s'attendait à te voir devenir empereur, comme mon voisin, notre invité. On dirait, vraiment, que si tu n'as pas réussi, tu l'as fait exprès.

— Ça se pourrait, Sire.

Les témoins se multipliaient autour du mât, et avançaient la tête.

— Tes deux guetteurs, Demeester, tous deux abattus ! Deux flèches admirables et inutiles !

Demeester hésita un moment. Le besoin de conserver son renom de bon tireur le fit vaincre sa honte, et il reprit :

— Pas inutiles : elles m'ont délivré !

— Et de quoi donc ?

— J'avais une fille qui faisait parler d'elle... Je ne pouvais plus rester le Roi... Vous auriez pensé : « Eh bien ! et l'honneur, père Demeester ? »

Des voix grondèrent :

— Mais non ! mais non !

— C'est pour ça, mes amis, et pas pour autre chose, que j'ai manqué le coq !

Il vit bien, à la gravité des visages, à l'expression des yeux, tout pleins d'estime et d'amitié, que les compagnons de l'Arc approuvaient sa conduite. Quelques-uns même, des têtes grises, opinèrent à demi-voix : « Tu as eu raison, vieux. » Demeester leva le collier aux médailles un peu plus haut.

— A présent, connétable Van Damme, vous êtes Roi ! Mettez le collier à votre cou !

Le nouveau Roi prit le collier, et, se redressant, parut plus grand encore que d'ordinaire, la poitrine enlacée d'anneaux et de médailles, la figure joyeuse, la face en plein soleil. Des applaudissements éclatèrent encore, mais ils furent plus discrets que si Demeester n'avait point été présent. Et, tout de suite, des mains se tendirent vers celles de l'ancien Roi. Il se sentit revigoré, puis il s'écarta du Roi, de l'Empereur, de la perche, de ceux qui se tenaient autour. Alors seulement les acclamations reprirent ; il y eut un défilé devant le Roi de l'année, et de-

vant Arthur Vincke, qui se tenaient accotés à la perche, l'un énorme, l'autre beau, tous deux hardis. Il y avait de l'excès, de la bière et de la chaleur d'été, dans cette joie des vivats, des gestes et des regards. Le vent souffle fort autour des cathédrales. Eux, les gagnants du jeu, ils contemplaient le cortège avec le même sourire bon enfant. Les chevaliers des vieilles guildes flamandes auraient reconnu ce contentement amusé des vainqueurs, et la fierté de ceux qui les saluaient.

Alfred Demeester s'était retiré, tout en haut du pré, d'où il voyait mieux sa maison. Assis à l'ombre d'un aubépin, il regardait vaguement les premiers groupes de spectateurs, qui se retiraient du pré, et prenaient le chemin de la ville. Il observait attentivement, au contraire, le jardin, là-bas, où personne ne se montrait, les fenêtres de chez lui, celle de l'atelier surtout, qui demeurait fermée.

Un petit gars passait derrière la corde du champ de tir. Demeester l'appela.

— Petit, mon cœur sonne si dur dans mon beffroi, — et il se touchait la poitrine, — que je n'entends que lui. Écoute bien, et dis-moi si l'outil travaille toujours ?

Un jeune rire lui répondit :

— Parbleu, monsieur Demeester, il n'arrête pas, même une petite minute !

La confirmation de ce que disait l'enfant, il la reçut d'une femme qui passait là, elle aussi, et qui, reconnaissant le maître de la maison blanche, lui dit, moitié riant, et moitié grondeuse :

— On travaille donc chez vous le dimanche, monsieur Demeester ?

— Non, madame, non : c'est une de mes filles qui a voulu essayer le nouveau métier de Claire. Elle s'amuse.

Il rougit du mensonge. La femme s'éloigna. Peu après, il eut le sentiment qu'une autre créature se tenait derrière lui, et l'entourait d'une attention passionnée. Il se retourna, et se leva aussitôt. C'était Mélanie, fidèle, qui ne l'avait point quitté du regard, depuis que son père était entré dans cette foule, portant le collier royal.

— Mon père, dit-elle, je dois partir tout à l'heure. Je ne puis pas retourner à la maison. Mais toi, pourquoi n'y retournes-tu pas ?

— Quand tout sera fini, et que j'aurai donné un coup de main aux voisins, et que ta sœur aura fait son travail.

— J'espère que tu pardonneras ? Je ne cesse de penser à cette pauvre, et à ce que tu lui diras.

Il ne répondit pas tout de suite. Il avait son air triste de vieux travailleur qui n'est plus à sa tâche habituelle.

— Mélanie, tu m'as bien conseillé déjà. Réponds-moi encore : quand on n'a pas confiance en ceux qui demandent pardon, est-ce qu'on peut pardonner ?

La belle Espagnole-Flamande, toujours prompte à la riposte, et si nette de pensée et de regard, répondit :

— Quand Dieu nous pardonne, c'est souvent comme cela qu'il le fait !

Alors il l'embrassa, par-dessus la corde tendue, et elle le quitta.

Le jeu prit fin. Les archers ne demeurèrent dans le pré que le temps de boire un verre de bière. Plusieurs, ceux qui le cherchèrent, vinrent serrer la main de l'ancien Roi. En paquets inégaux, la pointe de l'arc dépassant les chapeaux, il les vit s'éloigner par le chemin de la Fontaine, ou par celui qui monte et tourne autour du champ : tous vers Roubaix. Il ne resta, sur la longue bande d'herbe, que les cabaretiers occupés à rapatrier les tables, les bancs, les verres et la vaisselle, et des curieux, venus de la ville, eux aussi, et qui ne faisaient rien. Deux hommes de la ferme aidaient Alfred Demeester à déplanter le mât, à détacher la herse, à transporter l'abri des tireurs jusqu'au chemin pavé. Il fallut ensuite du temps pour remettre en état le terrain. Fatigué, plus triste qu'à la première heure, Alfred Demeester passa

la manche de sa chemise sur son visage en sueur, remit sa veste, qu'il avait quittée pour le travail, puis se tourna vers la maison. Cette fois, il entendit les battants des métiers, car le pré était vide, et l'air du soir ne portait point d'autre bruit.

— Allons ! dit-il, ce que je ne pouvais faire, je le pourrai peut-être à présent.

Il s'achemina, sans hâte, par le pré, puis par le champ de trèfle, vers les métiers qui continuaient de tisser la pièce de 120 fils au pouce. Des nuages s'assemblaient.

Une marche, deux marches, trois marches. Sans faire plus de bruit qu'un charmeur d'oiseaux, il entra dans la « salle de devant ». Claire sortait justement de la cuisine, qui était au delà, et elle portait deux assiettes. Voyant le père qui montait les degrés du perron, elle s'arrêta, et demanda, du regard, et de la tête inclinée vers la table : « Dois-je mettre trois couverts ? » Le tapage des métiers emplissait la maison. Demeester réunit ses deux mains en cornet, pour n'être entendu que de la petite.

— Ta mère a-t-elle travaillé tout le temps depuis qu'elle est ici ?

— Tout le temps.

Il consulta sa montre.

— Ça fait deux heures et demie. C'est bien. Laisse-la continuer.

— Tu souperas avec moi, grand-père ?

— Non, je n'ai pas faim.

— Je suis comme toi, répliqua Claire : je ne pourrais manger.

Le grand-père, s'étant avancé, se pencha vers l'oreille de Claire :

— Je monte dans ma chambre. Ne dis rien à ta mère, absolument rien ! Lorsqu'elle aura fini d'ouvrer, viens me prévenir. Et, puisque tu fais des prières, fais-en une : c'est le moment.

Claire se retira dans la cuisine. Le tisserand gagna sa chambre, et se jeta tout habillé sur son lit. Aux murs de la maison, la lumière décroissait. Le ciel, les arbres, les champs, les chemins s'endormaient dans la paix, la journée étant accomplie. Il semblait que le travail fût achevé pour toute la campagne. Mais le métier d'Adéline faisait toujours son bruit de battoir.

La jeune fille, assise près de la fenêtre de la cuisine, avait replié, et posé sur ses genoux, une chemise de nuit, tirée de l'antique et mince réserve de la maison. Elle refaisait, au point d'épine, avec du fil rouge, la petite broderie ornant le col et les poignets, et que le temps et les lavages avaient, par endroits, rompue. Personne ne lui avait donné la permission de prendre ainsi un bien de famille, une pièce de lingerie de l'ancien trousseau de la grand'-

mère Demeester. Elle se sentait imprudente, et, si le grand-père avait descendu l'escalier, elle eût vite caché l'ouvrage, de peur d'être grondée. Cependant, ne fallait-il pas préparer quelque chose pour la nuit, si, par bonheur, la mère recevait la permission de coucher à la maison ? Une autre inquiétude, la vraie, la tenait attentive. Deux fois le métier s'était arrêté, puis s'était remis à battre. Minutes d'angoisse, avant-coureuses de ce moment qui allait venir, où Adéline, à bout de forces, à bout d'ouvrage peut-être, « déclincherait » la commande ; où elle sortirait de l'atelier ; où ils se trouveraient réunis, là, tout près, sur le palier : le grand-père, la fille, la petite-fille. Claire s'interrompait de piquer ses points d'épine ; elle regardait vers les champs que l'ombre envahissait, tandis que, là-haut, dans le ciel très pur, le croissant de la lune, jusqu'alors invisible, commençait d'apparaître, et descendait vers le couchant. Elle regarda l'heure. Il était huit heures dix. Elle jeta, sur la chaise, la toile blanche brodée de rouge, et, sans plus de bruit que n'en faisait la chatte, grimpa « dans la chambre de grand'mère », qui ouvrait sur le palier, en face de celle où couchait le tisserand.

Presque aussitôt, elle entendit le bruit du commutateur que sa mère tournait. Les métiers avaient cessé de battre. En même temps, la porte de la chambre d'Alfred Demeester fut ouverte ;

le palier se trouva éclairé : l'ouvrier attendait. Et en effet, quelqu'un marcha, en bas, dans la pièce de devant, traversa la cuisine, s'arrêta au pied de l'escalier.

— Monte, Adéline ! dit le père.

Elle obéit : mais, soit fatigue, soit peur d'être chassée, après l'aumône d'un peu d'argent, ou d'un souper pour son travail, elle s'arrêta avant d'arriver au palier, et, se tenant à la rampe, quatre marches plus bas, leva la tête vers le père, car elle ne regarda pas son enfant, qui était là, mais le père seulement qui allait tout décider : la misère, la fuite, la mort peut-être, ou bien le reste qu'elle n'imaginait pas.

Adéline avait retiré son chapeau, pour tisser : on voyait les mèches blondes de ses cheveux en désordre, et il y avait des sillons blancs parmi ; on voyait son visage encore rose, mais épaissi et vieilli, et ses yeux qui cherchaient le juge, là-haut, sur le palier, et qui n'avaient d'autre expression que celle de l'attente effrayée.

Alfred Demeester la considérait sans tendresse. Dans ces yeux grands ouverts, qu'éclairait violemment la lumière électrique de la soupente et qui ne se détournaient plus, il lisait la vie d'Adéline, bien des images vilaines, qu'elle se rappelait en cet instant même, comme s'il lui eût ordonné de se confesser à lui ; il lisait aussi l'extrême détresse de cette femme, et l'espèce de

désespoir qui la prenait, à demeurer ainsi, toute nue de conscience devant lui, et sans qu'il lui adressât un seul mot, de sorte que dans le même moment, lui, le père, et elle, l'enfant misérable, ils eurent chacun de grosses larmes au bord des paupières.

Ni lui, ni elle, ne songèrent à les empêcher de tomber. Mais le père se résolut à parler. Toute la maison, toute la nuit écoutait.

— Qué que tu demandes, Adéline ?

— Tu m'as dit de monter après le travail, père, et me voilà.

Il reprit, plus fortement :

— Tu as ouvré quatre heures sans te déranger aucunement. C'est bien. Qué que tu demandes ?

— Je demande à coucher dans ta maison.

— Cette nuit ?

— Non, mon père : d'habitude, si tu veux bien.

Il se tourna vers l'enfant, qui était toute droite en face de lui, et plus pâle que le plâtre du palier.

— Donne-lui à manger, car elle a bien travaillé.

Il s'arrêta encore un instant, parce que les mots qu'il allait dire lui coûtaient beaucoup.

— Ensuite, dit-il, tu la mettras coucher...

Il étendit le bras vers la chambre de droite :

— Dans le grand lit de sa défunte mère...

Alors, la femme monta les degrés qui lui restaient à gravir, et elle allait vers lui.

— Grand'père, embrasse maman ! cria Claire.

Demeester l'arrêta d'un geste.

— Pas ce soir, dit-il, j'ai le cœur trop malade !

Il dit encore :

— Claire, demain matin, à la ferme, tu achèteras du lait pour trois.

On ne le vit plus. La porte de la soupente était refermée.

Adéline avait mis ses bras autour du cou de sa fille ; elle pleurait, sans plus rien dire, et elle entra ainsi dans la chambre de la grand'mère, où il y avait encore, sur la commode, la couronne de mariée d'Anna Vermeulen, la couronne jaunie, qui était venue de Bruges, voilà trente-sept années.

Après minuit, Claire est rentrée chez elle. Les sanglots secouent encore sa poitrine. Elle s'est assise près de la fenêtre, qu'elle a ouverte toute grande, et l'air de la nuit douce, de la nuit de Saint-Jean d'été l'a ranimée. Pendant longtemps encore, elle a lutté contre le sommeil. Ses bras, parfois, s'abandonnent ; sa tête s'incline ; mais elle se ressaisit : elle a trop peur du passé qui va venir, en rêve, la tourmenter, elle le devine. Elle essaye d'imaginer l'avenir. Mais elle n'a

guère d'imagination. Son avenir même est vite fini. Et que la fatigue est grande ! Deux heures sonnent à quelque église lointaine. L'odeur sucrée de la fleur de genêt a passé devant la fenêtre, un souffle l'a portée dans la chambre. Claire, au goût de ce printemps de la haie, a souri ; ses yeux se sont fermés, comme s'il faisait du soleil, et elle a dit à demi-voix : « Nous serons deux femmes pour ouvrer : ma mère et moi ; on se remplacera ; à nous trois, nous et le grand-père, on en mettra ! on en mettra ! On gagnera vite la maison ! »

Puis, de la main droite, tendrement, elle a caressé les briques montantes, qui encadrent ce paysage nocturne, cet air, ces étoiles, et elle a dit : « Maison, je t'aime ! »

Le sommeil est devenu trop fort. Elle n'a pas eu le courage de fermer la fenêtre, elle est demeurée assise sur la chaise basse à grand dossier : et Claire s'est endormie.

FIN

TABLE

I. — L'ESTAMINET DE LA BELLE-AVENTURE . 1
II. — L'ENFANT RÉFUGIÉE 22
III. — LE CHEMIN DU BRUN-PAIN 56
IV. — L'ACCUEIL 81
V. — MONSIEUR JOSEPH LEPERS-HOOGHE . . 88
VI. — RUE DE LA BASSE-MASURE 130
VII. — LA FLANDRE AU CONSEIL 152
VIII. — AVRIL DANS LA BANLIEUE 175
IX. — AVRIL A MENIN 207
X. — LA PROCESSION DU SAINT-SANG 216
XI. — LE TIR DU ROI 249

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 291-3-1929.

3031

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE ROI DES ARCHERS

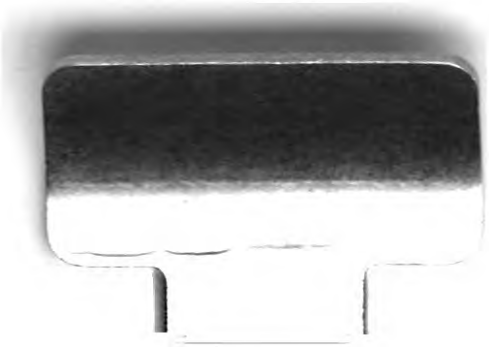
— ROMAN —

(130)

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

1929

L/R 4929 A.